


ÉDITIONS DE LA VRAIE FRANCE

---

LE SENS DE LA VIE  
ET L'IDÉE DE L'ORDRE

 dans l'œuvre

d'HENRY BORDEAUX

PAR

Maurice Ligot





0 1974

CAL

F 840  
L62s

29895

*Th*  
*A*

WITHDRAWN  
L. S. COLLEGE LIBRARY

PROPERTY  
OF THE  
LIBRARY OF THE  
CONGRESS



Maurice Ligot

---

LE SENS DE LA VIE  
ET L'IDÉE DE L'ORDRE

dans l'œuvre

d'HENRY BORDEAUX

---

Préface de LOUIS MADELIN

---

Carl A. Rudisill Library  
LENOIR RHYNE COLLEGE

PARIS (VI<sup>e</sup>)

ÉDITIONS DE LA VRAIE FRANCE

92, RUE BONAPARTE, 92

---

1924

F  
840  
L622  
29895

DANS LA MÊME COLLECTION

Dec. 1951

*Volumes parus :*

Antoine REDIER. — *La Guerre des Femmes.*

Pierre GOURDON. — *A l'américaine.*

Jean MAUCLERE. — *Les Liens brisés.*

RAFFL. — *Samouël* (roman arménien traduit par ALTIAR et KIBARIAN). 2 vol.

François DUHOURCAU. — *La Révolte des Morts.* (Prix FURTADO).

Maurice MOREL. — *Babette à Paris.*

André DAVERNE. — *Lucienne Landas.*

Gabriel MAURIÈRE. — *A la Gloire de la Terre.* (Prix FLORÉAL).

Thérèse DOBSAN. — *La Danse devant le Veau d'or.*

*Volumes à paraître :*

Gaston MERCIER. — *La Terre Veuve.*

Léon THEVENIN. — *La Robe sans Couture.*

George DELAMARE. — *Les Voleurs d'Ames.*

Louis DE LAUNAY. — *Les Fumées de l'Encens.*

Henry BORDEAUX, de l'Académie Française. — *Paysages romanesques des Alpes.*

*« Il n'est de grandeur que dans la servitude. On sert sa famille, sa patrie, la science, un idéal, Dieu. »*

Henry BORDEAUX. *Les Roquevillard.*





## PRÉFACE

---

Lorsque parurent les premières œuvres de Henry Bordeaux, notre génération — la sienne — n'était pas vieille, mais, à peu d'exceptions près, se croyait naïvement blasée : elle accueillit donc comme une gageure l'entreprise — fort claire — du romancier ; ceux d'entre nous même qui avaient grandi au milieu d'honnêtes gens tenaient l'honnêteté pour médiocre matière à roman. On ne s'est pas impunément empoisonné de cent écrivains naturalistes : les braves gens ne paraissaient devoir, dans les romans, jouer que le rôle de gens bafoués ; ils n'étaient pas « intéressants ». Bordeaux démontra qu'ils l'étaient, puisqu'il a, en dernière analyse, intéressé à ces braves gens plus de lecteurs que tant de ses confrères — même pourvus de talent — à leurs éternelles petites histoires d'adultère.

Il a par là rendu service à la vérité autant qu'à la vertu. M. Maurice Ligot, qui étudie ici l'œuvre de Bordeaux, intitule son livre : *Le Sens de la vie* ; il n'a pas tort ; notre génération se dévoyait derrière de mauvais bergers ; il en est autant en lillé-

## PRÉFACE

*rature qu'en politique ; l'auteur des Roquevillard a bien dégagé pour ses contemporains le vrai sens de la vie. La vie a besoin d'air pur. L'hygiène morale n'est pas sur ce point différente de la physique. Des brutaux « assommoirs » d'Emile Zola aux « garçonnières » plus raffinées de tant de nos romanciers « mondains », nous respirions un air bien vicié. Les premiers livres de Bordeaux firent passer un courant d'air frais qui, d'année en année, a grandi en force et en puissance ; l'incroyable labeur d'un consciencieux ouvrier de lettres a suffi pour faire prévaloir une conception nouvelle de la vie, en faire tout au moins apercevoir à bien des gens « le sens », ainsi que l'écrivit M. Maurice Ligot.*

*J'ai amplement parlé de Henry Bordeaux, de sa formation, de sa carrière et de son œuvre, sous le voile d'un pseudonyme qu'il n'est pas, je crois, indiscret de lever aujourd'hui (1).*

*Si je le fais, c'est que cette petite étude m'autorise à ne point m'arrêter longuement, ici, à sa personnalité et à son entreprise. Aussi bien, voici la quatrième étude importante — si je suis bien informé — qui paraît sur son œuvre, et ce concours est certes la meilleure preuve non seulement de l'admiration qu'elle soulève depuis quinze ans chez de jeunes esprits, mais de l'intérêt que le public attache à un écrivain dont le talent*

(1) *Fidus*. M. Henri Bordeaux, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1920.

## PRÉFACE

*est, de toutes les manières, aujourd'hui consacré.*

*Je ne voudrais insister aujourd'hui — et rapidement — que sur un point qui, à la vérité, rentre dans le cadre de mes préoccupations dominantes. M. Henry Bordeaux, très lu chez nous, est très lu aussi hors de chez nous. Où qu'il aille conférer hors de nos frontières, il est assuré de trouver immédiatement un auditoire qui est en grande partie formé de ses lecteurs.*

*J'ai beaucoup couru le monde, et, peu à peu, j'en suis venu à n'apercevoir presque exclusivement notre production littéraire que sous l'angle (on ne peut le dire étroit) de l'impression produite de par le vaste monde.*

*Un jour — j'ai déjà conté l'anecdote — je fus, à Philadelphie, pris à partie (un de nos jeunes auteurs dirait coïncé) par un reporter qui, ayant déjoué mon constant effort pour échapper à l'interview, me soumit à la question. Ne pouvant échapper à cet inquisiteur, je me résignai et, ayant repoussé quelques sujets assez baroques d'entretien, je lui imposai le mien. « Je suis frappé, lui dis-je, de l'abominable choix de livres français qui s'étalent aux devantures des quelques libraires qui, de Boston à San-Francisco, vendent du papier venu de France. Notre littérature — il s'en faut — ne se compose pas que de ces saletés. » Il importe de dire que la scène se passait en 1907 et que la réaction qui, chez nous, se dessinait depuis une douzaine d'années contre le naturalisme, n'était*

## PRÉFACE

*encore que vaguement connue de l'Étranger. Émile Zola, entre autres — et bien avant les autres — régnait encore dans les bibliothèques de l'Amérique. Je savais le journal, au nom duquel mon reporter opérait, fort lu et, ma foi, je fis donner, si j'ose dire, tout ce que nous avions d'écrivains honnêtes.*

*J'en trouvai d'excellents dans tous les genres littéraires et presque en accablai mon interlocuteur. Il en semblait, à dire le vrai, ahuri ; et comme j'avais ajouté quelques affirmations très fermes sur la moralité du foyer français, il rentra son bloc dans sa poche d'un air fort perplexe. Il me regarda avec quelque hésitation, et soudain : « Oserais-je, dit-il, vous demander encore quelque chose qui peut-être vous fâchera? — Je ne me fâcherai pas — Monsieur, donnez-moi votre parole, s'écria-t-il, que tout cela est vrai ! Mes lecteurs 'seront si déroutés ! »*

*Voilà où nous en étions en 1907. Un journaliste américain s'étonnait qu'il y eût en France des auteurs honnêtes et qui eussent du succès ! Eh bien, je ne crois pas qu'il en soit tout à fait de même aujourd'hui, et si certains aînés de Henry Bordeaux, un Paul Bourget, un Maurice Barrès, un René Bazin — pour m'en tenir aux plus grands et au seul genre du roman — ont puissamment contribué, depuis vingt ans, à créer une autre atmosphère, l'auteur de la Maison, par une incessante production constamment fidèle à l'esprit de son œuvre, a bien été l'un des plus précieux soldats de la grande*



*Croisade. Il faut avoir séjourné hors de France pour mesurer tout le bienfait d'une telle œuvre. Si, suivant le mot de M. Maurice Ligot, Henry Bordeaux a dégagé le vrai « sens de la vie » — et le plus noble — l'Etranger sait maintenant qu'il est des Français qui suivent des maîtres tels que lui et l'acclament. C'est pourquoi il me plaît qu'après MM. Amédée Britsch, Joseph Ferchat et le Dr Carrière, un jeune écrivain vienne encore, au nom d'une nouvelle génération, apporter au romancier de la famille française le témoignage d'une fervente admiration.*

*« Faut-il, me disais-je, en lisant ce volume — où l'admiration s'éclaire de finesse — faut-il que l'œuvre de notre ami porte pour que, tous les cinq ou six ans, un jeune homme se lève qui en proclame avec émotion et en expose minutieusement les bienfaits ! » C'est ce qu'a fait M. Maurice Ligot. Dernier venu, il a pu étudier l'effet d'élargissement que le grand drame de la guerre a pu produire sur le talent déjà si fort de l'écrivain. Cette Maison qu'avait décrite Bordeaux, il la saluait, depuis 1902, en vrai successeur de Le Play, comme la cellule de cette Nation, dont nous autres historiens savons bien qu'elle a, en effet, pour fondement unique la pierre du foyer. Mais la Guerre a permis au romancier — comme à tous ceux qui, en pleine action, savent tirer des conclusions — de mesurer combien était fondée la doctrine de vie qui avait animé son œuvre. Cette*

## PRÉFACE

*armée qui a fait la victoire, de quoi était-elle composée? De paysans encadrés par de jeunes bourgeois. Sur quoi s'appuyaient-ils tous? Sur ces foyers de l'arrière qui, par des vertus toujours pratiquées ou soudain retrouvées, ont eux aussi gagné la guerre. Oui, il y a d'autres vainqueurs que nos soldats : c'est M<sup>me</sup> Guibert, c'est le Dr Rambert, c'est M. Roquevillard, et c'est de bien plus humbles parents que Bordeaux n'a jamais oubliés ; la victoire est sortie de ces familles que les doctrines de mort avaient pu attaquer, mais non détruire.*

*Quelle confirmation pour un Henry Bordeaux ! Quel surcroît de foi en la vérité, en la valeur de son œuvre ! Et de ce surcroît de foi quelle force nouvelle ! A la lecture des dernières œuvres, on sent sa vision s'élargir, tandis que les principes empruntent aux circonstances une fermeté décuplée. L'après guerre a déçu bien des espérances. On attendait une rénovation immédiate, le triomphe d'une vertu que de si terribles épreuves avaient trempée, et l'on a vu, au contraire, en France comme ailleurs, déferler une sorte de vague de jouissance dont la vertu a paru submergée. Telle chose prouve-t-elle que la rénovation attendue ne se soit pas accomplie ? L'Histoire, qui a toujours enregistré, à la suite des épreuves collectives trop fortes, ces inéluctables réactions de plaisirs, eût pu mettre les optimistes en garde contre des illusions ; ce sont aujourd'hui les pessimistes qu'elle mettrait en garde contre des conclusions trop hâtives. Le bon grain semé*

## PRÉFACE

*semble, à l'observateur superficiel, enterré, qui, cependant, fait, à l'abri des regards et tandis que les éléments se déchaînent, son travail de germination ; ce n'est pas en un jour que la moisson succède aux semailles.*

*Bordeaux a vu d'un œil pénétrant, après la crise de la guerre, celle de l'après guerre. On ne l'en sent nullement découragé. C'est le privilège d'une foi si solide que rien ne la saurait ébranler. Ainsi que l'observe son nouveau critique à propos de la brillante Chartreuse du Reposoir, il a, tout au plus, modifié ses positions d'attaque, « étudiant par le dehors la famille qu'il avait toujours jusqu'alors étudiée par le dedans ». Mais le bon semeur continue à jeter la bonne semence ; il sait, parce qu'il connaît l'Evangile, que le grain de froment peut se perdre parfois aux ronces du chemin et aux terres trop sèches, mais il sait qu'il en reste assez pour que, bien des semaines après, la moisson lève, superbe de force, dans les sillons féconds. Que toute une belle jeunesse — au nom de laquelle parle aujourd'hui M. Maurice Ligot, comme hier M. Amédée Brilsch — compose en l'honneur de l'auteur de la Maison un beau chant de reconnaissance spirituelle, n'est-ce pas la preuve que, depuis vingt ans, Henry Bordeaux n'a jamais semé en vain ? Il fait école : rien ne justifie plus un homme et une œuvre.*

Louis MADELIN



## AVANT-PROPOS

---

« A mesure qu'on monte, on voit mieux, on respire mieux, on domine mieux. » Cette phrase que M. Henry Bordeaux a écrite, je ne sais plus où, est l'image de sa propre ascension intellectuelle et morale. Sa carrière littéraire a été une montée constante. M. Bordeaux monte d'instinct — il est d'un pays, la Savoie, où les bas herbage et les prés marécageux sont inconnus ; — son œuvre depuis le Pays natal jusqu'à la Maison morte s'est sans cesse élevée vers un idéal toujours plus lumineux.

Pendant quelque temps, il a marché un peu au hasard de ses lectures et de ses goûts, il a cherché sa voie et un jour, à la Croisée des chemins, il a découvert celui qui le conduirait à la lumière. Il s'y est avancé par étapes successives et il est maintenant arrivé « à cette heure magnifique ou un écrivain se sent devenu un guide (1) ».

(1) FIDUS : *Silhouettes contemporaines* : M. Henry Bordeaux (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1920).

*Ce petit livre n'a point d'autre raison que d'essayer de montrer ce qui fait de l'auteur de la Peur de vivre et de la Maison, un guide. Il s'emploiera à faire briller la lumière, vers laquelle, depuis plus de vingt ans, M. Bordeaux a cheminé de son pas tranquille et sûr de montagnard habitué à suivre les sentiers alpestres que côtoient les abîmes et les précipices.*

*Cette lumière qu'il a entrevue dès le jour où il commença d'écrire, c'est celle vie dont l'homme est gratifié et dont souvent il ne sait pas se servir, ou qu'il utilise mal à propos. Cette vie est un don de Dieu. Elle s'exerce partout ici-bas, mais pour que son usage soit normal, il faut qu'il soit discipliné et tourné au plus grand bien de la société. Cette vie, dont il a saisi l'existence tout enfant, au contact de la nature, il l'a retrouvée au sein de la famille bourgeoise qui fut la sienne, il l'a retrouvée dans le petit pays qui est un agrégat de familles et qui est l'un des éléments constitutifs de la nation. De la terre, il s'est élevé à la famille, et de là à la province pour atteindre le sommet, la patrie. De ce sommet, il a dominé, il a regardé autour de lui, il a vu, il a été le témoin de la vie française et il a raconté de beaux actes de vertu qui en sont la plus pure manifestation.*

*Ce petit livre ne prétend point dispenser de la lecture d'une œuvre aussi riche d'enseignements. Bien au contraire. Son but est de mieux la faire connaître et aimer. Il l'aura pleinement atteint, si*

les jeunes auxquels il s'adresse spécialement, grâce à lui, viennent y chercher la doctrine de vie (1) qui y est contenue et en fait, comme on l'a dit (2), un bréviaire pour leur vingtième année,

(1) D<sup>r</sup> CARRIÈRE : *Une doctrine de vie. L'œuvre de M. Henry Bordeaux* (Beauchêne, 1920).

(2) Joseph FERCHAT : *Le Roman de la Famille française. Essai sur l'œuvre de M. Henry Bordeaux* (Plon, 1912).





## INTRODUCTION

---

M. Henry Bordeaux est né le 29 janvier 1870 à Thonon, qui n'était pas encore Thonon-Bains, d'une antique famille de magistrats savoisiens.

Son père, M. Lucien Bordeaux, « homme de foi et de discipline à la manière de Joseph de Maistre (1) », continuant la profession de tous les siens, était avocat. Nourri des solides doctrines de Bonald, de le Play, de Taine, de Fustel de Coulanges, comme eux aimant la terre, M<sup>e</sup> Bordeaux partageait son temps entre ses occupations du Palais, la surveillance des travaux de culture de sa terre du Lyand et l'éducation et l'instruction de ses huit enfants. Débordant de vie et de plaisir à vivre, il savait faire trêve aux difficultés matérielles, causées par sa fortune modique, pour donner à ses enfants le

(1) Amédée BRITSCH : *Henry Bordeaux*, biographie critique, p. 6 (Sansot, Paris 1906).

meilleur de lui-même. Il les emmenait souvent à la campagne et là, dans l'herbe, cet homme de forte culture, capable de lire à livre ouvert le grec et le latin, leur racontait Homère. Après la guerre de 1870 qu'il fit comme officier dans les mobiles de la Savoie, il revint au pays et agrandit sa maison pour mieux loger sa famille qui s'augmentait. « Ouvrier laborieux, écrivait à sa mort son ami M. François Descostes, il a élevé le bel ouvrage qui doit lui survivre, celui d'une famille bien chrétienne, bien française, marchant dans le sillon ouvert par le chef, s'inspirant de son exemple, vivant de son esprit, de son cœur, et n'ayant pour atteindre au plus précieux idéal qu'à se souvenir et à se montrer digne de lui (1). »

L'enfance de M. Henry Bordeaux s'écoula paisible et heureuse à la maison paternelle toute pleine d'un riche passé savoyard. N'avait-elle pas été la demeure de M<sup>me</sup> de Chamoisy et saint François de Sales n'y était-il pas venu avec M<sup>me</sup> de Chantal ? Il y grandit dans une intimité de chaque jour avec son père qui sut façonner sa pensée suivant les rigides principes que lui-même s'était imposé comme directives de sa vie.

Son enfance, M. Bordeaux l'a décrite dans *la Maison*. La maison des Rambert, c'est la sienne. C'est là, au milieu de l'agitation bruyante de ses

(1) *Courrier des Alpes* (14 novembre 1896).

frères et sœurs, que naquit sa vocation d'écrivain. Pendant une longue et grave maladie — il avait alors dix ou douze ans — pour le distraire après qu'il eut épuisé tout l'intérêt des livres de la *Bibliothèque rose*, des contes de Perrault et d'Andersen, d'une grosse Bible illustrée par Gustave Doré, habituellement déposée sur une commode du salon, d'un recueil de ballades anglaises, on lui donna les *Scènes de la Vie publique et privée des animaux*, illustrée par Grandville. Il y lut l'*Histoire d'un merle blanc*, d'Alfred de Musset. M. Henri de Régnier qui lui rappelait ces souvenirs d'enfance le jour où il le reçut à l'Académie, ose penser qu'il ne comprit pas « les allusions de ce Lui et Elle zoologiques ». Une phrase tout particulièrement l'enchantait. C'était la réponse du rossignol à la rose : « Je suis amoureux de la Rose. Sadi le persan en a parlé; je m'égosille toute la nuit pour elle, mais elle dort et ne m'entend pas. Son calice est fermé à l'heure qu'il est, elle y berce un vieux scarabée, et demain matin, quand je regagnerai mon lit, épuisé de souffrances et de fatigue, c'est alors qu'elle s'épanouira pour qu'une abeille lui mange le cœur ».

Cette phrase le ravissait. Elle lui communiqua, avoue-t-il, le secret du charme des mots et la poésie. Les premiers vers qu'il connut, il les apprit de sa mère. C'étaient les chœurs d'*Athalie*. Elle avait joué *Esther* et *Athalie* au pensionnat

où elle avait été élevée. Peu de temps, après avoir découvert l'amoureuse aventure du Merle Blanc, il lut *les Méditations*. C'est de ce temps que datent ses premiers poèmes, dont l'un *Rebecca* fut couronné par l'Académie de Savoie.

Il fit ses études tout près du toit familial. Le seul souvenir qu'il ait gardé du collège est qu'il y joua le rôle de Berthe dans *La Fille de Roland*.

Aux vacances, son grand-père lui apprit à aimer la terre qui devint sa confidente et son amie familière. Il a laissé la nature développer sa sensibilité et rendre son âme méditative et passionnée à la fois.

Ses études secondaires terminées, à dix-sept ans M. Henry Bordeaux n'aspirant à aucune carrière, vint à Paris suivre les cours de la Faculté de Droit. Dans un chapitre quasi historique de *la Croisée des chemins*, il nous a depuis montré le Quartier latin où se gaudissait la libre jeunesse d'alors. Peut-être s'est-il lui aussi laissé prendre au mirage trompeur de l'individualisme et s'est-il, comme ses camarades, engoué pour les brumeuses littératures du Nord? Ce ne fut qu'un instant. Il avait mieux à faire. Il découvrait Paris et surtout sa vie fiévreuse qu'il avait jusqu'ici à peine soupçonnée. Il flânait dans ses musées et passait de longues heures à la Bibliothèque nationale et surtout à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, près de Saint-Étienne-

du-Mont. Il griffonnait des vers, il allait voir Alphonse Daudet qui l'accueillit d'un bon sourire; « surtout il lisait sans souci de la mode, et avec réflexion, selon l'habitude prise à la campagne, sous les arbres qui protègent le recueillement (1) ». Il lut Platon, Spinoza, Kant. Il lut P. Bourget, A. France, J. Lemaître; il se passionna pour Shakespeare et Tolstoï.

Les premières sensations que nous versent la nature et l'amour, a-t-il écrit, ne sont pas plus véhémentes que celles venues de nos premières lectures... En ce sens, M. Paul Bourget a eu raison de dire dans une page célèbre, que ce jeune homme accoudé sur un livre et qui paraît oublier la vie, vit à cette minute même « et d'une vie plus intense que s'il cueillait les fleurs parfumées, que s'il regardait la mélancolique Occident, que s'il serrait les fragiles doigts d'une jeune fille ». Ce jeune homme, c'est lui-même et tous ceux qui ont livré leur âme à la méditation de ces grands morts qui ressuscitent dans nos pensées ou de ces glorieux vivants dont la voix toute proche et mieux comprise nous excite et nous enfièvre. Il peut répéter la sensuelle parole de lord Byron : Je suce les livres comme des fleurs (2).

Comme M. Paul Bourget, M. Henry Bordeaux connut cette griserie des premières lectures, comparable aux ivresses des premières amours.

(1) A. BRITSCH, *op. cit.*, pp. 8, 9.

(2) *Les Ecrivains et les Mœurs*, 1897-1906, p. 167.

Mais le démon littéraire le tourmentait. Il eut bientôt l'occasion de faire ses premières armes. En 1889, *le Petit Journal* le chargeait de rédiger la chronique de l'Exposition Universelle. Déjà dans ces premiers articles, on le sent pris par le spectacle merveilleux et l'animation extraordinaire de la capitale. Ce goût de la vie qui domine toute son œuvre l'a déjà saisi, imprimant à ses chroniques une note toute personnelle.

Licencié en droit depuis l'année précédente, en 1890, il retourna en Savoie.

Comme dans les familles d'autrefois qui à chaque génération comptaient un représentant dans la profession qui les particularisait, suivant l'exemple de tous les siens, M. Henry Bordeaux se fit inscrire au barreau, tout en travaillant dans une étude d'avoué pour compléter sa formation juridique. Il plaida, suivit les procès « comme de jolies femmes (1) ». Sa situation de stagiaire lui plaisait. Au Palais, il se sentait à l'aise. De bonne heure, il en avait appris le chemin...

Un jour, raconte-t-il, je vis comparaître devant le Tribunal comme une bande de malfaiteurs, une douzaine de capucins que tout le pays vénérât. On appliquait les décrets de mars, et après avoir croché le couvent et expulsé les religieux, on les achevait en

(1) *Le lac noir*, p. 1.

les poursuivant. Je ne célébrerai pas leur défenseur, qui me tient de trop près et qui connut ce jour-là des accents dignes des plus grands maîtres du Barreau (1).

A vingt ans, il remplit d'autant plus joyeusement les obligations du service militaire, qu'il ne fut point obligé de quitter la Savoie. Il était en effet, caserné dans cet « immeuble sordide et majestueux » qu'est le château de Nemours à Annecy (2). Il y avait beaucoup de punaises. Mais il y avait la terrasse, d'où l'on découvre ce lac délicat et coquet qu'il a tant de fois depuis décrit dans ses romans. Sur cette terrasse, l'année passa rapidement et bientôt il retournait au Palais.

Cependant son ambition ne s'emprisonnait point toute entre les murs d'un prétoire ou d'une salle de Cour d'assises, bien que de là sortit une de ses œuvres les plus intéressantes, tout au moins la plus originale, *le Lac noir*.

Il revint à ses lectures. Il lut tour à tour Villiers de l'Isle-Adam, E. Rod, de Heredia, Le maître, Loti et à mesure qu'il lisait, il éprouvait le besoin de noter ses impressions et même de les communiquer au public. Ainsi parurent à partir de 1891, dans le *Magasin littéraire* de Gand, dans le *Mercur de France*, dans la *Revue Blan-*

(1) *Carnet d'un stagiaire*. Préface.

(2) *Le coup de soleil* (nouvelle).

che ses premières études qu'en 1894 il réunit en volume sous ce titre : *Ames modernes*.

Ce petit livre ne passa point inaperçu. Il fut remarqué surtout des lettrés et deux d'entre eux, M. Fernand Vandérem et Émile Faguet firent l'un, dans *l'Echo de Paris*, l'autre dans la *Revue Bleue*, l'éloge de *Ames modernes*.

Mais un jour, notre jeune stagiaire reçut sa dernière leçon de droit, leçon qu'il n'oubliera jamais et s'envolait plein d'ardeur et d'espoir vers la capitale.

Son père lui assura sa situation matérielle en le faisant attacher comme avocat-rédacteur au contentieux de la Compagnie P.-L.-M. Tous ses loisirs et même ses heures de service M. H. Bordeaux les occupait à ses travaux littéraires, « sous le regard indulgent d'un chef qui, le trouvant parfois absorbé dans les livres, se retirait sur la pointe du pied, remportant les dossiers qu'il lui destinait (1) ». Dans son petit appartement du boulevard Saint-Germain, il travaillait ferme. Sans doute, il n'avait plus ces larges espaces et ces vastes horizons auxquels son enfance en Savoie l'avait habitué, mais son cabinet de travail donnait sur une cour plantée d'arbres. Puis Notre-Dame était à deux pas de chez lui, de l'autre côté de la Seine. « Autour de Notre-Dame, le soir, il y a des coins d'ombres où

(1) A. BRITSCH, *op. cit.*, p. 14.



l'on fait des trouvailles de littérature quand on est jeune et qu'on a le cœur plein (1) ».

Dans son petit appartement, il connut les exaltations enivrantes que procurent le témoignage et les encouragements des aînés. C'est là qu'un soir, luttant contre l'ombre mystérieuse, il lut d'un trait, le cœur battant, la lettre que lui adressait Paul Bourget au lendemain de la publication d'*Ames modernes*, lettre qui fut peut-être décisive pour sa vocation littéraire. Car une phrase comme celle-ci : Il y a longtemps que je n'ai éprouvé à la lecture d'un volume autant de plaisir, émanant d'un maître de l'envergure de Paul Bourget, « une phrase comme celle-là, quand on ambitionne à vingt ans la gloire littéraire, chante à l'oreille, presque comme une parole d'amour (2) ». C'est là qu'un matin un visiteur, inconnu de lui, sonna à sa porte. C'était José-Maria de Heredia, qui l'avait lu la veille au soir et n'avait pas laissé passer un jour (3). Cette visite fut pour le débutant, comme un bouquet de roses fraîches, pénétrant pour jamais de son parfum ces heureux débuts.

Encouragé par ces témoignages bienveillants qui décuplent sa vitalité intellectuelle, M. H. Bor-

(1) *Ames modernes*. Préface.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

deaux donne quelques articles au *Correspondant*, à la *Revue Bleue*, au *Figaro*. Il prépare son premier roman *Jeanne Michelin, chronique du XVIII<sup>e</sup> siècle*, en dépouillant à la Bibliothèque nationale, un grand nombre de mémoires, relatifs à cette époque.

Le soir, il retrouvait au café Vachette ceux qui, en 1894, n'ambitionnaient point d'être au nombre de tous ces petits surhommes dont pululait alors le Quartier latin (1). Il y retrouvait Jean Moréas, le poète des *Stances* et Edmond Pilon, le futur auteur des *Portraits français*, Charles Maurras qui préparait déjà sa campagne royaliste et Henri Mazel, le directeur de l'*Ermitage*, Albalat et Baragnon, Édouard Trogan et Jacques des Gachons. Mais son compagnon le plus cher était le délicat romancier Tourangeau, René Boylesve, qui, sur ses instances se décida à publier sa *Sainte-Marie-des-Fleurs*. « Ce fut, écrit M. Britsch, la seule apparence de cénacle où il parut (2) ».

Peut-être M. Henry Bordeaux se serait-il lui aussi laissé absorber par Paris, si la mort de son père (4 novembre 1896) ne l'avait pas brusquement rappelé en Savoie. Il y revint un peu en déraciné, comme Lucien Hallande du *Pays Natal*, dont « l'esprit et le cœur ne s'étaient

(1) Cf. *La Croisée des chemins*, p. 34 et suivantes.

(2) A. BRITSCH, *op. cit.*, p. 14.

jamais fixés résolument sur un sentiment ni sur une pensée (1) ». Car sans faire comme ces biographes qui nécessairement retrouvent dans les œuvres de leur héros des allusions évidentes aux événements de leur vie, on peut cependant sans témérité soutenir que bien des traits prêtés par M. H. Bordeaux à ses personnages, sont empruntés à sa famille même.

De retour en Savoie, M. Bordeaux recommença à plaider. Mais dans sa profession d'avocat, il sut toujours se rappeler la dernière leçon de droit que lui donna naguère M. Rameau. Celui-ci, en effet, avait horreur des abstractions.

« Dans les codes et les lois il apercevait les mille visages de la terre et des gens et du premier mot il l'invitait à prendre contact, non avec sa bibliothèque, mais avec des figures (2). »

Alphonse Daudet lui avait d'ailleurs rappelé depuis l'opportunité de ce conseil.

« C'est bien abstrait, les lois, les codes..., lui avait-il dit. On apprend à lire avec des images et l'on apprend la vie avec des faits. Tâchez de voir, d'observer. Étudiez l'importance des intérêts dans la vie humaine. La science de l'humanité, c'est la vraie science (3) ».

Cette science de la vie, M. Bordeaux l'a apprise

(1) *Le Pays natal*.

(2) *Le Carnet d'un stagiaire*, p. 71.

(3) *Les écrivains et les mœurs*, 1897-1900, pp. 70, 71 (cités par M. A. Britsch).

au Palais. En contact fréquent avec le paysan savoyard, si jaloux de ses droits et les revendiquant jusqu'à la mort, il reçut bien des confidences, qui lui révélèrent le tréfonds de l'âme humaine. En plus, maire de son village, vivant le plus souvent à la campagne, s'intéressant aux paysages et aux choses de la Savoie, « il lisait, suivant sa propre expression, l'humanité et la nature sur le visage de la terre natale (1) ».

Cependant de sa retraite de Savoie, il continuait à suivre le mouvement des sentiments et des idées de son temps. Il gardait le contact avec Paris, car la *Revue Hebdomadaire*, lui avait confié la critique des livres. En 1897, il faisait paraître un second volume qui fut couronné par l'Académie française (prix Bordin). Dans ce petit volume, où déjà l'on remarquait sa connaissance plus profonde de la vie, il cherchait à définir les caractères et les tendances morales de certaines personnalités littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement de certains de ses contemporains.

Quelques années plus tard, en 1900, son talent s'affermissait, sa méthode s'accroissait dans un nouvel ouvrage *les Ecrivains et les mœurs*.

En 1898, il terminait son premier roman *le Pays natal*. Il le porta à la *Revue des Deux-Mondes* aux destinées de laquelle présidait alors

(1) A. BRISTCH, *op. cit.*, p. 16.

Ferdinand Brunetière. Quelques mois passèrent et un jour Brunetière lui adressa une lettre de convocation. Il partit immédiatement pour Paris et tout joyeux se présenta dans les bureaux de la Revue. Son directeur l'accueillit avec une grande bienveillance. Mais laissons M. Bordeaux nous raconter lui-même sa première rencontre avec le redoutable critique (1).

Sans retard, il m'informa que mon roman était reçu ; après quoi, il en entreprit la critique, non sans une certaine rudesse. Si mon œuvre eût été refusée, comment l'eût-il traité ? Je commençais à douter de mes oreilles et à me demander si je ne m'étais point trompé sur le sens de la promesse solennelle que j'avais entendue, quand, brusquement, il passa à l'éloge. Il me défendait comme si un autre m'eût attaqué ! Et quel autre ? Quelque triste Aristarque dont l'argumentation manquait de poids. Je pensais chercher des yeux ce contradicteur qui tout à l'heure parlait haut et que maintenant l'on réduisait au silence. J'étais alors avocat : je goûtai cette plaidoirie. J'avais moins goûté le réquisitoire précédent. Tout allait donc à merveille, mais une phrase malencontreuse vint gâter mon plaisir :

— Votre roman paraîtra à la *Revue des Deux-Mondes*. Mais il n'y paraîtra que dans deux ans.

— Dans deux ans ? répétai-je abasourdi, comme s'il s'agissait de l'éternité.

— Deux ans, reprit-il, et ce n'est pas un délai

(1) Préface de la réédition de *l'Amour en fuite* (Plon édit.).

bien long. Nous avons des engagements pour ce laps de temps.

Je ne revins de mon étonnement que pour prendre un ton dégagé et déclarer dans un sourire.

— Mais dans deux ans, monsieur, je vous en apporterai un autre.

Il me considéra, de ce regard qui vous pourfendait comme une pointe d'épée, et sa décision fut bientôt prise :

— Comme vous voudrez, monsieur. Voici votre manuscrit.

Il me restait plus qu'à prendre congé. Dès l'escalier, je regrettai mon impatience. Quand remonterais-je victorieusement ces marches? et ne me garderait-on pas rancune de mon irrespect pour le stage que la *Revue* prétendait m'imposer?

Non seulement, M. Henry Bordeaux ne tarda pas à revenir à la *Revue des Deux-Mondes* qui ne lui tint nullement rigueur d'avoir été trop pressé, mais encore la publication dans cette revue d'un roman signé de lui est toujours un gros événement littéraire.

Notre jeune auteur reprit donc son manuscrit du *Pays natal* et le donna à Félix Jeantet qui dirigeait la *Revue hebdomadaire*. Quelques mois plus tard, celle-ci le publiait.

Des articles fort élogieux de Gaston Deschamps, de Jacques Bainville, d'Émile Faguet, d'André Hallays le signalèrent à l'attention du public. M. André Hallays, dans le *Journal des*

ce saint si humain et par tant de côtés si proche de nous.

Une longue carrière s'ouvre encore devant M. Henry Bordeaux. S'il est resté en jachère durant les années trop longues de la guerre, trop de sujets s'offrent à lui nombreux et divers, pour qu'il ne puisse encore féconder sa terre.





## CHAPITRE I

### La Glorification de l'effort et le goût de la vie

Dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, M. Paul Bourget dressa le bilan de la génération qui arrivait à l'âge d'homme vers 1885. Passant en revue les œuvres des maîtres de sa jeunesse : *les Fleurs du mal*, *Madame Bovary*, *la Vie de Thomas Graindorge*, *la Fille Elisa*, *le Journal d'Amiel*, *A rebours*, il concluait : « Il m'a semblé que de toutes ces œuvres... une même influence se dégageait, douloureuse et, pour tout dire d'un mot, profondément, continûment pessimiste ». Sous ces différentes manifestations de pensée, on découvre un même découragement, « une mortelle fatigue de vivre, une morne perception de la vanité de tout effort ».

A cette époque de scientisme à outrance, l'analyse avait tué toute spontanéité d'esprit. Et la manière positiviste de limiter l'existence à un théorème de géométrie ou à une réaction chimique avait conduit nos devanciers à un véri-

table dégoût de la vie. Ne prétendaient-ils pas qu'il existait une antinomie profonde entre la pensée et l'action? C'est Taine, l'un de ceux qui souffrirent le plus de ce conflit qui écrivait à son ami Prévost-Paradol : « La raison me conseille l'immobilité et la nature m'ordonne l'activité ». C'est Taine encore qui disait : « Ce jeune M. Barrès n'arrivera jamais à rien, car il est sollicité par deux tendances absolument contradictoires, le goût de la méditation et le désir de l'action. »

Pourtant ce jeune M. Barrès est arrivé à quelque chose. Suivant l'exemple de M. Paul Bourget qui venait d'écrire *le Disciple* (1885), il s'est regimbé contre ce pessimisme néfaste. Par des voies différentes, ces deux écrivains ont été amenés à ébaucher les premiers fondements de toute une science de l'action que leurs cadets travaillèrent à constituer (1). Parmi les artisans de cette science dont la notion s'était perdue, peu montrèrent autant d'enthousiasme et de généreuse ardeur que M. Henry Bordeaux.

\*  
\* \*

Dans un roman célèbre où il affirmait les tendances essentielles de sa pensée, *la Peur de*

(1) AGATHON : *Les jeunes gens d'aujourd'hui*. Chap. 1<sup>er</sup>, Le goût de l'action (Plon, Paris, 12<sup>e</sup> édition 1919).

vivre, M. Henry Bordeaux s'est révélé comme un passionné de la vie. « Il en est épris sous ses multiples aspects, dans ses innombrables manifestations (1). » Il est avant tout un artiste, c'est-à-dire, suivant sa propre définition, « un homme qui aime la vie un peu plus que le commun des hommes, puisqu'il a été doué spécialement pour en goûter les formes et les sensations (2) ». Pour M. Bordeaux, vivre, c'est accroître ses facultés, les développer par tous les moyens possibles, c'est mettre en jeu toute son activité, c'est faire rendre un maximum à la somme d'énergie contenue en soi. L'auteur de *la Peur de vivre* veut des hommes forts, courageux, enthousiastes, désireux d'agir, assoiffés de dévouement. « Ce qui est le secret de vivre, écrit-il, c'est de sentir et de penser, c'est de prolonger en nous-mêmes par l'imagination et l'intelligence, les sensations que nous offre la vie, c'est d'accentuer en nous le caractère d'humanité dont nos actes sont revêtus (3). » Il magnifie l'énergie et par là il entend l'expansion ordonnée et harmonieuse de notre activité.

Ici, M. H. Bordeaux se sépare nettement de ces fervents de l'action qui, à l'instar de Stendhal

(1) Albert de BERSAUCOURT : *Le goût de la vie*, p. 5. (Sansot, Paris).

(2) H. BORDEAUX : *Les pierres du foyer*, p. 61.

(3) *Ibid.*

et de Mérimée la confondent avec la violence. Qu'on se rappelle ce passage des *Promenades dans Rome* : « Cette nuit, il y a eu deux assassinats. Un boucher presque enfant a poignardé son rival... L'autre assassinat a eu lieu près de Saint-Pierre, parmi les Transteverins : c'est aussi un mauvais quartier, dit-on, superbe à mes yeux. Il y a de l'énergie (1) ». A l'imitation de Stendhal, l'auteur de *Colomba* s'est appliqué à choisir les types les plus frustes, à « composer avec les passions les plus sauvages, haines féroces, amours sanglantes, un tableau de l'âme humaine (2) ». De même le Barrès du *Sang, de la Volupté, de la Mort* a été séduit par les sensations violentes que donne le sol d'Espagne, avec toutes ses « villes pauvres et précieuses, bijoux de fer, cris ardents et sauvages qui frappent fort sur l'âme et la caressent (3) ». Rien de ce déséquilibre, de ce tumulte de sentiments dans l'œuvre de M. Henry Bordeaux. Plus simplement, il ne recherche que cette activité raisonnée et méthodique exigée par la vie pour la bien vivre. Cette énergie, l'homme doit l'aimer, comme il doit aimer la vie, « non pas seulement dans ses grands élans,

(1) STENDHAL : *Promenades dans Rome*, I. 209.

(2) René DOUMIC : *Les Jeunes*, La glorification de l'énergie (Paris, Perrin 1896), p. 94.

(3) Maurice BARRÈS : *Du Sang, de la Volupté, de la Mort* (Émile-Paul, Paris).

dans ses exaltations; ce serait trop facile, et d'ailleurs élans et exaltations sont comme des fièvres d'où nous sortons consumés. Non, il faut l'aimer dans son effort quotidien... Cette vie quotidienne, c'est la magnifique et dure matière que nous avons à tailler pour y sculpter les contours de notre personnalité (1).» A l'imitation de saint François de Sales, qu'il nous donne comme modèle, M. Bordeaux nous recommande de tirer avantage des circonstances ordinaires de l'existence. Ce qui fit la sainteté de l'évêque de Genève, c'est, disait M<sup>me</sup> de Chantal, qu'il s'est « tenu dans le train commun..., mais d'une manière si divine et si céleste que rien en sa vie n'était plus admirable que cela même ».

\*  
\* \*

On comprend aisément que se faisant une telle idée de la vie, M. Henry Bordeaux ait cherché à préciser nos différentes attitudes modernes devant elle (2). Or son étude l'a amené à cette conclusion que d'une façon générale, le monde contemporain n'avait ni le courage, ni le goût de vivre.

(1) H. BORDEAUX : *Ames modernes*. Préface p. xxviii-xxix, (Perrin, Paris, 1912).

(2) Dans une conférence prononcée en 1913 à la Société des Conférences, M. René Bazin a étudié les diverses manifestations du moindre effort dans la France contemporaine.

La peur de vivre est un mal qui sévit plus particulièrement à notre époque, mais qui pourtant n'est point d'origine récente. « Il exerce, nous dit M. Bordeaux, principalement des ravages dans les sociétés d'ancienne civilisation comme la nôtre (1) ». Déjà au début du xiv<sup>e</sup> siècle, Dante au troisième chant de *l'Enfer*, nous montre « le misérable sort des *tristes âmes de tous ceux qui vécurent sans blâme et sans louange*... Le monde n'a pas gardé leur souvenir, la miséricorde et la justice les dédaignent. Ne parlons pas d'eux, dit Virgile à son compagnon, mais regarde et passe ». Cette forme de la Peur de vivre se manifeste par le souci constant et unique de notre tranquillité, par le soin que nous prenons de fuir les luttes, les efforts, d'éviter le danger, la fatigue, la passion ou le sacrifice. C'est une sorte d'égoïsme purement passif, par lequel l'homme limite volontairement son idéal et le rapetisse afin de se donner moins de peine pour le réaliser. Et cet égoïsme se traduit dans la vie courante par « ces mariages où l'on consulte des notaires et non son cœur, par la crainte des enfants et l'économie de la paternité », dans la vie publique, par des abstentions électorales « comme s'il y avait des honnêtetés négatives (2) ». Nous la trouvons cette peur

(1) Préface de *La Peur de vivre*, pp. ix, x.

(2) *Ibid.*, p. xiv.

de vivre jusque dans le domaine de l'art, alors c'est la peur de sentir.

Il est une autre forme de la peur de vivre, moins passive que la précédente, mais peut-être plus odieuse encore. C'est « cet égoïsme actif qui est capable de déployer la plus grande vigueur, mais pour satisfaire un but individuel, celui de son plaisir (1) ». Cette peur de vivre se résume dans cette définition connue de Méri-mée : « La vie est un tapis vert où l'on ne s'amuse qu'autant que l'on joue gros jeu ». Elle se manifeste surtout dans le monde de la politique et des affaires et le romantisme qui proclame le droit..., en somme, de toutes les faiblesses humaines, en marque l'apogée.

Enfin à ces différentes formes de la peur de vivre s'en ajoute une autre plus courante qui est de tous les temps et de tous les pays, c'est la peur de souffrir. On redoute la douleur qui affine l'homme, qui le purifie, qui le hausse vers Dieu (2). La vie, qu'elle se passe dans le bonheur ou dans le malheur, est toujours belle, toujours bonne, elle ne cesse pas un seul instant d'être

(1) Préface de *La Peur de vivre*, p. xxi.

(2) « La douleur entre assez avant dans l'âme pour l'agrandir. Elle y réveille des sentiments que l'on n'avait point encore soupçonnés : la douleur va toucher jusqu'aux sources de la sainteté... La douleur sanctifie; et elle sanctifie à un point qu'il n'est pas donné à celui qui la souffre de le savoir, si ce n'est peut-être par la bonne conscience qu'il en a de lui-même. » BLANC SAINT-BONNET, *de la Douleur*.

d'un prix inestimable, Qu'on la juge comédie, comme Balzac, ou ronde étrange, comme Renan, parce qu'elle est une émanation directe de la puissance divine, elle vaudra toujours et méritera qu'on la vive. Qu'elle soit douce à l'homme ou qu'elle lui soit hostile, elle se déroule comme l'a voulu Dieu. On aura beau dire et beau faire, il faudra souffrir, se livrer à la douleur. Nul n'en est exempt. Puis la mort vient. Rien ne peut l'arrêter. Que l'homme se soumette à Dieu, en acceptant humblement de vivre la vie qu'il lui impose. « La vie devait être la paix, elle est la guerre. Nous devons posséder Dieu, il nous faut le conquérir. La terre eût été docile, elle est hostile. L'âme eût été lumineuse, et le corps plein de force et de beauté; des nuées obscurcissent l'âme, le corps est débile et communément laid (1). » Notre malice originelle a voulu que telle soit la condition ordinaire de notre vie. Montrons-nous hommes en sachant être responsables de notre faute première et en vivant tout notre vie conforme qu'elle est à la justice divine.

Cette peur de la vie, M. Henry Bordeaux l'a flétrie de stigmates sanglants dans la plupart de ses romans et tout particulièrement dans *la Peur de vivre*. Il a entrepris une lutte impitoyable

(1) Augustin COCHIN : *Les Espérances chrétiennes* (Plon édit.), p. 281.



et sans merci contre tous les embusqués de la vie, quels qu'ils soient. A tous ceux qui fuient les grandes exaltations et les nobles enthousiasmes, à tous ceux que la crainte de l'effort paralyse, à tous les désespérés, à tous les gens sans âme dont le monde pullule, il montre que la vie après tout mérite bien d'être vécue et qu'elle est bonne pour cette seule raison qu'elle est la vie, c'est-à-dire ce qui est Elle est une grande force devant laquelle l'amour, la plus puissante des passions, celle qui fait de l'homme à la fois un esclave et un dominateur, n'est rien.

Il n'y a au monde que l'amour, avait pensé Marc Romenay. Mais le moine du Grand-Saint-Bernard lui avait répliqué : Il y a la vie... La vie sans cesse agissante, dure et volontaire comme une troupe en marche et qui du passé même se sert comme de matériaux pour reconstruire, la vie avec son besoin d'ordre et son éloignement naturel pour tout ce qui bouleverse cet ordre, ses possibilités de grandeur et de perfection, son éternelle poursuite de la paix à travers la guerre, son désir insatisfait, son fond de solitude et d'amertume, la vie qui conduit à Dieu ou au néant, la vie plus forte que l'amour qu'elle contient (1).

Et cette vie est continue. Elle dure par delà les générations. La vie présente est faite autant de la vie passée que de la vie future. A certains moments, elle se fait moins intense, elle dispa-

(1) *La Neige sur les pas.*

rait même, la mort lui est un obstacle qu'elle surmonte et non une limite qu'elle ne peut franchir et elle recommence. Cette idée de la continuité de la vie, M. Bordeaux en a saisi toute l'importance. Aussi l'a-t-il mis particulièrement en évidence. L'action de ses romans se passe bien plus dans le temps que dans l'espace. Les générations sont une chaîne infinie dont les individus sont les anneaux.

Cette continuité de la vie l'a particulièrement frappé durant la guerre. Il s'est efforcé de nous la faire saisir dans son histoire du Plessis-de-Roye. Il nous a montré ce coin de l'Ile-de-France, avant la guerre, riche et prospère, puis pendant la guerre tour à tour perdu et repris, théâtre de combats prodigieux, enfin, après la guerre, dévasté et ruiné. Mais bientôt, il renaît à la vie qui recommence.

Son roman *la Résurrection de la chair* n'est que l'illustration de cette maîtrise de la vie sur la mort. Elle la domine, elle est plus forte qu'elle. Qui donc ose prétendre qu'elle se limite à la mort? L'individu disparaît pour laisser place à un autre. Comme pour André Bermance, sa chair a refleurì par Maria Ritzen. Il fallait que le miracle de la vie s'accomplît.

M. Henry Bordeaux exalte la vie, il l'aime, il l'admire. Comme Roosevelt, il magnifie la vie intense, celle qui permet à l'homme de « sentir son âme, toute son âme ». Car vivre, « c'est aimer,

aimer de toutes ses forces, toujours jusqu'à la fin, jusqu'au sacrifice (1) ». Comme Léon Ollé-Laprune, citant la belle parole d'Aristote, il a su affirmer sa conviction et surtout voulu la faire partager aux autres que « la vie est singulièrement précieuse, si l'on sait voir ce pour quoi elle nous est donnée et ce que nous pouvons et devons en faire (2) ».

Loin de craindre l'effort, il nous faut le rechercher, parce que lui seul nous donnera le complet épanouissement de nous-mêmes. Ne fuyons point les responsabilités, n'évitons point le danger, la fatigue, la passion ou le sacrifice. Rejetons loin de notre esprit toute pensée qui « prétendrait nous faire vivre en limitant notre vie, en rognant le destin (3) ». Ne soyons point de ces mannequins de théâtre sans personnalité, tels que les Dulaurens de la *Peur de vivre*, les Molay-Norroy des *Yeux qui s'ouvrent* et les Avesnière de la *Croisée des chemins*. N'ayons point peur de vivre par nous-mêmes comme la pâle Alice Dulaurens, frêle image toute empreinte de grâce et de mélancolie, « enfant languissante, à qui Marcel Guibert eut voulu donner sa jeune force (4) ».

(1) *La Peur de vivre*.

(2) LÉON OLLÉ-LAPRUNE : *Le Prix de la vie* (40<sup>e</sup> édit. Belin, édit.) Avant-propos.

(3) *Le Goût de la vie*.

(4) *La Peur de vivre*.

Travaillons, car non seulement le travail, c'est la noblesse aujourd'hui, mais encore c'est le plus sûr garant du bonheur familial. L'exemple du lieutenant de Marthenay qui démissionne, lorsque son régiment est envoyé en garnison dans l'Est, doit nous préserver des dangers de l'oisiveté. Ce n'est pas à la légère qu'on l'a, en effet, appelée la mère de tous les vices. Du reste, le vrai bonheur réside dans l'exercice normal de notre activité et de nos facultés.

Mais pour vivre sa vie, faut-il encore pouvoir la faire. Tout d'abord, il est nécessaire de l'accepter résolument « dans le passé, dans le présent, et jusque dans l'avenir(1) ». Car si la vie est un état de dépendance, n'oublions pas que pour une grande part, elle sera ce que nous voulons qu'elle soit. Nous la ménagerons cependant. « Il ne faut la charger ni de soucis, ni de précipitation. Pour qu'elle donne son maximum, le calme et l'ordre, vertus bourgeoises lui sont indispensables (2) ».

C'est alors que M. H. Bordeaux fait intervenir la famille, le plus complet épanouissement de la vie par le fait de l'homme. C'est ce qui explique pourquoi il a fait dans son œuvre une si large part à la petite patrie, génératrice d'activité et d'énergie et pourquoi il a montré un intérêt si

(1) *Le Goût de la vie*, p. 34.

(2) *Ibid.*, p. 23.

passionné aux manifestations variées de la vie si féconde de la terre.

Ce goût de la vie se retrouve dans tous les romans de M. Bordeaux. Il a trop aimé la vie pour qu'il n'en soit pas demeuré quelque trace dans son œuvre laborieuse. Il a foi dans la vie comme l'a eu ce grand Français dont il s'est fait le disciple, Le Play. Celui-ci, après une longue et grave maladie qui l'avait conduit près du tombeau, répondait à ceux qui lui demandaient quelles réflexions lui avait inspirées le sentiment de sa fin menaçante : « Du bord de la mort, j'ai mesuré non pas la vanité de la vie, mais son importance ».

Le vœu le plus cher de l'auteur de *la Peur de vivre* qui rapporte ce trait est que ses livres inspirent à leurs lecteurs une réflexion pareille.

## CHAPITRE II

## Le Roman de la Famille Française

Le foyer? saisit-on bien toute la valeur sociale de ce mot! C'est plus que la pierre sur laquelle flambe joyeusement un bon feu de bûches. C'est tout un monde de poésie qui s'éveille dans notre esprit, poésie de l'intimité, de l'amour et de la solidarité familiales. Le foyer rappelle le sacrifice de ceux qui nous ont précédés, le labeur quotidien des générations passées. Il donne le courage à ceux qu'il réunit sous le même toit. Il est la flamme ardente qui entretient dans les cœurs le sens familial. Dans *la Cité antique*, Fustel de Coulanges nous montre l'importance du foyer à Athènes et à Rome. Dans chaque maison, il y avait un autel où brûlait jour et nuit le feu sacré. « Malheur, écrit le célèbre historien, malheur à la maison où il venait à s'éteindre! Chaque soir, on couvrait les charbons de cendre pour les empêcher de se consumer entièrement; au réveil, le premier soin était de raviver le feu et de l'alimenter avec quelques branchages... Ce

ce saint si humain et par tant de côtés si proche de nous.

Une longue carrière s'ouvre encore devant M. Henry Bordeaux. S'il est resté en jachère durant les années trop longues de la guerre, trop de sujets s'offrent à lui nombreux et divers, pour qu'il ne puisse encore féconder sa terre.





## CHAPITRE I

### La Glorification de l'effort et le goût de la vie

Dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, M. Paul Bourget dressa le bilan de la génération qui arrivait à l'âge d'homme vers 1885. Passant en revue les œuvres des maîtres de sa jeunesse : *les Fleurs du mal*, *Madame Bovary*, *la Vie de Thomas Graindorge*, *la Fille Elisa*, *le Journal d'Amiel*, *A rebours*, il concluait : « Il m'a semblé que de toutes ces œuvres... une même influence se dégageait, douloureuse et, pour tout dire d'un mot, profondément, continûment pessimiste ». Sous ces différentes manifestations de pensée, on découvre un même découragement, « une mortelle fatigue de vivre, une morne perception de la vanité de tout effort ».

A cette époque de scientisme à outrance, l'analyse avait tué toute spontanéité d'esprit. Et la manière positiviste de limiter l'existence à un théorème de géométrie ou à une réaction chimique avait conduit nos devanciers à un véri-

table dégoût de la vie. Ne prétendaient-ils pas qu'il existait une antinomie profonde entre la pensée et l'action? C'est Taine, l'un de ceux qui souffrirent le plus de ce conflit qui écrivait à son ami Prévost-Paradol : « La raison me conseille l'immobilité et la nature m'ordonne l'activité ». C'est Taine encore qui disait : « Ce jeune M. Barrès n'arrivera jamais à rien, car il est sollicité par deux tendances absolument contradictoires, le goût de la méditation et le désir de l'action. »

Pourtant ce jeune M. Barrès est arrivé à quelque chose. Suivant l'exemple de M. Paul Bourget qui venait d'écrire *le Disciple* (1885), il s'est regimbé contre ce pessimisme néfaste. Par des voies différentes, ces deux écrivains ont été amenés à ébaucher les premiers fondements de toute une science de l'action que leurs cadets travaillèrent à constituer (1). Parmi les artisans de cette science dont la notion s'était perdue, peu montrèrent autant d'enthousiasme et de généreuse ardeur que M. Henry Bordeaux.

\*  
\* \*

Dans un roman célèbre où il affirmait les tendances essentielles de sa pensée, *la Peur de*

(1) AGATHON : *Les jeunes gens d'aujourd'hui*. Chap. 1<sup>er</sup>, Le goût de l'action (Plon, Paris, 12<sup>e</sup> édition 1949).

vivre, M. Henry Bordeaux s'est révélé comme un passionné de la vie. « Il en est épris sous ses multiples aspects, dans ses innombrables manifestations (1). » Il est avant tout un artiste, c'est-à-dire, suivant sa propre définition, « un homme qui aime la vie un peu plus que le commun des hommes, puisqu'il a été doué spécialement pour en goûter les formes et les sensations (2) ». Pour M. Bordeaux, vivre, c'est accroître ses facultés, les développer par tous les moyens possibles, c'est mettre en jeu toute son activité, c'est faire rendre un maximum à la somme d'énergie contenue en soi. L'auteur de *la Peur de vivre* veut des hommes forts, courageux, enthousiastes, désireux d'agir, assoiffés de dévouement. « Ce qui est le secret de vivre, écrit-il, c'est de sentir et de penser, c'est de prolonger en nous-mêmes par l'imagination et l'intelligence, les sensations que nous offre la vie, c'est d'accentuer en nous le caractère d'humanité dont nos actes sont revêtus (3). » Il magnifie l'énergie et par là il entend l'expansion ordonnée et harmonieuse de notre activité.

Ici, M. H. Bordeaux se sépare nettement de ces fervents de l'action qui, à l'instar de Stendhal

(1) Albert de BERSAUCOURT : *Le goût de la vie*, p. 5. (Sansot, Paris).

(2) H. BORDEAUX : *Les pierres du foyer*, p. 61.

(3) *Ibid.*

et de Mérimée la confondent avec la violence. Qu'on se rappelle ce passage des *Promenades dans Rome* : « Cette nuit, il y a eu deux assassinats. Un boucher presque enfant a poignardé son rival... L'autre assassinat a eu lieu près de Saint-Pierre, parmi les Transteverins : c'est aussi un mauvais quartier, dit-on, superbe à mes yeux. Il y a de l'énergie (1) ». A l'imitation de Stendhal, l'auteur de *Colomba* s'est appliqué à choisir les types les plus frustes, à « composer avec les passions les plus sauvages, haines féroces, amours sanglantes, un tableau de l'âme humaine (2) ». De même le Barrès du *Sang, de la Volupté, de la Mort* a été séduit par les sensations violentes que donne le sol d'Espagne, avec toutes ses « villes pauvres et précieuses, bijoux de fer, cris ardents et sauvages qui frappent fort sur l'âme et la caressent (3) ». Rien de ce déséquilibre, de ce tumulte de sentiments dans l'œuvre de M. Henry Bordeaux. Plus simplement, il ne recherche que cette activité raisonnée et méthodique exigée par la vie pour la bien vivre. Cette énergie, l'homme doit l'aimer, comme il doit aimer la vie, « non pas seulement dans ses grands élans,

(1) STENDHAL : *Promenades dans Rome*, I. 209.

(2) René DOUMIC : *Les Jeunes*, La glorification de l'énergie (Paris, Perrin 1896), p. 94.

(3) Maurice BARRÈS : *Du Sang, de la Volupté, de la Mort* (Émile-Paul, Paris).

dans ses exaltations; ce serait trop facile, et d'ailleurs élans et exaltations sont comme des fièvres d'où nous sortons consumés. Non, il faut l'aimer dans son effort quotidien... Cette vie quotidienne, c'est la magnifique et dure matière que nous avons à tailler pour y sculpter les contours de notre personnalité (1).» A l'imitation de saint François de Sales, qu'il nous donne comme modèle, M. Bordeaux nous recommande de tirer avantage des circonstances ordinaires de l'existence. Ce qui fit la sainteté de l'évêque de Genève, c'est, disait M<sup>me</sup> de Chantal, qu'il s'est « tenu dans le train commun..., mais d'une manière si divine et si céleste que rien en sa vie n'était plus admirable que cela même ».



On comprend aisément que se faisant une telle idée de la vie, M. Henry Bordeaux ait cherché à préciser nos différentes attitudes modernes devant elle (2). Or son étude l'a amené à cette conclusion que d'une façon générale, le monde contemporain n'avait ni le courage, ni le goût de vivre.

(1) H. BORDEAUX : *Ames modernes*. Préface p. xxviii-xxix, (Perrin, Paris, 1912).

(2) Dans une conférence prononcée en 1913 à la Société des Conférences, M. René Bazin a étudié les diverses manifestations du moindre effort dans la France contemporaine.

La peur de vivre est un mal qui sévit plus particulièrement à notre époque, mais qui pourtant n'est point d'origine récente. « Il exerce, nous dit M. Bordeaux, principalement des ravages dans les sociétés d'ancienne civilisation comme la nôtre (1) ». Déjà, au début du xiv<sup>e</sup> siècle, Dante au troisième chant de *l'Enfer*, nous montre « le misérable sort des *tristes âmes de tous ceux qui vécurent sans blâme et sans louange*... Le monde n'a pas gardé leur souvenir, la miséricorde et la justice les dédaignent. Ne parlons pas d'eux, dit Virgile à son compagnon, mais regarde et passe ». Cette forme de la Peur de vivre se manifeste par le souci constant et unique de notre tranquillité, par le soin que nous prenons de fuir les luttes, les efforts, d'éviter le danger, la fatigue, la passion ou le sacrifice. C'est une sorte d'égoïsme purement passif, par lequel l'homme limite volontairement son idéal et le rapetisse afin de se donner moins de peine pour le réaliser. Et cet égoïsme se traduit dans la vie courante par « ces mariages où l'on consulte des notaires et non son cœur, par la crainte des enfants et l'économie de la paternité », dans la vie publique, par des abstentions électorales « comme s'il y avait des honnêtetés négatives (2) ». Nous la trouvons cette peur

(1) Préface de *La Peur de vivre*, pp. ix, x.

(2) *Ibid.*, p. xiv.

de vivre jusque dans le domaine de l'art, alors c'est la peur de sentir.

Il est une autre forme de la peur de vivre, moins passive que la précédente, mais peut-être plus odieuse encore. C'est « cet égoïsme actif qui est capable de déployer la plus grande vigueur, mais pour satisfaire un but individuel, celui de son plaisir (1) ». Cette peur de vivre se résume dans cette définition connue de Méri-mée : « La vie est un tapis vert où l'on ne s'amuse qu'autant que l'on joue gros jeu ». Elle se manifeste surtout dans le monde de la politique et des affaires et le romantisme qui proclame le droit..., en somme, de toutes les faiblesses humaines, en marque l'apogée.

Enfin à ces différentes formes de la peur de vivre s'en ajoute une autre plus courante qui est de tous les temps et de tous les pays, c'est la peur de souffrir. On redoute la douleur qui affine l'homme, qui le purifie, qui le hausse vers Dieu (2). La vie, qu'elle se passe dans le bonheur ou dans le malheur, est toujours belle, toujours bonne, elle ne cesse pas un seul instant d'être

(1) Préface de *La Peur de vivre*, p. xxi.

(2) « La douleur entre assez avant dans l'âme pour l'agrandir. Elle y réveille des sentiments que l'on n'avait point encore soupçonnés : la douleur va toucher jusqu'aux sources de la sainteté... La douleur sanctifie; et elle sanctifie à un point qu'il n'est pas donné à celui qui la souffre de le savoir, si ce n'est peut-être par la bonne conscience qu'il en a de lui-même. » BLANC SAINT-BONNET, *de la Douleur*.



d'un prix inestimable, Qu'on la juge comédie, comme Balzac, ou ronde étrange, comme Renan, parce qu'elle est une émanation directe de la puissance divine, elle vaudra toujours et méritera qu'on la vive. Qu'elle soit douce à l'homme ou qu'elle lui soit hostile, elle se déroule comme l'a voulu Dieu. On aura beau dire et beau faire, il faudra souffrir, se livrer à la douleur. Nul n'en est exempt. Puis la mort vient. Rien ne peut l'arrêter. Que l'homme se soumette à Dieu, en acceptant humblement de vivre la vie qu'il lui impose. « La vie devait être la paix, elle est la guerre. Nous devons posséder Dieu, il nous faut le conquérir. La terre eût été docile, elle est hostile. L'âme eût été lumineuse, et le corps plein de force et de beauté; des nuées obscurcissent l'âme, le corps est débile et communément laid (1). » Notre malice originelle a voulu que telle soit la condition ordinaire de notre vie. Montrons-nous hommes en sachant être responsables de notre faute première et en vivant tout notre vie conforme qu'elle est à la justice divine.

Cette peur de la vie, M. Henry Bordeaux l'a flétrie de stigmates sanglants dans la plupart de ses romans et tout particulièrement dans *la Peur de vivre*. Il a entrepris une lutte impitoyable

(1) Augustin COCHIN : *Les Espérances chrétiennes* (Plon édit.), p. 281.



et sans merci contre tous les embusqués de la vie, quels qu'ils soient. A tous ceux qui fuient les grandes exaltations et les nobles enthousiasmes, à tous ceux que la crainte de l'effort paralyse, à tous les désespérés, à tous les gens sans âme dont le monde pullule, il montre que la vie après tout mérite bien d'être vécue et qu'elle est bonne pour cette seule raison qu'elle est la vie, c'est-à-dire ce qui est. Elle est une grande force devant laquelle l'amour, la plus puissante des passions, celle qui fait de l'homme à la fois un esclave et un dominateur, n'est rien.

Il n'y a au monde que l'amour, avait pensé Marc Romenay. Mais le moine du Grand-Saint-Bernard lui avait répliqué : Il y a la vie... La vie sans cesse agissante, dure et volontaire comme une troupe en marche et qui du passé même se sert comme de matériaux pour reconstruire, la vie avec son besoin d'ordre et son éloignement naturel pour tout ce qui bouleverse cet ordre, ses possibilités de grandeur et de perfection, son éternelle poursuite de la paix à travers la guerre, son désir insatisfait, son fond de solitude et d'amertume, la vie qui conduit à Dieu ou au néant, la vie plus forte que l'amour qu'elle contient (1).

Et cette vie est continue. Elle dure par delà les générations. La vie présente est faite autant de la vie passée que de la vie future. A certains moments, elle se fait moins intense, elle dispa-

(1) *La Neige sur les pas.*

rait même, la mort lui est un obstacle qu'elle surmonte et non une limite qu'elle ne peut franchir et elle recommence. Cette idée de la continuité de la vie, M. Bordeaux en a saisi toute l'importance. Aussi l'a-t-il mis particulièrement en évidence. L'action de ses romans se passe bien plus dans le temps que dans l'espace. Les générations sont une chaîne infinie dont les individus sont les anneaux.

Cette continuité de la vie l'a particulièrement frappé durant la guerre. Il s'est efforcé de nous la faire saisir dans son histoire du Plessis-de-Roye. Il nous a montré ce coin de l'Ile-de-France, avant la guerre, riche et prospère, puis pendant la guerre tour à tour perdu et repris, théâtre de combats prodigieux, enfin, après la guerre, dévasté et ruiné. Mais bientôt, il renaît à la vie qui recommence.

Son roman *la Résurrection de la chair* n'est que l'illustration de cette maîtrise de la vie sur la mort. Elle la domine, elle est plus forte qu'elle. Qui donc ose prétendre qu'elle se limite à la mort? L'individu disparaît pour laisser place à un autre. Comme pour André Bermançe, sa chair a fleuri par Maria Ritzen. Il fallait que le miracle de la vie s'accomplît.

M. Henry Bordeaux exalte la vie, il l'aime, il l'admire. Comme Roosevelt, il magnifie la vie intense, celle qui permet à l'homme de « sentir son âme, toute son âme ». Car vivre, « c'est aimer,

aimer de toutes ses forces, toujours jusqu'à la fin, jusqu'au sacrifice (1) ». Comme Léon Ollé-Laprune, citant la belle parole d'Aristote, il a su affirmer sa conviction et surtout voulu la faire partager aux autres que « la vie est singulièrement précieuse, si l'on sait voir ce pour quoi elle nous est donnée et ce que nous pouvons et devons en faire (2) ».

Loin de craindre l'effort, il nous faut le rechercher, parce que lui seul nous donnera le complet épanouissement de nous-mêmes. Ne fuyons point les responsabilités, n'évitons point le danger, la fatigue, la passion ou le sacrifice. Rejetons loin de notre esprit toute pensée qui « prétendrait nous faire vivre en limitant notre vie, en rognant le destin (3) ». Ne soyons point de ces mannequins de théâtre sans personnalité, tels que les Dulaurens de la *Peur de vivre*, les Molay-Norroy des *Yeux qui s'ouvrent* et les Avesnière de la *Croisée des chemins*. N'ayons point peur de vivre par nous-mêmes comme la pâle Alice Dulaurens, frêle image toute empreinte de grâce et de mélancolie, « enfant languissante, à qui Marcel Guibert eut voulu donner sa jeune force (4) ».

(1) *La Peur de vivre*.

(2) LÉON OLLÉ-LAPRUNE : *Le Prix de la vie* (40<sup>e</sup> édit. Belin, édit.) Avant-propos.

(3) *Le Goût de la vie*.

(4) *La Peur de vivre*.

Travaillons, car non seulement le travail, c'est la noblesse aujourd'hui, mais encore c'est le plus sûr garant du bonheur familial. L'exemple du lieutenant de Marthenay qui démissionne, lorsque son régiment est envoyé en garnison dans l'Est, doit nous préserver des dangers de l'oisiveté. Ce n'est pas à la légère qu'on l'a, en effet, appelée la mère de tous les vices. Du reste, le vrai bonheur réside dans l'exercice normal de notre activité et de nos facultés.

Mais pour vivre sa vie, faut-il encore pouvoir la faire. Tout d'abord, il est nécessaire de l'accepter résolument « dans le passé, dans le présent, et jusque dans l'avenir(1) ». Car si la vie est un état de dépendance, n'oublions pas que pour une grande part, elle sera ce que nous voulons qu'elle soit. Nous la ménagerons cependant. « Il ne faut la charger ni de soucis, ni de précipitation. Pour qu'elle donne son maximum, le calme et l'ordre, vertus bourgeoises lui sont indispensables (2) ».

C'est alors que M. H. Bordeaux fait intervenir la famille, le plus complet épanouissement de la vie par le fait de l'homme. C'est ce qui explique pourquoi il a fait dans son œuvre une si large part à la petite patrie, génératrice d'activité et d'énergie et pourquoi il a montré un intérêt si

(1) *Le Goût de la vie*, p. 34.

(2) *Ibid.*, p. 23.

passionné aux manifestations variées de la vie si féconde de la terre.

Ce goût de la vie se retrouve dans tous les romans de M. Bordeaux. Il a trop aimé la vie pour qu'il n'en soit pas demeuré quelque trace dans son œuvre laborieuse. Il a foi dans la vie comme l'a eu ce grand Français dont il s'est fait le disciple, Le Play. Celui-ci, après une longue et grave maladie qui l'avait conduit près du tombeau, répondait à ceux qui lui demandaient quelles réflexions lui avait inspirées le sentiment de sa fin menaçante : « Du bord de la mort, j'ai mesuré non pas la vanité de la vie, mais son importance ».

Le vœu le plus cher de l'auteur de *la Peur de vivre* qui rapporte ce trait est que ses livres inspirent à leurs lecteurs une réflexion pareille.

## CHAPITRE II

## Le Roman de la Famille Française

Le foyer? saisit-on bien toute la valeur sociale de ce mot! C'est plus que la pierre sur laquelle flambe joyeusement un bon feu de bûches. C'est tout un monde de poésie qui s'éveille dans notre esprit, poésie de l'intimité, de l'amour et de la solidarité familiales. Le foyer rappelle le sacrifice de ceux qui nous ont précédés, le labeur quotidien des générations passées. Il donne le courage à ceux qu'il réunit sous le même toit. Il est la flamme ardente qui entretient dans les cœurs le sens familial. Dans *la Cité antique*, Fustel de Coulanges nous montre l'importance du foyer à Athènes et à Rome. Dans chaque maison, il y avait un autel où brûlait jour et nuit le feu sacré. « Malheur, écrit le célèbre historien, malheur à la maison où il venait à s'éteindre! Chaque soir, on couvrait les charbons de cendre pour les empêcher de se consumer entièrement; au réveil, le premier soin était de raviver le feu et de l'alimenter avec quelques branchages... Ce

feu sacré est une sorte d'être moral... Il donne à l'homme la pureté, il commande le beau et le bien, il nourrit l'âme (1) ». — « Qu'y a-t-il de plus sacré, disait Cicéron dans le *Pro Domo*, que la demeure de chaque homme? Là est l'autel; là brille le feu sacré; là sont les choses saintes et la religion. »

De bonne heure, on ne distingua plus le foyer de la maison. Le foyer, c'était l'autel des ancêtres, l'habitation de la famille et bientôt la famille elle-même.

Dans notre pays, le foyer connut des fortunes diverses. Chrétien, appuyé sur de nombreux enfants, il fut la force et l'honneur de l'ancienne France. La Révolution de 1789, consacrant l'individualisme qui effrite et désagrège, ébranla fortement les pierres qui l'édifiaient. Le Romantisme qui n'est que l'application de la Déclaration des Droits de l'Homme dans le domaine de la littérature, lui fit un mal immense. Le matérialisme et l'immoralité, fruits naturels de l'irrégion de la fin du xix<sup>e</sup> siècle, semblaient vouloir le ruiner complètement. Le feu de la famille française éteint, c'en était fait de la France. Quelques-uns ont compris le péril et se sont donnés pour mission de reconsolider les pierres branlantes du foyer français. Écono-

(1) FUSTEL DE COULANGES : *La Cité Antique* (Hachette, Paris 1886), pp. 21, 29, 30.



mistes, moralistes, littérateurs se sont attachés à cette noble tâche, mais peu ont apporté à la famille une aide aussi généreuse et un appui aussi ferme que M. Henry Bordeaux. Son œuvre, considérable déjà, est une apologie enthousiaste du foyer. Elle est, comme on l'a dit, le Roman de la Famille française.

\*  
\* \*

*La Famille.* -- Disciple de Le Play, dont il a lu avec passion la triste histoire de la famille Mélouga, M. Henry Bordeaux pense avec Auguste Comte que « la cellule sociale est la famille et non l'individu ». Étayant sa conception de la famille sur les enseignements de l'histoire, comme à Savigny (1), comme à Funck-Brentano, le groupement familial lui apparaît comme un des éléments créateurs de la patrie.

Il écrivait dans un grand journal parisien, au lendemain du jour où fut proclamée à Lille, en décembre 1920, par le général de Castelnau, la *Déclaration des Droits de la Famille*:

Une patrie est un Syndicat de familles composé par l'histoire et la géographie. La cellule nationale, comme la cellule sociale, ce n'est pas l'individu, c'est la famille. Une famille, puis des familles ont

(1) Auteur d'un remarquable *Traité de Droit romain* (1855).

formé le germe de l'État et l'État une fois formé a pour éléments constitutifs les familles, non les individus. L'individu ne se présente pas seulement comme homme, mais il se présente comme époux, comme père ou comme fils avec un mode d'existence rigoureusement lié au grand ensemble de la Nature (1).

Une nation ne vaut que par les familles qui la composent. Le sort de celle-là est lié au sort de celles-ci.

La Famille unie, consolidée, protégée par les institutions garantit seule à une nation la durée. Si elle est réduite à un état précaire, elle présage l'extinction d'une race. Cette vérité a paru plus éclatante à la lueur du danger national (2).

Aussi est-ce à restaurer la famille que M. Henry Bordeaux travaille, qu'il consacre sa vie. « Il n'y a pas de beau destin individuel, écrit-il. On sert sa *famille*, sa patrie, la science, un idéal, Dieu... » Cette phrase l'apparente directement à de Bonald, à de Tourville, à Bourget, à tous ceux qui voient dans la famille « la molécule sociale (3) » par excellence.

(1) Cité par M. Joseph Crombe dans son introduction à la brochure de M. F. Funck-Bretano « *La Famille fait l'Etat* » (Duvivier édit., Tourcoing, 1922).

(2) *Les Pierres du foyer*. Préface, p. x.

(3) André CHEYSSON : *L'organisation de la famille*, par Le Play, p. 291.

« La patrie, disait Joseph de Maistre, est une association sur le même sol des vivants avec les morts et ceux qui naîtront. » Cette pensée domine toute l'œuvre de M. Henry Bordeaux. La famille pour lui n'est que continuité et durée. Elle est une unité, un tout de solidarité, où l' « on met tout en commun, la terre et les dettes, la bonne conduite et la mauvaise (1) ».

Précisant sa pensée, l'auteur du *Pays natal* écrivait dans une lettre au marquis Costa de Beauregard :

L'homme ne tient sa grandeur et sa durée terrestre que de ses antiques origines et de ses espérances. Isolé, son œuvre est éphémère; relié par la race au passé et à l'avenir, il a le temps pour allié. Alors il ose entreprendre... Il sait qu'il ne périra pas tout entier et que le souvenir de ses actes demeurera dans sa maison, comme les traits de son visage réapparaîtront sur de jeunes figures (3).

(1) *Les Roquevillard.*

(2) Cette lettre sert de préface au *Pays Natal*. Dans son roman « *Un drame dans le monde* », M. Paul Bourget a écrit une page qui est à rapprocher de cette lettre au marquis Costa de Beauregard.

« Regarde ces hêtres, dit Gérard de Malhyver à son fils :

« Ils ont plus de cent ans. C'est un Malhyver qui les a plantés pour nous deux qui n'étions pas encore nés. Ces murs qui nous abritent, c'est un Malhyver qui les a bâtis pour nous... Nous avons une dette envers tous ces morts. Ils sont *nos* morts, et nous, nous sommes *leurs* vivants. Nous serons un jour les morts d'autres vivants, envers qui nous avons une dette aussi, la même. Je te devais de te gar-

La famille impose à ses membres un étroit état d'interdépendance les uns vis-à-vis des autres. L'individualisme, en effet, la détruit parce qu'il mène droit à l'égoïsme le plus desséchant qui tue dans l'homme les sentiments les plus délicats et lui fait mépriser les obligations les plus sacrées. C'est ainsi que nous voyons, dans *le Pays natal*, Jacques Alvard rester cyniquement à Paris, préoccupé uniquement de conquérir un ministère, tandis que là-bas sur les bords du lac enchanteur, à Menthon, meurt sa femme, la douce Annie qui s'est donnée à lui dans l'enthousiasme et la candeur de ses vingt ans. L'oubli de la solidarité familiale engendre parfois les pires catastrophes. Pour satisfaire son droit au bonheur, refusant de « prendre rang dans la chaîne ininterrompue des Roquevillard », Maurice s'enfuit en Italie avec la femme de son patron. Il étouffait dans sa ville où les maisons « sentent le moisi ». « La vie est intenable en province, déclare-t-il à son père qui veut le sauver alors qu'il en est temps encore. On y est surveillé, épié, guetté, garotté. Les plus nobles sentiments y sont travestis par tout ce qu'une

der ce château et ces arbres, parce qu'ils ne sont à moi, comme ils ne seront à toi, que pour les transmettre afin d'agir comme ces morts ont voulu... Comprends bien cela : aucun homme n'est seul. Il hérite du travail des autres, et il leur doit de le continuer, de le conserver, de ne pas le détruire, parce que détruire, c'est ingrat... »

ville peut compter de tartufes envieux et de venimeuses dévotes. » Il est parti. Comme tous il avait droit au bonheur. Oui, mais il oubliait que ce qu'il croyait être son bonheur serait le malheur de ceux à qui il est lié par le sang. Son départ fut une trahison, car il anéantit en une seconde l'effort de toute une génération.

Cette solidarité familiale se trouve largement démontrée dans *la Croisée des Chemins*. Ce roman est un violent réquisitoire contre l'individualisme qui pousse l'homme à faire en quelque sorte table rase de son passé, à se séparer des siens, à ignorer tout ce à quoi il est attaché par les fibres les plus intimes de son être, pour développer son *moi*, pour suivre son destin sans s'embarrasser des autres, pour avoir sa part de science, pour vivre superbe, isolé, pour être ce que M. Bordeaux appelle plaisamment un « petit surhomme (1) ». Voilà donc Pascal Rouvray, un jeune Lyonnais, brillant étudiant à Paris, lauréat de la Faculté de Médecine, nommé, très jeune, chef de clinique, fiancé à la fille d'un

(1) M.H. Bordeaux a constaté maintes fois l'influence désastreuse de Nietzsche sur la génération actuelle. Dès son premier roman, *Le Pays natal*, il a déclaré la guerre à tous ces petits surhommes qui déclarent avec le comte Ferresi : « Ignorons le vulgaire, et dédaignons les basses fonctions des hommes d'État. Au-dessus des patries et des lois, développons librement nos forces, selon les théories de Nietzsche, nous qui sommes les esprits supérieurs du l'humanité. »

riche industriel parisien. Il se trouve brusquement mis en demeure de choisir entre ces deux partis :

Suivre le destin personnel qui l'appelle et qui lui sourit. Se marier pour s'agrandir selon son cœur et son ambition; se fixer à Paris, y réussir. Parvenir par ses études de laboratoire et son enseignement à la réputation, aux honneurs... ou bien pour un certain nombre d'années au moins, renoncer au séjour de Paris, renoncer à la chaire de l'École de Médecine, renoncer à Laurence (car jamais elle ne voudra de la vie en province); revenir s'enterrer à Lyon, y retrouver la clientèle paternelle, marcher dans le sillage tracé, n'être qu'une suite, achever la liquidation, soutenir sa mère si éprouvée, élever son frère, marier sa sœur... (1)

Le grand-père de Pascal, le dernier d'une longue génération de tisserands de Voiron, était mort, léguant aux siens un passif de plus d'un million. Son fils, médecin réputé à Lyon, avait passé sa vie, sans y parvenir, à liquider cette situation. Il meurt à son tour, laissant encore un déficit de 600.000 francs. Voilà l'héritage qui revient à Pascal. L'acceptera-t-il?

Mais non

Chacun sa vie! se dit-il à lui-même. Il a plu au mort de s'imposer des sacrifices exorbitants. Moi,

(1) *La Croisée des chemins.*

du moins, je n'accepterai aucune charge inutile. Mon propre but me commande de rejeter tous ces embarras. Je serai moi-même et non un reflet du passé (1).

— Quelle sottise ! lui dit son futur beau-père. Quelle sottise de s'imposer toutes ces charges qui diminuent, qui écrasent l'existence, qui entravent la félicité du succès, qui transforment l'homme des professions libérales en une véritable bête de somme ! ...A Paris, une chaire, un enseignement revêtent plus d'autorité. La renommée scientifique y est décuplée... A Laurence, comme à vous, Paris est nécessaire (2).

— Il ne s'agit plus d'un résultat immédiat, répliquent à leur tour ses camarades, Félix Chassal et Hubert Epervans qui, à travers les cours de l'École de Droit et de l'École Polytechnique ne se sont préoccupés que de leur *moi*, qui sont dévorés du désir d'arriver et qui « sous un air indolent et presque dédaigneux dissimulent d'effrénées convoitises — Paris, seul en France, lui disent-ils, consacre les réputations, les scientifiques et les littéraires. A Paris, tu pourras continuer tes recherches, ton enseignement te donnera l'influence, l'autorité, un public et non plus seulement une clientèle. Tes ouvrages t'ouvriront un jour l'Académie de Médecine. Quand on est taillé pour réussir au premier plan, on ne s'installe pas délibérément au second. Ce serait une faiblesse, une forme de la lâcheté. Il faut, entends-tu, vivre sa vie. Tant pis pour les vaincus, c'est le déchet inévitable...

(1) *La Croisée des chemins.*

(2) *Ibid.*

On n'est pas lié par les vivants, à plus forte raison par les morts (1).

Pascal est libre, du moins il le croit ou plutôt il essaie de le croire. Il avait compté sans cette force de la famille qui reprend ses enfants aux instants critiques et les remet dans la voie droite d'où l'individualisme les avait écartés.

Je ne puis, écrit Pascal à sa fiancée, séparer ma vie de celle des miens. Je me suis cru libre; je suis enchaîné. Je ne crois pas aux obligations qui lient entre elles les générations. Je n'admets pas le rétrécissement qu'imposent les charges de famille... Mais une force que je ne mesure pas, qui vient de profondeurs inconnues... me gouverne contre mon intelligence, contre mon amour même. Je lui obéirai... (2)

Et il retourne à Lyon; il reprend la clientèle de son père; il accepte sa succession, il paie les dettes d'ancêtres qui lui sont indifférents, et accomplit scrupuleusement tous les devoirs que lui imposent sa situation de famille.

De même, c'est le souvenir des siens, la voix de la famille qui rappelle Maurice Roquevillard d'Orta où il s'est réfugié pour savourer son amour; c'est elle qui le force à revenir à Chambéry savourer maintenant l'amertume de sa trahison et le déshonneur de sa faute.

(1) *La Croisée des chemins.*

(2) *Ibid.*



\*  
\* \*

Mais M. Henry Bordeaux agrandit le cercle plus restreint de la famille pour l'étendre au cercle plus vaste de la société. L'individualisme qu'il sacrifie à la famille, il le sacrifie aussi à la collectivité. Le dévouement, l'activité bienfaisante jaillit d'une source si profonde que bientôt elle déborde de la coupe étroite du foyer pour répandre sa fécondité et sa vie sur la société elle-même.

Le D<sup>r</sup> Guibert que nous savons avoir peiné pour élever sa nombreuse famille, meurt victime de sa profession pendant l'épidémie de Cognin. De même, le D<sup>r</sup> Rambert à Thonon. Le D<sup>r</sup> Rouvray, dont l'existence fut partagée entre ses obligations de médecin consciencieux et dévoué et ses efforts pour acquitter la dette de ses ancêtres, soignait encore gratuitement les pauvres de la Colletière. M. Roquevillard passa sa vie à défendre toutes les causes nobles et généreuses, toutes celles qui se plaignent plus encore avec le cœur qu'avec le talent.

C'est dans une courte nouvelle que M. Bordeaux a concentré, si l'on peut dire, toute la force et la puissance de l'abnégation. Dans un raccourci saisissant, l'auteur met aux prises l'amour paternel et le devoir professionnel. Il nous transporte à Beaufort-sur-Doron, bourg perdu de

la Savoie, dans une vallée où les enfants sont nombreux, mais où le manque d'hygiène fait parmi eux de terribles ravages. Un jeune médecin sans fortune et nouvellement marié est venu s'installer dans ce pays aussi désolé que les paysages de *l'Enfer* du Dante. Le bonheur paraissait sourire à ce jeune foyer. Un petit Jean vigoureux et bien bâti y était né.

Mais voici une épidémie de diphtérie. Le petit Jean est atteint. Deux médecins viennent d'Albertville, en consultation chez leur confrère. L'enfant est perdu. A son chevet, le père et la mère angoissés guettent le moindre sursaut de vie sur le visage convulsé de leur petit déjà inerte.

Cependant, la porte de la chambre s'ouvre doucement. Un homme est là qui attend. Il vient de Roselande, village situé à douze kilomètres de Beaufort, auquel conduit une route abrupte, lugubre, surplombant le torrent, enserré dans une gorge étroite.

— C'est vous, Rivaz. Que voulez-vous?

— C'est mon petiot qui étouffe.

— Ah ! fit le docteur, j'irai demain matin.

L'homme remua la tête.

— Sans vous il ne passera pas la nuit.

— Mon petiot à moi est en train de mourir. Je ne puis y aller ce soir.

Les deux hommes se turent, chacun s'isolant dans son malheur.

— C'est juste, reprit enfin Rivaz. Vous guérirez le vôtre, pas le mien.

— Oh ! le mien est perdu.

De nouveau le silence les enveloppa, et de nouveau le paysan le rompit.

— Le mien n'est pas perdu encore. Je l'ai eu vieux. Je n'en aurai plus.

— Demain matin, de bon matin, j'irai, je vous le promets.

— Trop tard.

— Laissez-moi fermer les yeux de mon gosse... A minuit peut-être.

— Si vous ne pouvez rien ici ? osa insinuer le paysan. A ces mots, le docteur s'irrita.

— Si je ne peux rien ? Qu'en savez-vous ? Il vit toujours. Lui vivant, je ne m'en irai pas, entendez-vous ?

L'homme pétrit son feutre à pleines mains, hésita, puis marcha vers la porte.

— Ça fera deux morts, murmura-t-il dans sa barbe, mais sans révolte, comme on accepte l'inévitable.

— Attendez, ordonna M. Brunoy.

Et il presse le paysan de questions. Bientôt il s'aperçoit qu'il y a encore quelque espoir de sauver l'enfant. Et inexorable, le paysan reprend :

« Vous ne pouvez rien pour le vôtre, vous pouvez quelque chose pour le mien.

Le Dr Brunoy le fixa avec des yeux épouvantés ; puis il répondit fermement :

— Attendez-moi, je vais avec vous.

Il rentra dans la chambre. L'enfant soufflait à peine ; il était déjà si pâle, qu'il semblait n'avoir plus une goutte de sang.

— Écoute Adrienne. Il faut lui faire respirer cette fiole de temps à autre. C'est tout.

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Parce que je pars.

— Toi, cette nuit?

— Le petit Rivaz est en train de mourir à Roselande. Peut-être arriverai-je à temps?

— Et le nôtre?

— La vie du nôtre n'est plus dans la main des hommes, tu peux le soigner comme moi.

— Ne nous quitte pas.

— Je le dois.

Adrienne se redressa au bord du lit, comme une louve défend sa portée.

— Tu n'aimes pas ton fils. Tu n'aimes pas ta femme. Va-t'en !

— Mon amie... protesta-t-il avec douleur.

Ainsi incompris, le Dr Brunoy se pencha sur l'enfant, sentit la joue encore chaude, malgré le teint de cire, et rapidement, sans se retourner, de crainte de perdre sa volonté, il s'enfuit de la chambre.

Il part et sauve le petit de Rivaz. Il refuse la pièce d'or que celui-ci veut lui donner comme prix de sa visite. Non, personne ne pourra lui payer le voyage de cette nuit. Le retour à Beaufort fut silencieux. Le traîneau croisa de nombreux groupes qui s'en allaient avec des lanternes, en chantant, vers l'église. Car c'était la nuit de Noël.

A un carrefour, les lanternes firent surgir de l'ombre

un grand Christ douloureux, qui courbait le front avec de la neige sur le cou. Il est né, le divin Enfant, se souvint avec pitié le docteur.

Et ce Christ lui semblait porter sa douleur. Et son devoir qu'il avait rempli, disons le mot, avec héroïsme, son devoir qui avait donné de la vie, alors que la mort lui prenait ce qu'il avait de plus cher, son enfant, son devoir apaisa son âme. Il rentra chez lui. Il trouva son Jean mort et sa femme abîmée sur le lit.

Avec bonté, mais avec autorité, il la releva.

— Adrienne, ma chérie... dit-il.

— Tu n'étais pas là, fit-elle, entre deux sanglots.

Mais elle le regarda surprise de sa tranquillité. Puis subjuguée, elle vint s'appuyer à lui...

Dans cette nouvelle, M. Henry Bordeaux condamne tout amour de la famille qui ne serait qu'égoïsme et individualisme agrandis. La famille doit être une raison de vivre et non de se laisser vivre. Elle est, en effet, l'école du sacrifice et de l'abnégation. C'est au sein de la famille, à la chaleur ardente et communicative du foyer que l'individu trouve le courage nécessaire à l'accomplissement de son œuvre d'homme sur terre. C'est là que nos héros, les artisans d'une France glorieuse et toujours plus grande ont puisé le désintéressement et l'endurance, c'est là qu'ils ont appris à se dévouer complète-

ment à la Patrie. C'est pourquoi M. Bordeaux s'est plu à citer cette lettre du commandant Lamy à sa mère lui annonçant son départ pour l'Afrique dont il ne devait pas revenir.

«... Vous toute la première, lui écrivait-il, vous devez me donner l'exemple du courage et de l'abnégation et me promettre d'avoir confiance et de ne jamais vous laisser abattre pendant ce nouveau voyage. Comment voulez-vous que je m'en tire avec honneur, si je sens derrière moi les personnes qui me sont chères se laisser aller au découragement? Je compte donc absolument sur votre fermeté d'âme. »

Et, ajoute M. Bordeaux, « comment n'y aurait-il pas compté? Elle l'avait élevé (1). »

Dans les différentes biographies que nous a données M. Henry Bordeaux, il s'est toujours appliqué à bien mettre en relief le rôle éducateur de la famille et particulièrement des mères. « Il les faut bien aller chercher jusque dans la retraite où se plaît leur humilité, a-t-il écrit, ces bonnes femmes de France qui ont fait la force de notre pays en achevant de former les hommes qu'elles ont mis au monde (2). »

Qu'il s'agisse de Guynemer, de Fayolle ou de l'abbé Brémond, il a insisté sur ce que ceux-ci doivent à leurs mères, sur la magnanimité, l'au-

(1) Une visite de deuil (*Figaro*, 16 avril 1907).

(2) *Fayolle*, pp. 10, 11.

torité sûre et discrète de ces mères de soldats, comme celle de Bayard proposait à son fils partant pour l'armée ces trois commandements : Dieu, l'honneur, la charité(1); ou celle de Fayolle lui disant tout simplement à la déclaration de guerre : « Fais tout ton devoir »; il a insisté sur ce rayonnement que l'historien du sentiment religieux en France doit à sa mère et qui, « pour certaines œuvres privilégiées, semble se détacher des mots comme un fluide inconnu pour atteindre le cœur et le cerveau de ceux qui lisent (2) ».

Si la Famille fait la force d'un pays à l'intérieur, elle lui donne, quand elle est nombreuse, une influence à l'extérieur. Elle lui permet de rayonner au delà de ses frontières. Un jour, dans *l'Echo de Paris*, M. Bordeaux nous a montré comment la France se diminuait en limitant volontairement le nombre de ses enfants.

La carte de l'Afrique déployée peut, disait-il, nous donner de l'orgueil sauf les taches noires de l'Egypte où notre influence se meurt et du Congo mutilé. Quel pays a la chance de posséder, à quelques heures de traversée, un immense territoire salubre et en bonne partie fertile, qui pourrait aisément n'être que sa prolongation, et que le Romain bâtisseur avait déjà

(1) Portraits de femmes et d'enfants.

(2) Discours de réception de l'abbé Brémond à l'Académie française.

convoité? Ah! si nous savions ou pouvions le peupler! Si nous savions ou pouvions éviter l'envahissement italien en Tunisie, la concurrence espagnole dans la province d'Oran et au Maroc! Là nous mesurons le tort prodigieux que nous causent des institutions et des mœurs contraires à la force et à l'expansion de la famille. Jadis cet empire eût attiré nos cadets, tandis que nous n'avons plus de cadets. Ou bien ceux que nous avons, retenus par des parcelles d'héritages qui, la plupart du temps, ne suffisent pas à les nourrir, s'immobilisent sur place sans profit, ou vont frapper à la porte des ateliers déjà encombrés.

C'est pour prouver cette préparation au sacrifice, ce dévouement total à la patrie que M. Henry Bordeaux a pris pour héros de ses romans des médecins, des avocats, des officiers, c'est-à-dire des hommes qui par leur profession sont appelés à vivre plus pour les autres que pour eux-mêmes.

*La Maison.* — L'individu ne compose pas uniquement sa personnalité de ce qu'il acquiert par lui-même, il hérite aussi de tout un ensemble de tendances, de sentiments qui forment l'honneur d'une famille. Ces forces morales que les parents transmettent à leurs enfants dès la naissance, ce sont les traditions. Elles ne sont point des facteurs inertes sans influence. « Elles se mêlent à notre vie, à nos sentiments pour



leur donner un appui, une valeur féconde, une durée. Elles contribuent à la formation de l'individu, à son éducation, elles entretiennent l'esprit familial, elles sont l'essence même de la famille, elles en sont le soutien et la base essentielle. Le père Roquevillard, fidèle porte-parole de M. Bordeaux lui-même, dans son plaidoyer en faveur de son fils Maurice, accusé de vol par le notaire Frasne, expose magistralement cette intelligence de la famille.

Mais la famille, s'écrie le vieil avocat, n'était-elle qu'une grande force matérielle, exprimée visiblement par la continuité du patrimoine, et dont la solidarité permettait de solder les dettes des uns avec le travail des autres? N'était-elle pas bien autre chose encore de moins palpable, mais de plus sacré : une chaîne solide de traditions, une hérédité d'honneur, de probité, de courage? A quoi bon transmettre la vie, si ce n'est pour lui fournir un cadre digne d'elle, l'appui du passé, l'occasion d'un avenir étayé — car transmettre la vie, c'est admettre l'immortalité.

Et terminant sa plaidoirie, M. Roquevillard s'écriait :

Au nom de tous nos morts dont la suite compose notre honneur toujours vivant, au nom de la terre lentement acquise et cultivée par l'effort successif des générations et abandonnée aujourd'hui par un libre sacrifice pour consolider cet honneur, je vous réclame mon enfant. Rendez-le-moi, non point par pitié, mais

par justice ; non par faveur, mais à l'unanimité. Toute sa race et moi-même, nous répondons de son innocence (1).

La plaidoirie de M. Roquevillard, au lieu d'être une explosion de colère, une riposte violente aux insinuations haineuses de son adversaire, fut l'histoire d'une famille d'honnêtes gens qui a aimé la terre et en a vécu. Le premier ancêtre avait posé la première pierre de la Vigie, la maison de famille, ses successeurs l'avaient agrandie, l'avait augmentée de pièces et de morceaux, en faisant « un ensemble d'une harmonie contestable, mais expressif comme un visage de vieillard où toute une vie se résume (2) ».

N'était-ce pas toute l'épopée familiale que rappelaient cette maison, ces champs lentement acquis par le labeur quotidien des générations ? Ce patrimoine redisait l'héroïsme obscur de chacun et mettait en lumière ce qui fait la force et la grandeur d'une race.

Vous souvient-il de ce chapitre des *Roquevillard* que M. Bordeaux a intitulé : le Conseil de la terre ? C'est la veille du jour où l'on doit juger Maurice. Le vieil avocat savoisien ne trouve de meilleure préparation à la défense de son fils que de gravir la colline sur laquelle s'élève

(1) *Les Roquevillard*.

(2) *Ibid.*

la Vigie, la vieille demeure familiale. Déjà elle est passée en d'autres mains. Qu'importe? Là-haut, ne se sentait-il pas avec tous les siens, ceux qui l'ont précédé, ceux qui ont consacré le nom des Roquevillard, ceux qui en ont fait le synonyme d'honneur et de désintéressement? Aux dernières clartés du couchant, il évoque :

...toutes les générations successives qui avaient défriché ces terres, bâti cette maison de campagne, cette ferme, ces rustiques, fondé ce domaine, depuis la première blouse du plus ancien paysan jusqu'aux toges du Sénat de Savoie jusqu'à sa robe d'avocat. Le domaine qui s'étendait en face de lui était occupé comme un fort, par la chaîne de ses ancêtres, qui, avec le blé, le seigle, l'avoine et les vergers et les vignes, avaient implanté sur ce coin de sol une tradition de probité, d'honneur, de courage, de noblesse... Voici qu'avec l'ombre de la nuit, à qui déjà appartenait toute la plaine, des *ombres* montaient, toutes les ombres. Elles avaient quitté la Vigie, elles venaient... Il y en avait sur toutes les pentes. C'était comme une armée qui se ralliait autour de son chef debout sur la colline, l'armée des ancêtres. Et quand toute l'armée fut rassemblée, il l'entendit qui disait : « Nous avons travaillé, aimé, lutté, souffert, non point dans un dessein personnel, pour un but atteint ou manqué par chacun de nous, mais à une fin plus durable et qui nous dépassait, en vue de la famille (1). »

(1) *Les Roquevillard.*

Mais ces traditions qui font la force d'une famille, tout en se mêlant intimement à la vie des individus, se symbolisent tout entières dans la maison. Les générations passées avaient le goût de bâtir, et cette poésie de la pierre n'était pas sans grandeur. Les anciens — et il suffit de rappeler les métamorphoses d'Ovide — avaient fait de la pierre qui sert à construire la demeure des hommes le symbole même de la race humaine. Nos ancêtres avaient fait de la maison un royaume dont les traditions rappellent le passé avec ses gloires et ses malheurs. Ce passé est une force tellement prenante que le Dr Rambert l'invoque pour ressaisir son fils François, que gagne aussi l'individualisme de notre siècle. La maison de Rambert ne s'était pas bâtie d'un seul coup. Autrefois elle n'avait qu'un rez-de-chaussée. La plaque de la cheminée à la cuisine porte la date de 1610.

Un siècle plus tard, les ancêtres enrichis surélevaient d'un étage, construisaient la tour. Limitée par la ville, la propriété s'étendait vers la plaine que des bois occupaient. Et les bois abattus faisaient place au jardin, aux champs et aux prairies. C'était une lutte continuelle contre les difficultés, la fortune et contre les ennemis sans cesse renouvelés... Chaque génération à la tâche commune avait apporté son effort..., sa contribution d'honneur. La chaîne n'avait pas été interrompue... Quelquefois cette chaîne s'était tendue à se rompre, et la maison avait traversé de

mauvais jours... La voix de M. Rambert, qui jadis se plaisait à raconter les exploits des héros, composait peu à peu, avec une exaltation croissante, une sorte d'hymne à la maison. C'était le poème de la terre, de la race, de la famille, c'était l'histoire de notre royaume et de notre dynastie.

Ce passé explique l'importance morale de la maison. Celle-ci la résume d'une façon visible, l'exprime sous une forme plus concrète, plus réelle.

Vous souvenez-vous du temps, écrivait un jour M. Henry Bordeaux, où sortant de l'école, si quelqu'un vous demandait : « Où vas-tu ? », vous répondiez : « A la maison ».

Vous disiez la *maison*, comme s'il n'y en avait qu'une au monde. C'était quelquefois un étage, ou une moitié d'étage, quelque méchante bicoque. Mais qu'importe ? C'était tout de même la maison. Peut-être n'y en a-t-il qu'une au monde, en effet, pour chacun de nous : celle où on a passé son enfance. Les autres ce sont des maisons, ce n'est plus la *maison* (1).

La maison, on ne s'en débarrasse pas comme d'un vulgaire bibelot, car on n'y habite jamais seul.

Il y a tous les défunts, il y a le passé, il y a les souvenirs. On a beau dire qu'on les emporte : comme les meubles de prix, ils souffrent des déménagements, et

(1) *La Revue française*, numéro de Noël 1913.

bien souvent ce sont ceux qui nous retiennent aux mêmes lieux contre la raison (1).

Les meubles participent à la vie d'une famille. Les choses voient et peuvent, si on les en sollicite, raconter le passé dont elles ont été les témoins muets. Aussi M. Bordeaux a-t-il pu dire très justement :

Une maison, un mobilier, c'est l'histoire d'une famille, l'expression la plus sûre d'un temps, d'une race. On reconstitue la vie d'autrefois avec la distribution et la composition des appartements. L'architecture, l'ameublement sont avant tout des arts d'appropriation (2).

Le mobilier se fait volontiers le confident de

(1) *La Résurrection de la chair.*

(2) On se persuadera aussi de l'importance qu'attache M. Bordeaux à la maison par les nombreuses descriptions de maisons que l'on trouve dans son œuvre. Il a un goût spécial pour les vieilles dont il a su comprendre le charme et sentir la poésie intime. Il nous a décrit minutieusement la maison de tous ses héros. De toutes ces peintures on pourrait faire une anthologie fort curieuse. C'est la maison du Maupas, la sienne dans *la Peur de vivre*, la Vigie, dans *les Roquevillard*, la maison de Publier dans *la Neige sur les pas*, celle de Thonon dans *la Maison*, la Vierge-au-Bois dans *la Robe de laine*, sans oublier celle d'Avully qui ouvre la série dans *le Pays natal*, ni celle de la place des Prêcheurs à Aix, où s'immobilisait la vie et qui fut le témoin de la jeunesse studieuse de l'abbé Brémond. Dans *le Figaro* du 21 août 1909, M. H. Bordeaux écrivit un article fort intéressant sur les maisons de campagne.

famille, un peu comme le livre de raison. Tel ce poêle conservé au musée historique de Berne, qui résume avec clarté les caractères divers de tous les membres d'une famille, d'une très grande famille au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi la demeure d'une famille, les champs qui l'entourent, ne fussent qu'une mesure ou une lande inculte, ne s'aliènent pas. Le patrimoine est une chose sacrée à laquelle on ne touche pas. Il est la représentation matérielle de toutes les traditions d'une famille. N'est-ce pas la suite des générations qui le crée et le maintient? C'est là une idée à laquelle M. Bordeaux attache une importance extrême. Il lui consacra tout un de ses romans et non le moindre : *la Maison*. A l'appui de sa thèse, il cite les exemples les plus typiques (1). Tel celui de cette vieille femme qui chaque semaine fait soixante kilomètres en montagne pour venir défendre contre la loi sa maison, la maison de ses aïeux, à laquelle elle tient plus qu'à la vie. Tel encore celui du vieux Claude, ce dur laboureur de la Maurienne, venant au bureau d'une compagnie d'assurance toucher l'indemnité de sa maison détruite par un incendie. Comptant les douze billets de mille francs qu'on venait de lui remettre, il soupira :

Voilà ma maison !... La maison où je suis né !... Et

(1) *Les Pierres du foyer*, conférence sur la Maison.



avant moi, mon père ! Et avant lui, mon grand-père !

— Tu en rebâtiras une autre, Claude.

— Ce ne sera plus la même.

La maison, c'est le siège de la famille, c'est le conseiller qu'on invoque dans les instants difficiles, c'est la lumière qui brille dans la nuit. Elle est semblable à un vaisseau ballotté par les vagues et dont « la barre est maintenue par un pilote sûr (1) ».

Elle est l'autel où brûle le feu sacré que les Grecs et les Romains entretenaient religieusement. « Le feu, nous dit Fustel de Coulanges, ne cessait de briller sur l'autel que lorsque la famille avait péri tout entière : foyer éteint, famille éteinte, étaient des expressions synonymes chez les anciens (2). » La maison est plus que l'abri de la famille, elle est le royaume où le père est roi, elle est le temple où l'on honore les ancêtres, où l'on invoque ses morts.

Une maison, c'est un être vivant qui a un corps et une âme. Quand le foyer est sans feu, le corps subsiste, mais l'âme disparaît. « La maison n'est pas qu'une construction de bois et de pierre, aménagée pour abriter une famille, l'aider à durer, lui offrir son image physique... Un esprit l'habite, et cet esprit vient de ce qui reste de nous après nous, invisible et pré-

(1) *La Maison.*

(2) FUSTEL DE COULANGES, *la Cité antique.*



sent (1) », un esprit qui émane de tous ceux qui y sont nés, qui y ont vécu, qui sont morts. Le crime peut quelquefois faire s'envoler cet esprit. Alors la maison meurt et il arrive qu'elle meurt avant les humains qui l'ont habitée.

« Une famille qui s'éteint, c'est un culte qui meurt (2). » Cette idée antique survit à notre époque. Avons-nous jamais compris une maison sans feu? N'est-ce pas de ce mot qu'on se servait autrefois pour désigner la valeur numérique d'un village (3)? On ne comptait pas

(1) *La Maison morte.*

(2) FUSTEL DE COULANGES.

(3) Un soir que M. Henry Bordeaux descendait dans une vallée de Savoie, fatigué par une marche prolongée; il demanda asile pour la nuit dans une maison isolée. Un homme l'habitait qui « portait sur lui cette détresse spéciale à ceux dont la négligence ne provient pas de la misère, mais de l'abandon de soi, de l'installation dans la défaite voulue, acceptée, presque recherchée ». Il était seul, mangeait son repas froid, car nulle lueur ne brillait dans l'âtre. Il offrit ce qu'il avait et ajouta :

« — Ici, il n'y a rien. C'est pas une maison.

— Qu'est-ce qui vous manque?

— Ce qui manque? Du feu, pardi.

— Allumez-en.

— Je rentre trop tard.

— Vous n'avez donc pas de femme?

— J'en avais une. Je n'en ai plus.

— Elle est morte?

— Non.

Ce *non* fermait la conversation. Après un silence, il se leva et donna congé à M. Bordeaux :

— Plus bas, il y a de vraies maisons. Vous serez mieux. »

La femme de ce solitaire avait déserté le toit conjugal et

par habitants, mais par feux. Les enfants perçoivent-ils la maison sans la fumée qui s'élève au-dessus du toit?

La maison, c'est le plus sûr appui de la famille. M. Henry Bordeaux l'a défendue avec toute sa générosité et son talent. Il l'a défendue avec une telle renommée que M. Antoine Rédier écrivait quelques mois avant la guerre (1) : « Nous ne pouvions parler de la maison sans interroger sur elle Henry Bordeaux ».

\*  
\* \*

*La dynastie familiale.* — La famille, pour M. H. Bordeaux, est un royaume sur lequel règne une dynastie.

Le père en est le souverain et il le gouverne en roi, c'est-à-dire avec fermeté, avec sagesse, mais aussi avec bonté. Cette assimilation du père au roi, l'auteur de *la Maison* ne l'a point inventée. Il l'a empruntée à l'histoire de notre pays (2). N'a-t-il pas cité quelque part cette

avec elle s'étaient enfuis le bonheur, l'intimité du foyer, l'âme de la maison. (*La Neige sur les pas*. Lettre liminaire à M. Paul Bourget.)

(1) *La Revue Française* (Noël 1923).

(2) M. Bordeaux invoque l'autorité de M. Funck-Brentano qui « dans son livre du Roi, a montré que la première association, la *mesnie*, n'est que la famille agrandie. » (*Les Pierres du foyer. L'Art et la Famille*, p. 16).

parole d'un Français du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, Hugues de Fleuri : « Le roi représente dans le royaume l'idée du père ». Comme ce souverain, le père commande dans sa maison. François Rambert ne pouvait jamais lire dans ses manuels d'histoire un récit de bataille où l'on trouvait une phrase de ce genre : A la voix de leur chef, les soldats s'élançèrent à l'assaut..., sans penser à la voix de son père « dont toute la maison vibrait (1) ». Quand le père est présent à la maison, comme le souverain dans son royaume, toute inquiétude disparaît, et chacun se sent malgré soi obligé d'accomplir consciencieusement sa tâche (2). Le père travaille pour nourrir ses enfants, pour leur assurer le pain quotidien, pour leur procurer une situation stable, car « l'honneur de la

(1) *La Maison.*

(2) « Le pas de mon père, personne ne s'y est jamais trompé. Rapide, égal, sonore, il ne pouvait se confondre avec nul autre. Dès qu'on l'entendait retentir, tout changeait comme par enchantement. Tem Bossette enfonçait sa pioche avec une vigueur insoupçonnée; Mimi Pachoux, qu'on avait cessé de voir, surgissait comme un diable d'une boîte; le Pendu se mesurait avec un fût important; Mariette activait son feu, nous rentrions dans le rang, et grand-père, je ne sais pourquoi, s'en allait. Y avait-il une question à trancher, un ennui à supporter, une menace à craindre? Quand on avait annoncé : *Il est là, c'était fini*, toute inquiétude se dissipait aussitôt, chacun respirait comme après une victoire... C'était une impression de sécurité, de protection, de paix armée. Et c'était aussi une impression de commandement. Chacun occupait son poste... » (*La Maison.*)

paternité, c'est d'accepter, de céder la place un jour et de la meilleure grâce du monde (1) ». De même que le roi est le protecteur naturel de ses sujets, le père est le défenseur de ses enfants. « Un papa, c'est fait pour passer devant quand il y a du risque. Il ne saurait y avoir d'hésitation sur l'ordre à suivre en pareil cas. (2) » Il est leur éducateur, il les forme à son exemple, parce que c'est parmi eux qu'il trouvera son successeur. Il leur donne les premiers éléments de science après que la mère a fait leur première instruction religieuse et morale. Cette formation initiale, la mère seule est capable de la bien donner, car « le regard des yeux de notre mère, disait Lamartine, est une partie de notre âme qui pénètre en nous par nos propres yeux ».

Pour tout dire, le mot de *père* « fait ressembler un homme à Dieu lui-même sur la terre (3) ».

Quant à la constitution même de ce royaume, M. H. Bordeaux la trouve dans les fortes paroles de saint Paul dont l'Église a fait l'épître de la messe de mariage : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église... Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Car nul ne hait sa propre chair, mais il la nourrit et l'entoure de soins comme fait le Christ pour l'Église,

(1) *Les Pierres du foyer.*

(2) *Nouvelle Croisade des enfants* (prologue).

(3) *Ibid.*

parce que nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et ses os... Ils seront deux dans une seule chair ». Cette phrase de l'apôtre, que M. Bordeaux a transcrite dans *la Robe de laine*, est pour lui le code même du mariage, code éternel que n'ont pu détruire ni le temps, ni les hommes. Le mariage établi sur cette base, M. Bordeaux se contente de rappeler au mari qu'il est le chef de la communauté, mais qu'« il doit à sa femme la protection de sa tendresse... Vous entendez : la protéger contre les autres, contre le malheur, contre elle-même ».

Car la femme, Molière l'avait dit il y a beau temps déjà,

.....est ainsi que le lierre

Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré».

Telle est l'idée que se fait M. Henry Bordeaux du rôle de l'homme dans la vie ordinaire de chaque jour.

Il est cependant curieux de remarquer que le père est presque toujours mort au début de ses romans. Pourtant on le sent présent au milieu des siens. Il reste vivant par la force de son exemple et la puissance de ses actes. Il continue, même mort, à orienter les énergies et les activités de la famille, il anime tout de sa pensée. Son souvenir domine toute l'action. Dans *la Peur de vivre*, le dévouement du Dr Gui-

bert nous est connu dès les premières pages du livre. « Le père de famille, a dit M. Joseph Ferchat, se dresse à l'horizon familial comme une cime d'où descendent dans tous les cœurs la force et la lumière (1) ». Dans *la Croisée des chemins*, le Dr Rouvray disparaît tout de suite. Il se révèle à nous par une lettre et c'est lui, cependant, c'est son abnégation, c'est le souvenir de sa vie qui dirige Pascal et le fait sortir vainqueur du conflit des sentiments qui l'animent.

Mais c'est dans *la Maison* que M. Bordeaux nous affirme avec le plus d'éloquence et de force cette survivance du père. La scène vaut d'être citée. C'est le premier repas de famille après la mort du Dr Rambert :

— Ma mère a pris sa place du milieu. C'est vrai qu'elle porte maintenant dans sa démarche, dans sa voix toujours aussi douce, je ne sais quelle nouvelle autorité, inexplicable et cependant sensible. Elle se tourne vers grand-père qui la suit :

— C'est à vous de le remplacer.

Et elle désigne en face d'elle la chaise de mon père.

— Oh ! pas moi, refuse grand-père en s'agitant. Valentine, je n'irai pas là. Moi, je ne suis rien qu'une vieille bête.

Elle insiste, mais vainement : rien ne le fera céder. Alors ma mère lève sur moi ce regard calme et

(1) *Le Roman de la Famille française*, p. 361.

effrayé ensemble qu'elle a depuis... depuis qu'elle est veuve :

— Ce sera toi, dit-elle.

Sans un mot, je m'assis à la place de mon père, et de quelques instants, il me fut impossible de parler. Pourquoi ce recueillement pour une chose si simple et si naturelle? Si simple et si naturelle était la transmission du pouvoir.

J'ai comparé la maison à un royaume et la suite des chefs de famille à une dynastie. Voici que cette famille aboutissait à moi-même. Ma mère exerçait la régence et je portais la couronne. Et cette couronne, voici que j'en connaissais à la fois le poids et l'honneur. Comme j'étais né précédemment à la douleur et à la mort, je naissais au sentiment de ma responsabilité dans la vie (1).

Et ainsi le souvenir du père sauve la famille des utopies du grand-père Rambert, ce vieux disciple de Jean-Jacques déraciné, « vieil idéaliste campé à mi-chemin entre le ciel et la terre (2) ». Grâce à lui, la maison est intacte et la famille demeure.

Le Dr Rambert n'est pas le héros du roman; celui-ci pourtant pourrait s'appeler « le Dr Rambert », comme cette tragédie de Corneille qui porte le nom d'un personnage qui ne paraît pas dans la pièce.

(1) *La Maison*, pp. 446, 447.

(2) *La Maison*, par C. LECIGNE (*Revue française* du 11 mai 1913, p. 146).



Près du roi, à la tête du gouvernement, se tient la reine, c'est-à-dire dans la maison, la femme maîtresse du foyer. Nul mieux que M. H. Bordeaux n'a compris son rôle et sa dignité.

De même qu'il a esquissé l'idéal qu'il se faisait du père, M. Bordeaux a posé un certain nombre de préceptes qui, d'après lui, doivent diriger la femme au foyer et dans le monde.

Il commence par rappeler qu'« un cerveau d'homme, c'est un mécanisme délicat. Il suffit pour le fausser d'une main maladroite (1) ». C'est une vérité essentielle que la femme ne devra jamais oublier au cours de son existence.

Puis dans le carnet intime de l'historien, Albert Derize, l'auteur des *Yeux qui s'ouvrent* énonce quelques idées générales sur l'éducation des femmes. Il distingue deux manières d'élever les jeunes filles qui s'expliquent par les particularités de leur caractère.

C'est d'abord la femme sentimentale, sans grande volonté, qui se laisse diriger. Ce sera une bonne ménagère, compagne discrète et sûre. Elle « considère le mariage comme un fait immuable, comme une solution définitive. Elle

(1) *Les Yeux qui s'ouvrent*, p. 167.



ne comprend pas que le bonheur s'acquiert ou se perd chaque jour et réclame des soins constants, une attention permanente. Elle s'imagina que la propriété de son mari lui est assurée une fois pour toutes par acte authentique (1) ». En un mot, c'est l'épouse rêvée pour un homme grincheux et mauvais caractère, car dans ce ménage l'on mange à l'heure.

A cette femme, étrangère aux occupations de son mari et toujours noyée dans les détails domestiques, M. Bordeaux oppose celle qui, au contraire, « tendrait à créer un émule de l'homme et supprimerait l'unité de la famille en la privant de son chef naturel » (2). Ce ménage, quand il n'est pas un enfer, est la réunion de deux êtres souvent sans affection l'un pour l'autre et vivant chacun leur vie. C'est le ménage de la femme bas-bleu qui ne sait pas « comprendre, accepter, orner la vie de son mari » (3). C'est l'intérieur des doctoresses ou des avocates. La maison est gouvernée par des Princesses de science. Et c'est tout dire.

Ce ne sont là que des idées générales sur l'éducation féminine.

D'autres phrases recueillies de-ci de-là dans *les Yeux qui s'ouvrent* précisent la compréhens-

(1) *Les Yeux qui s'ouvrent*, p. 167.

(2) *Les Yeux qui s'ouvrent*.

(3) *Ibid.*

sion du rôle de la femme au foyer et déterminent ces règles de direction que M<sup>me</sup> Colette Yver a heureusement désignées sous le nom de *Science de la vie*.

La femme n'est « pas mariée seulement pour être heureuse, mais pour aider son mari à exercer son influence, à jouer un rôle. » Il ne lui suffit pas de s'occuper de ses enfants et de donner à sa maison un rang digne de son mari, elle ne doit pas rester impassible, être de marbre, lorsque celui-ci « découvre dans l'histoire ou même dans les journaux un de ces traits de générosité ou de courage qui l'exaltent et qu'il brûle de lui communiquer son exaltation ». Elle doit chercher « à augmenter la quantité d'air respirable dans le domaine de sa vie intérieure ».

De même, en voyage, elle ne doit pas se plaindre de tout, comme si son mari « avait le pouvoir d'empêcher les trains de fumer, la pluie de tomber, le soleil de chauffer, la cuisine d'hôtel d'empoisonner, les marchands de voler, la fatigue de venir... » Qu'elle lui épargne aussi dans les musées, devant un paysage, quand son mari admire, explique, commente, opère des rapprochements, la tristesse de se dire : « Rien ne l'intéresse ».

Et M. Bordeaux conclut que l'amour dans la vie commune doit être « cultivé comme un jardin au lieu de l'abandonner aux jours dont chacun emporte une parcelle ».

Voilà des maximes que toute jeune fille en instance de mariage devrait méditer. *Les Yeux qui s'ouvrent* de M. Henry Bordeaux et *Princesses de science* de M<sup>me</sup> Colette Yver (1) sont des livres que je voudrais voir dans toutes les corbeilles de fiançailles de nos fiancées contemporaines.

Ces préceptes, M. Henry Bordeaux les a utilement complétés par les sept chapitres du II<sup>e</sup> livre de son *Saint François de Sales*. D'ailleurs, la doctrine familiale de l'auteur des *Yeux qui s'ouvrent* et de *la Maison* est directement inspirée de saint François de Sales et particulièrement de l'*Introduction à la Vie dévote*.

Cet ouvrage n'est point à proprement parler un traité de vie conjugale, c'est un recueil de lettres de direction. Mais ce petit livre familial, empreint de bonne grâce et de belle humeur, sous lesquelles se cachent « la rudesse et l'âpre vertu mortifiante », est plein d'enseignements. La femme, quelle que soit sa condition, y trouve un règlement de vie. « On croit qu'il s'agit d'une, écrit M. Henry Bordeaux qui a beaucoup médité sur l'*Introduction*, et il s'agit de toutes, et chacune y trouve son compte. » L'homme, bien que l'*Introduction* ne lui soit pas spécialement destinée, y trouve également beaucoup à apprendre.

La femme, qui est la véritable gardienne du

(1) Colette YVER : *Princesses de science*, roman (Calmann-Lévy, Paris).

foyer, doit pendant le mariage entourer l'amour conjugal d'un soin attentif. Saint François de Sales en fait des préceptes fondamentaux de l'Introduction et ceux-ci M. Henry Bordeaux les adopte complètement. Après l'évêque de Genève, il dénonce tous ces dangers que beaucoup jugent puérils, et qui pourtant risquent de compromettre gravement le bon ordre et l'harmonie du foyer. Il met plus particulièrement les femmes en garde contre

...ces amourettes qui, au dire de saint François de Sales, sans rompre la foi jurée, détrempe le cœur en souhaits, désirs, soupirs, muguetteries et autres belles niaiseries et vanités, en préparant à l'avance les conditions de la défaite. On ne joue pas impunément avec l'amour, car on ne lui fait pas sa part. Tel croit échapper à son feu qui, pour en avoir reçu une étincelle, est bientôt consumé. Et cela est juste, un si précieux objet ne pouvant servir d'amusement. Une femme ne doit pas chercher à inspirer de la passion, ni à l'entretenir quoiqu'elle soit décidée à ne jamais lui céder, et d'ailleurs qu'en sait-elle? Ce sont là manèges indignes de la coquetterie.

Comme saint François de Sales, M. Henry Bordeaux fait de l'amour, et non « d'un bon petit commerce d'affection, bien tranquille » dont se serait contenté Montaigne, la condition essentielle du mariage, fondement indiscutable de la famille.

L'*Introduction à la Vie dévote* a si peu vieilli que M. Henry Bordeaux l'a transposée pour la société d'aujourd'hui avec autant de vérité que saint François de Sales l'écrivait pour celle de son temps. L'œuvre du romancier est le bréviaire de la famille comme l'était, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et au début de xvii<sup>e</sup>, celle de l'évêque de Genève.

Toutes ces réflexions, ces considérations sur l'éducation féminine et sur le rôle de la femme, protectrice de l'union conjugale, M. Henry Bordeaux les a illustrées de délicates figures. Celles-ci, malgré leur diversité, ne nous montrent qu'une seule femme, celle qui se confie à Dieu et se donne comme idéal de vie la pratique constante de son devoir quotidien. Il nous l'a représentée aux différentes époques de son existence, jeune fille, fiancée, épouse et mère.

Ce n'est qu'exceptionnellement et par contraste ou pour les besoins de sa thèse qu'il nous présente une séduisante Berthe de Chérans (1), une amante farouchement passionnée telle qu'une Thérèse Romenay (2) ou une Sandrine de Laury (3). Ces femmes ne sont que des exceptions dans l'œuvre de M. Henry Bordeaux. Si pourtant il a fait de cette dernière l'héroïne de

(1) *Une honnête femme.*

(2) *La Neige sur les pas.*

(3) *La Chartreuse du Reposoir.*

son dernier roman, *la Chartreuse du Reposoir*, c'est pour montrer que la femme sans principe, celle pour qui l'excitation et la satisfaction des sens est l'unique préoccupation, celle qui ne veut se plier à aucune des contraintes de la vie familiale, est un danger social, une cause de désordre et d'anarchie. « Si j'ai tâché d'installer sur un roc la maison qui doit durer, écrivait-il à propos de ce roman à René Boylesre, je m'attarde à contempler les tempêtes qui la viennent assaillir. » De même que M. Paul Bourget dans *Cœur pensif ne sait où il va*, a pris par en haut, si j'ose dire, le thème de *l'Étape*, de même M. Henry Bordeaux a, dans *la Chartreuse du Reposoir*, étudié par le dehors la Famille qu'il avait toujours jusqu'alors étudiée par le dedans.

Depuis Geneviève, depuis Marie, depuis Mi-reille et Colette, notre petite sœur messine qui vient de nous revenir, nous n'avions dans notre littérature contemporaine aucune image de jeune fille aussi simple, aussi pure, je dirais aussi reposante, que celle de Raymonde Cernay dans *la Robe de laine*. Cette jeune fille n'est-elle pas une de ces fleurs délicates, aux couleurs diaphanes, écloses au milieu des fougères de la forêt? Elle ne peut s'épanouir que dans les bois où elle a vécu son enfance. Transplantée à Paris, dans un monde factice, aux mœurs corrompues, Raymonde s'épuise, s'étiole et meurt. « La cruelle vie moderne la broie », nous dit M. Bor-

deaux. Elle est heurtée par toutes les exigences et les mondanités de notre époque. Son mari lui échappe, elle veut le ressaisir. Et c'est dans cette poursuite que Raymonde s'endormit dans l'éternel repos.

Raymonde n'est pourtant pas le modèle que je proposerais aux jeunes filles de notre temps. Elle manque d'énergie, elle reste trop passive. Elle se laisse dominer par la vie, au lieu de lui faire face, de la dominer à son tour. Elle subit les événements sans réagir. Les adversaires sont de forces inégales, c'est vrai, mais n'est vaincu que celui qui croit l'être.

Je lui préfère de beaucoup cette Paule Guibert qui dans la *Peur de vivre* a une façon si crâne d'accepter la vie telle qu'elle se présente à elle. Son devoir de jeune fille, le bonheur d'être épouse et bientôt mère la réconfortent au milieu des dures épreuves de sa jeunesse. Au moment de quitter Chambéry, d'y laisser sa mère qu'elle ne reverra jamais, dans le wagon qui l'emporte loin de la Savoie, elle se réfugie dans les bras de son mari, elle s'y blottit en murmurant : « Embrasse-moi. J'ai tant besoin d'être aimée pour partir ».

Et Lolla (1), cette délicieuse effrontée qui s'en va cacher sa grâce et sa jeunesse dans un trou perdu au milieu des montagnes, près du

(1) *La jeune fille aux oiseaux dans l'Ecran brisé.*

Simplon, où son mari, l'ingénieur André Simières est occupé au percement d'un tunnel, comme elle sacrifie gaîment ce monde qui l'eût adulée pour se donner tout entière à son enfant et faire briller la chaude flamme du foyer dans un village abandonné des Alpes?

Peut-on oublier Germaine Ferrière, celle qu'on peut si justement appeler une honnête femme? Un jour qu'on lui pose cette question : « Est-il vrai que si une femme pardonne au mari infidèle, un mari peut oublier l'infidélité de sa femme? » elle répond : « Je ne comprends pas ces choses-là. On ne se trompe pas, voilà tout. Quand on a des enfants, on s'occupe d'eux. La vie est si simple ».

Peut-on aussi oublier la vieille Fanchois des *Roquevillard*, chez qui le sentiment de l'honneur est aussi naturel que n'importe quelle fonction vitale? Sa fille l'a quittée. Elle vit à Lyon de débauches et d'expédients. Un jour elle envoie à sa mère un gros mandat que celle-ci a brûlé. C'était l'argent de la honte. Plus tard elle revient malade avec un enfant né hors mariage.

Un petiot mignon et vif qui frétille tout le long du jour. Je ne voulais pas le voir, cet ange, raconte la Fanchois à M. Roquevillard. Vous comprenez, à cause de la honte. Et quand je l'ai vu, d'une risette, il m'a tourné les sangs. Maintenant, c'est tout mon plaisir.

— C'est bien des charges pour toi.

— Pour sûr. Mais quand je rentre, je vois ce gosse



qui biberonne et ça me fait l'effet d'un verre de votre vin. Une chaleur et du goût à vivre.

— Tu es déjà vieille pour travailler.

— Justement, je ne suis plus bonne qu'à ça (1).

C'est la mère de Marc Romenay dans *la Neige sur les pas*.

Elle s'était beaucoup retirée de la vie de son fils, après le mariage de celui-ci, par délicatesse, par goût de solitude aussi. Mais après la rupture, elle avait reparu doucement. Sur Thérèse (la femme de Marc), elle ne prononçait que des paroles de pitié, d'indulgence, un peu inattendues; d'une vertu si rigide et que Marc attribuait avec tristesse à l'influence déprimante de l'âge (2).

Mais parmi les nombreux portraits de femmes que M. Bordeaux nous a donnés dans ses romans, deux furent tracés avec respect, je dirais presque avec amour dans une manière toute cornélienne. Ce sont ceux de M<sup>me</sup> Guibert dans *la Peur de vivre* et de M<sup>me</sup> Bermance dans *la Résurrection de la chair* et *la Chair et l'Esprit*. Ce sont deux des plus belles créations de l'amour maternel que nous n'ayons jamais eues dans notre littérature.

La beauté précise de l'amour maternel, a écrit

(1) *Les Roquévillard*.

(2) *La Neige sur les pas*.

M. Bordeaux, c'est justement qu'il donne sans rien demander en échange? Il n'exige aucune réciprocité. Et même il désire que dans le développement des jeunes vies qu'il a créées et protégées, on ne le fasse pas entrer en ligne de compte. Il accepte que ces vies s'étendent, se séparent de lui sans compensation. Le premier, au besoin, il provoquerait ces séparations, dussent-elles le laisser brisé. Et la force du sacrifice, c'est la pierre de touche de l'amour (1).

Toute M<sup>me</sup> Guibert est là. Sa vie ne fut qu'une longue suite de sacrifices. Son mari meurt, ses enfants sont disséminés aux quatre coins du monde. Son fils, Marcel, est là-bas en Afrique. Étienne dirige une exploitation minière au Tonkin. Il a un fils qu'elle ne connaît pas et que pourtant elle aime. Marguerite, la religieuse, n'eut pas la permission de venir fermer les yeux de son père. M<sup>me</sup> Guibert a accepté le fait « sans amertume, mais non sans tristesse (2). »

Elle apprend la mort héroïque de son fils Marcel. Elle se renferme farouche dans sa douleur.

Touchée aux sources sacrées de sa vie maternelle, elle demeurerait inerte, sans un mouvement, sans un geste, sans une larme, dans un état de prostration plus inquiétant que le désespoir. Elle ne se plaignait plus, elle ne priait pas, elle regardait sans voir et se taisait.

(1) *La Vie au Théâtre*, 1<sup>re</sup> série.

(2) *La Peur de vivre*.

Accablée par le destin, elle paraissait indifférente. Elle ne sentait plus dans sa poitrine son cœur mutilé. Elle se laissait choir dans l'immensité de son désastre, comme un noyé s'abandonne à la mer sans fond...(1).

Lorsqu'elle sortit de cette sorte de léthargie, elle s'appuya sur sa fille Paule et pleura.

Quand elle put parler, ce fut pour remercier le Seigneur. — Paule, ma chère Paule... Dieu est bon; il pouvait me frapper davantage encore. Dans ma détresse, il te donne à moi pour m'assister. Et je refuse de m'agenouiller ! Mon Dieu, votre volonté est bien cruelle ! Pourtant que votre nom soit béni ! (2).

Elle prie Dieu de l'aider à supporter sa douleur, parce que sa tâche n'est pas encore finie.

Et plus courbée et vieillie de dix années, M<sup>me</sup> Guibert s'assit à son secrétaire et commença d'une main ferme à écrire à sa fille et à ses fils absents afin de les unir dans le même deuil... (3).

N'y a-t-il pas une sorte d'exagération dans le sacrifice, dans la résignation, une de ces « surabondances dans l'affirmation des principes qui règlent sa conduite (4) » qui font de M<sup>me</sup> Guibert une héroïne digne de Corneille ?

(1) *La Peur de vivre.*

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) J. FERCHAT, *op. cit.*

Mais c'est au moment du mariage de Paule avec Jean Berlier que M<sup>me</sup> Guibert touche au sublime cornélien. Son dernier enfant la quitte pour toujours. Jean et Paule rejoignent leur frère Étienne au Tonkin. Elle les accompagne à la gare de Chambéry. Courageuse jusqu'au départ, elle rentre chez elle anéantie.

Mon Dieu, s'écrie-t-elle, vous qui êtes ma force, aidez-moi. Je vous ai maintenant donné tout ce que j'aimais. Je n'ai plus rien à vous offrir que ma douleur. Acceptez-la et protégez tous les miens, les morts qui reposent et les vivants qui travaillent...

Elle avait bu le calice du dévouement jusqu'à la dernière goutte.

Elle n'a vécu que pour s'oublier, que pour souffrir, que pour aimer.

Comme Jean Berlier, on voudrait s'agenouiller devant elle et murmurer : Soyez bénie entre toutes les femmes.

Soyez bénie, vous qui nous apprenez à aimer la vie et surtout à ne pas en avoir peur, vous qui rappelez d'une façon si sublime que « le travail, c'est la noblesse aujourd'hui », vous qui nous consolez comme vous consoliez Alice Du-laurens, celle qui ne savait pas aimer, vous qui nous réconfortez en montrant à chacun son devoir comme vous l'avez montré à M<sup>me</sup> de Marthenay; soyez bénie.

A côté de M<sup>me</sup> Guibert, il faut évoquer la phy-

sionomie de M<sup>me</sup> Bermance. Cette nouvelle héroïne de M. Bordeaux me paraît supérieure-ment chrétienne à ses aînées. Sa foi religieuse prime tout autre sentiment. Elle domine même son amour maternel. Veuve de bonne heure, elle a un fils, André, qui est sa seule joie, son unique plaisir à vivre. Elle l'aime comme il est impossible à une mère d'aimer davantage. Ce fils, cet être plein de vie, d'une gaité exubérante, partit comme tant d'autres, en 1914. Officier dans un bataillon de chasseurs alpins, son influence sur ses hommes était considérable parce qu'il portait la vie en lui, il la portait jusque dans le combat. « Il rayonnait partout où il passait... il annonçait la victoire. » Ce fils, légitime orgueil d'une mère qui n'a que lui, dont il est le seul soutien, se bat en Alsace. Au cantonnement, il s'éprend d'une des plus jolies filles de Thann, Maria Ritzen. Après la guerre, ils s'épouseront, ils se sont déjà fiancés. Un soir, avant de monter à l'attaque d'où il ne devait point revenir, André Bermance mécontent d'un adieu manqué monte dans la chambre de Maria qui elle-même était pareillement chagrinée. Elle mit ses bras autour de son cou. Comme elle pleurait, André resta. Jusqu'au matin !

Le lendemain c'était l'attaque, André fut frappé d'une balle.

Ce roman, écrivait M. André Beaunier dans la *Revue des Deux-Mondes* au moment où il parut,

« ne serait qu'une aventure de guerre et de garnison. Le beau jeune homme, ce fier soldat, séduit la jeune fille aguichée; elle est grosse quand il est tué. C'est une malchance, un incident vulgaire. Il y a déjà, pour donner à ce fait divers un caractère imposant, les circonstances de guerre et de mort, la qualité du coupable et de sa victime... L'humble et banale histoire de ces amants se lie à l'histoire et aux événements les plus poignants de l'histoire qui nous est le plus chère : elle en reçoit une espèce de grandeur et de poésie. Mais ce qui lui confère encore une beauté, j'allais dire une chasteté exquise, est de nous apparaître au miroir de ces deux âmes adorablement pures, celle de la fiancée veuve et celle de la maman telle qu'une orpheline » (1).

Rien n'est plus exact. Ces deux âmes intimement liées l'une à l'autre purifient le roman du péché de la chair qui en est toute la trame.

M<sup>me</sup> Bermance, qui ne vivait que pour ce fils tendrement, aimé et qui même après la mort de celui-ci en voulut un instant à Maria Ritzen « de partager une douleur dont elle était jalouse », n'eut plus qu'une pensée unique, le souci de la mort d'André au regard de Dieu. Il a péché, parce qu'il n'a pas su dompter son amour, parce qu'il n'avait pas su attendre. Ce souci ne

(1) A. BEAUNIER : *Un nouveau roman* de M. Henry Bordeaux (*Revue des Deux-Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1920).

lui laissera de trêve que lorsqu'elle aura expié, souffert pour le mort, que lorsqu'elle se sera complètement solidarisée à son fils. Elle n'aura de cesse que lorsqu'elle se sera en quelque sorte substituée à celui qui « avait pénétré dans le monde invisible, seul avec son amour, et laissant après lui la vie qui perpétuerait sa faute, livrant sa compagne au déshonneur et son enfant à l'inexactitude ». La paix de son fils était au prix de la sienne. Elle s'unissait intimement à lui par la faute dont il s'était rendu coupable. Elle continue celui qui n'est plus, en prenant pour son compte la responsabilité de l'acte dont il est l'auteur et en accepte les conséquences pour réparer, mais surtout pour que Dieu compte au mort et non à elle cette sublime réparation. Elle accueille donc Maria Ritzen dans sa famille, elle l'aime et la traite comme elle eût aimé et traité sa propre fille et en considérant comme son propre petit-fils celui qui est l'enfant du péché. Et plus tard, quand le temps aura accompli son œuvre réparatrice, M<sup>me</sup> Bermance insistera près de Maria, en qui la chair de son fils avait fleuri, pour qu'elle se refasse une vie, en oubliant André et en épousant Anselme Siégel auquel depuis longtemps son père la destinait. Son amour maternel s'en trouvera amputé, si je puis dire, car du coup elle perdait à nouveau ceux en qui revivait son fils, sa fiancée et son enfant. M<sup>me</sup> Bermance a poussé le sacrifice à

l'extrême pour que son expiation librement consentie et endurée soit douce à l'âme d'André.

De M<sup>me</sup> Bermance peut-on séparer Maria Ritzen? Celle-ci, certes, n'est point une de ces âmes médiocres dont on se contenterait de dire après semblable aventure : « La pauvre fille ! » Elle a subi l'empire de son fiancé, elle n'a pas su lui résister. Peut-on résister au désir, à l'amour de celui qui va à la mort? Elle est moins coupable qu'André et pourtant lorsqu'elle confesse à M<sup>me</sup> Bermance l'irréparable qui s'est passé entre elle et André, elle prend pour elle toute la faute. Elle s'accuse « J'étais si faible. Il pouvait faire de moi ce qu'il voulait... » — « Il n'aurait pas dû monter » répliqua M<sup>me</sup> Bermance. Mais Maria insiste : c'est elle la coupable et non lui : « Il ne savait pas que je serais si faible. Je ne le savais pas non plus. Il croyait que je lui résisterais au besoin. Je ne pensais pas à lui résister ». — « Ce n'était pas lui résister que de le rappeler au respect de son amour. — Il allait mourir, madame — Ah ! c'est parce qu'il allait mourir qu'il fallait montrer plus de courage. — Je n'en avais pas, madame, c'est vrai. » Comme le dit fort justement M. André Beaunier dans l'article cité plus haut, « ces répliques sont belles, et non d'une beauté verbale, mais bien d'une beauté morale, dépouillée de tout ornement, réduite au langage le plus naturel de femmes très simples et qui ont



plus de vie intérieure que de vie apparente. »

Pauvre Maria, elle aussi gravit son calvaire comme M<sup>me</sup> Bermance ! Elle accepte bravement d'être la veuve d'André, elle quittera sa famille, son Alsace à qui tout la rattache, même celui à qui elle aurait lié sa destinée, pour rester fidèle à son souvenir, pour vivre comme si le mariage les eût véritablement unis et, en définitive, pour n'être pas sa femme et pour élever cet enfant qui ne sera pas le sien.

Ces deux femmes, bien qu'occupant une place à part dans la galerie des portraits de femmes que nous a donnés M. Henry Bordeaux, sont toutes deux admirables. M<sup>me</sup> Bermance en particulier par sa délicatesse, par son avidité à souffrir pour le rachat d'une faute, finissent par transfigurer, par purifier le souvenir de celui qui l'a commise.

On pourrait encore esquisser bien d'autres portraits. Ceux-là suffisent à montrer l'idée que M. H. Bordeaux s'est faite de la place de la femme dans la société. Rompant avec cette génération d'écrivains qui prétendaient avec Guy de Maupassant que l'honnête femme n'a point d'histoire et taxaient sa vertu de « préjugé sans valeur objective », il nous a dépeint vivant de la vie contemporaine la Femme forte de l'Écriture. Romancier catholique, il l'a replacée à sa place d'honneur. Il lui a donné un rôle capital, il l'a faite la « collaboratrice intel-

ligente et vigilante de l'homme dans la création et la conservation du foyer, oublieuse d'elle-même jusqu'à l'héroïsme (1) ». Aussi a-t-on appelé M. Bordeaux le peintre des épouses et des mères. On ne pouvait lui donner de titre plus vrai, plus exact. C'est, en effet, comme épouse et surtout comme mère que la femme atteint le plus haut degré d'idéal et arrive à son maximum d'épanouissement moral.

\*  
\* \*

Dans tout royaume il faut un peuple. Il est vrai que dans la plupart des maisons d'aujourd'hui on cherche où le peuple a passé. Le roi et la reine, tristes comme des saules pleureurs, se regardent vieillir avec ennui. Ils n'ont rien à gouverner et ils n'emporteront pas leur couronne (2).

Dans la maison, le peuple est composé des enfants. Et M. Bordeaux entend y attacher une importance considérable.

Dans son œuvre, en effet, l'enfant tient une place de premier plan. Il est le centre vers lequel convergent toutes les énergies et les activités. Ses romans à chaque page nous donnent de délicieuses silhouettes d'enfants. Ceux-ci, M. Bordeaux nous les dépeint avec amour. On sent

(1) J. FERCHAT, déjà cité, p. 232.

(2) *La Maison*, p. 42.

qu'il les aime, qu'il les respecte « parce que les grandes personnes, aujourd'hui, on en trouve tant qu'on en veut, tandis que les enfants chacun sait qu'il n'y en a plus (1) ».

Souvenez-vous de ce prologue exquis de *la Nouvelle Croisade des Enfants*, de ces trois petites marionnettes qui font

*Trois p'tits tours et puis s'en vont.*

Comme on le sent heureux de nous présenter Paulette, ce « petit bout de petite fille de rien du tout, pas plus grand que cela et encore ! (2) » Marthe, la pratique, la matérielle qui rêve toujours qu'elle mange, et la petite Chantal « moins haute que l'herbe des prés quand c'est le temps de la fauchaison (3) ».

M. Bordeaux nous parle des enfants avec amour. Pour lui, ce ne sont pas des petits êtres sans importance, de gentils bibelots vivants qui amusent, ce sont au contraire les vrais héros de ses romans, ce sont même pour lui les vrais, les uniques héros de la vie.

Les enfants prolongent l'homme au delà de lui-même. Ils expliquent son œuvre, ils lui donnent un sens, ils lui assignent une fin. L'homme

...alors ose entreprendre et même au soir de sa vie

(1) *La Nouvelle Croisade des enfants*. Prologue, p. 2.

(2) *La Nouvelle croisade des enfants*. Prologue, p. 2.

(3) *Ibid.*, p. 18.

préparer les ombrages destinés à ses arrière-neveux. Il sait qu'il ne mourra pas tout entier et que le souvenir de ses actes demeurera dans sa maison, comme les traits de son visage réapparaîtront sur de jeunes figures.

Ce sont les enfants qui donnent à l'homme la force de souffrir. On ne souffre pas par plaisir. A quoi bon peiner, travailler, si nous ne trouvons notre récompense dans ce qui nous survit? N'est-ce pas la pensée constante des enfants qui a soutenu le soldat durant l'horrible tourmente que nous venons de traverser? N'est-ce pas l'enfant qui, même pour le célibataire, fut l'aliment de son courage et de son endurance durant ces cinq dernières années de guerre (1)?

(1) « Pour qui endure-t-on si vaillamment les immenses épreuves de la guerre? Pour qui souffrent et meurent tant d'hommes sans se plaindre, avec une inépuisable énergie d'abnégation et de tendresse, si ce n'est pour les enfants?... Ils sont la raison décisive de toutes les douleurs acceptées, de tous les renoncements consentis. C'est à eux que se ramène le soldat, même celui qui n'est pas père; dès lors qu'il risque et donne sa vie, il le fait pour les enfants des autres devenus les siens. Défendre les innocents, les protéger, les sauver du péril, de la ruine, de la honte, de la déchéance, assurer leur travail et leur sécurité pour un siècle au moins, préserver dans sa fraîche verdure la race dont le prix qui se décuple à chaque hécatombe ne peut plus s'évaluer, voilà le premier et le plus grand de tous les buts pendant la guerre.

Si cette noble et dominante obsession n'existait pas, ne remplissait pas l'âme des combattants, le plus pur facteur de la patience et du courage disparaîtrait. Les femmes, les mères, la patrie et son sol demandent sans doute et obtien-

Les Français ont combattu pour un idéal et cet idéal c'était l'enfant, puisque dans la suite, ils voulaient lui épargner le déshonneur et la honte.

Et les Français se sont battus parce que longtemps ils avaient eu peur de l'enfant. Chaque jour, si l'on en croit le vieux de Molke, la France perdait une bataille. M. H. Bordeaux s'est élevé contre cette économie de la maternité qui est une des manifestations de *la Peur de vivre*.

L'enfant, a-t-il écrit quelque part, ne se porte plus. On ne se marie pas pour fonder un foyer, une famille, mais pour être heureux. L'enfant n'est qu'un accident désagréable. La sorte de bonheur qu'on cherche est avant tout l'amour physique. Le mari veut jouir de sa femme et la femme de son mari, comme si la satiété ne pouvait pas venir (1).

Et dans une page très vivante de *la Peur de vivre*, page qui rappelle les *Pauvres gens* de V. Hugo, M. Bordeaux oppose les deux conceptions de la vie : celle qui repousse les enfants et celle au contraire qui se les assigne comme fin.

Devant une humble cabane, jouait au soleil une bande d'enfants, cheveux ébouriffés, figures luisantes

nent le splendide effort que nous voyons fournir, mais tout en étant sur la même ligne, ils ne viennent qu'après. » (M. LAVEDAN : *La Famille française*, Perrin, Paris 1917, pp. 2, 3.)

(1) *La Vie au théâtre*, p. 21.

de santé et pieds nus. Comme ils poussaient des cris de joie ou de colère, leur mère parut sur le pas de la porte. C'était une paysanne à la figure douce, mais déjà fanée, et dont la taille déformée annonçait une maternité prochaine.

— Ils sont pauvres, expliqua M<sup>me</sup> Dulaurens en présence de ce spectacle, et ils attendent toujours des enfants. Ils en ont déjà sept, et voyez !

— Sept enfants ! quelle horreur ! fit M<sup>lle</sup> de Saujeon en se détournant avec mépris.

— C'est tenter Dieu, ajouta M<sup>me</sup> Dulaurens.

Et M<sup>me</sup> Orlandi gazouilla :

— Ils seraient jolis en peinture. Vivants, ils sont encombrants et sales.

— N'en a pas qui veut, murmura entre ses dents la paysanne qui avait entendu. Et à bout de bras, elle enleva le plus petit qu'elle enleva sur sa poitrine.

Isabelle eut un rire hardi, et dit à son fiancé, en le fixant dans les yeux :

— Ah ! vous savez, des enfants, je n'en veux pas.

M. Landeau sourit sans plaisir...

Paule caressa les marmots rassemblés, qui avaient suspendu leurs jeux devant tous ces regards dont ils avaient compris l'hostilité.

— Pauvres petits ! fit-elle avec un reste d'indignation qui brillait dans ses yeux noirs. Notre temps ne vous aime guère.

La paysanne sourit à la jeune fille :

— Il y en a des tas, et ça pousse comme le chanvre.

— Dieu est bon et la terre est grande, dit le capitaine Guibert qui se rappelait la joie de son père quand il voyait de beaux enfants.

— Oui, Monsieur, ma mère en a fait douze, reprit

la paysanne : j'ai trois frères à Paris et quatre aux Amériques. Ils sont loin, mais ils vivent (1).

D'ailleurs que serait la vie humaine sans enfants? Comme elle serait désespérante, puisque sur la terre elle n'aboutirait à rien. La famille, selon le mot de Taine, n'est-elle pas le seul remède que l'homme ait trouvé contre la mort? Les enfants, c'est le bonheur qui réchauffe comme les rayons d'un soleil bienfaisant, c'est le calme moral, c'est la paix de conscience.

« ...Les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,  
« Se dérident soudain à voir l'enfant paraître  
« Innocent et joyeux (2). »

L'enfant, c'est la lumière qui entre dans la maison par toutes les fenêtres grandes ouvertes sur le monde, qui éclaire l'existence et nous la fait paraître rose, de la couleur des beaux rêves.

Ce bonheur que crée autour de lui l'enfant, M. Bordeaux nous en a tracé un petit tableau tout à fait dans la manière des maîtres hollandais. Une chaumière paysanne sert de fond.

Une femme était là, jeune encore avec une expression de maternité rayonnante et une bonne figure de santé, sans une ride. Elle tenait un enfant à son bras, tout rose, tout frisé, des brins de paille dans les

(1) *La Peur de vivre*, pp. 89, 90.

(2) Victor Hugo : *Les feuilles d'automne*,

cheveux, et autour d'elle, il y en avait deux, trois, quatre, cinq enchevêtrés les uns dans les autres, celui-ci montrant que sa tête, cet autre tiré en l'air et déguigandé. Tout ce monde s'agitait, gesticulait, regardait, appelait dans la même direction. Et c'étaient des exclamations, du vacarme, une fusée de rires. En face de nous, sur la route, un homme venait, la faux sur l'épaule. Quand il fut près, lui aussi remua son bras libre, fit retentir sa voix comme une cloche. Sa face rouge ruisselait de sueur; il avait dû moissonner en plein soleil, mais il n'y songeait plus, et sa joie retentissait. C'était le retour du père de famille pour le repas.

Ce groupe ainsi posé, le tilleul qui étendait sur le chalet ses branches fleuries, le chemin ombragé, le moissonneur qui rentrait, quel parfait tableau de bonheur rustique, de bonheur ! (1)

Ne croirait-on pas du Lamartine, tant ce passage a de ressemblance avec *les Laboureurs de Jocelyn*?

Ce bonheur est si intense que les peines les plus grandes, la mort même, ne peuvent en effacer le souvenir. Dans *Un Médecin de campagne*, lorsque le Dr Brunoy vient de perdre son enfant, il dit à sa femme effondrée dans sa douleur :

Pour éviter notre souffrance de cette nuit, aurais-tu voulu, Adrienne, qu'il ne fut pas né? (Elle fait signe

(1) *La Robe de laine.*



que non.) Songe si nous n'avions jamais vu le regard tout frais de ses yeux, si nous n'avions jamais entendu sa petite voix nous appeler. Il y en a qui ne connaissent pas ces bonheurs-là. Il y en a dont l'amour n'a jamais fleuri (1).

L'enfant n'apporte pas seulement le bonheur, il apporte la vie. Il redonne une nouvelle vigueur, un regain d'activité à ceux qui l'entourent.

« Sitôt que l'enfant a chanté,

a dit le poète (2),

« Le père a repris sa jeunesse.

Une grâce inconnue enveloppe celle à qui ces petits êtres bienfaisants doivent le jour.

Les premiers sourires maternels, adressés à celui qui n'est pas encore, rendent à la femme la suavité, la fraîcheur, la pureté de la jeune fille. L'amour stérile ignore bien des formes de la beauté. Les madones ont une grâce plus grave, non moins innocente, non moins chantante que ces adolescentes qui portent sur elles le printemps (3).

Une maison avec des enfants, c'est un éternel printemps que parfument les lilas et les roses.

(1) *Un Médecin de campagne*. Drame en 3 actes, en collaboration avec Em. Démarié.

(2) Victor de LAPRADE : *Le livre d'un père* (Hetzl édit.).

(3) *La Robe de laine*, p. 173.

L'enfant, en raison même de sa faiblesse, fait la force de ses parents ; il facilite l'union entre eux. Il provoque les confidences et la confiance réciproque des époux. Avant même qu'il soit né, il fait l'objet des conversations au foyer.

Quand je me taisais trop longtemps, note Cernay dans son cahier intime, il arrivait à Raymonde de me dire avec une rougeur adorable :

— Si nous parlions de lui?

Et aussitôt se reprenant pour ne pas manquer d'équité, elle ajoutait :

— Où d'elle? (1).

Témoin de la vie intime de ses parents, l'enfant devient bien vite le censeur de leurs actes. Faut-il rappeler la bonne leçon que M. Bordeaux s'est vu infliger la veille du 1<sup>er</sup> janvier par Lucette, pendant une promenade aux Champs-Élysées?

Les Champs-Élysées étaient remplis de petites boutiques bien garnies. Toutes sortes de poupées et de polichinelles étaient là pour aguicher les enfants. Comment les enfants leur auraient-ils résisté? Nous autres, est-ce que nous résistons beaucoup? Notre plus grand courage est encore de nous en aller. Lucette, bien sagement et plus sérieuse que je ne l'aurai cru, me demanda de lui offrir un petit seau de bois.

(1) *La Robe de laine*, p. 172.

M. Bordeaux lui offrit successivement le seau, la pelle, une balle, une corde à sauter. Une poupée la tentait, mais elle n'osait la demander. Son père la lui offrit. Comme remerciement, Lucette le considéra gravement et lui dit :

— Comme tu es faible, papa ? (1)

D'un seul mot, ingénument, Lucette avait jugé la faiblesse de son père à son égard. L'enfant est, en quelque sorte, un sauveur qui veille à la vertu de ses parents et préserve la famille dans ses moments critiques. Il maintient l'union sociale des époux et empêche jusqu'à leur séparation morale. Ainsi dans *l'Amour en fuite*, Hélène Meilleraie, mariée depuis huit ans, reçoit un jour celui dont elle avait rêvé d'être la femme. Dans ce tête-à-tête où tant de souvenirs sont évoqués, elle va succomber. Mais soudain, elle sonne sa femme de chambre.

Amenez-moi les enfants, je vous prie, ordonna Mme Meilleraie. Lui, la regarde avec tristesse, sans parler. Il n'avait pas prévu cet obstacle... Les enfants s'arrêtent sur le seuil, intimidés par l'inconnu. Hélène se précipitant sur eux, les couvre de baisers. Elle se retourne pour les présenter au jeune homme avec une fierté maternelle.

— Ils s'appellent François et Simone. Il a cinq ans, elle trois. N'est-ce pas qu'ils sont beaux?...

(Le visiteur parti), jusqu'au soir, elle joua passionnément avec ses enfants. Lorsqu'il entra, son mari

(1) La Leçon (*Petit Parisien*, 6 mars 1909).

la trouva sur un tapis, assise à la turque, et François et Simone, bruyants comme une charge de cavalerie, s'élançaient sur elle pour la renverser (1).

Si un enfant avait égayé le ménage des Frasne, M<sup>me</sup> Frasne ne serait pas partie avec Maurice Roquevillard. Mais la maison était vide, personne n'avait besoin d'elle.

L'enfant enfin ramènera le bonheur dans les foyers qui l'avaient perdu. Il intercédéra en faveur du coupable et sollicitera son pardon. Dans *Une Honnête Femme*, lorsque Paul Ferrière sait que sa femme n'ignore plus sa liaison avec M<sup>me</sup> de Chérans, poussé par le remords, inquiet, il rentre chez lui, alors que sa femme est en visite. Il se réfugie près de ses enfants qu'il trouve assis sur le tapis dans la chambre de leur mère, occupés avec un jeu de construction.

« Nerveux, Paul se met à partager le jeu des mioches que ce renfort amuse, car c'est lui qui fait les plus belles constructions (2) ». Quand Germaine rentrera, ces petits être voileront de leur innocence la trahison de leur père et obtiendront son pardon.

« Vous pouvez encore être heureuse, s'entend dire M<sup>me</sup> de Marthenay, votre fille vous y aidera. Avec un enfant, une femme est-elle jamais à

(1) *L'Amour en fuite*.

(2) *Une Honnête Femme*, p. 151.

plaindre? (1) » Dans *les Yeux qui s'ouvrent*, ce sont les enfants qui ramènent l'historien Albert Derize vers le foyer que depuis longtemps il a abandonné. Dans *la Neige sur les pas*, Marc Romenay pardonne à Thérèse à cause de leur enfant. Quelle scène poignante, celle où la petite Juliette privée de sa mère depuis de longues semaines, la retrouve ravagée, méconnaissable, au fond d'une cellule de l'hospice du Grand-Saint-Bernard ! Marc avait pardonné pour Juliette. « Il regardait le groupe des deux enlacées et il goûtait leur joie sans même en réclamer sa part. N'était-ce pas son œuvre et déjà sa récompense? (2) »

L'enfant a besoin de l'amour de son père et de sa mère, il a besoin de leur présence. Il consacre l'inviolabilité du mariage et s'oppose au divorce comme un argument irréfutable.

Il est par excellence ce fait qui crée une obligation non pas seulement vis-à-vis de lui, mais vis-à-vis de l'épouse... Que deviendraient les enfants, si chacun des époux gardait la liberté de recommencer sa vie? Ils n'ont pas demandé à naître et ne faut-il pas, après leur avoir donné le jour, leur transmettre cette autre lumière qui est la tradition définitive (3)?

L'œuvre pour laquelle les époux s'associent, écrit

(1) *La Peur de vivre*, p. 343.

(2) *La Neige sur les pas*, 1<sup>re</sup> partie, le Pardon, chap. vi.

(3) *Les Yeux qui s'ouvrent*, pp. 193, 79.

encore M. Bordeaux, exige, pour être menée à bien, l'union de toute la vie. Qui veut la fin ne peut que vouloir les moyens indispensables. Pour élever normalement l'enfant, il faut le mariage indissoluble. L'indissolubilité est le seul mode qui permette, chez l'enfant, l'entier développement de la vie morale. Loin d'être contraire à la nature, la loi d'indissolubilité est donc exigée par elle (1).

\*  
\* \*

En Grèce, à Rome, dans l'ancienne France, les serviteurs faisaient partie de la maison. M. H. Bordeaux, qui est essentiellement traditionaliste, n'a pas omis les vieux domestiques, ceux qui sont au service d'une même famille pendant toute une génération. Il nous a tracé la silhouette de quelques servantes dévouées corps et âmes à leurs maîtres. Elles ont vu naître les enfants, elles les ont élevés, elles les considèrent même comme leurs propres enfants. De ce fait, les relations qui s'établissent de maîtres à domestiques n'ont rien de servile. Le contrat qui les unit les uns aux autres fait bientôt place à une affection réciproque qui permet aux uns et aux autres une certaine liberté de termes et d'allures.

La vieille servante de M. Bordeaux est reine

(1) Conférences sur la Défense du mariage et de la famille, § 9.

en son royaume, la cuisine. Celle-ci autrefois était, en effet :

La plus belle pièce de la maison, la plus confortable, la mieux chauffée. On y venait avec plaisir pour y trouver du bien-être. Les ouvriers, les fermiers s'y asseyaient. On y mangeait, on y buvait. Les enfants y jouaient en contrebande. Le maître et la dame s'y arrêtaient, s'informaient des nouvelles. Il arrivait que les invités la traversaient, et ils pouvaient constater à la vue des broches et des marmites, à l'odeur aussi, qu'ils seraient les bienvenus. L'enfant vit là ses premiers pauvres. Il les interrogea, il les toucha et sa mère lui apprit la joie divine de la charité (1).

Chez les Rambert, c'est là que gouvernait Mariette, la cuisinière. « Son pouvoir était absolu. Meubles et gens, tout tremblait sous son despotisme (2) ». De même chez les Rouvray, Mariette bougonne souvent et ne ménage point à ses maîtres ses accès de mauvaise humeur. La veille du départ de Marcel Guibert pour l'Afrique, la vieille Marie lui a préparé ses plats préférés. Mais elle les rapporta presque intacts à l'office, en murmurant sur un ton bourru pour exprimer son propre chagrin :

« Si c'est permis ! si c'est permis ! Ils veulent donc se périr ! (3) »

(1) L'école des femmes, discours prononcé à l'inauguration du Foyer, le 31 janvier 1911.

(2) *La Maison*, p. 12.

(3) *La Peur de vivre*, p. 158.

Dans *le Médecin de campagne*, lorsque le petit Jean est mort, la domestique lui met sa robe toute neuve, ses souliers blancs et une rose de Noël dans la main, l'habille comme s'il était au paradis.

Bien qu'au second plan, les domestiques interviennent fréquemment, donnant leur mot avec autant de désinvolture qu'autrefois Martine dans *les Femmes savantes*. Les maîtres les écoutent parce qu'ils ont leur confiance. Ils sont de la famille. Tels maîtres, tels serviteurs.



L'œuvre de M. H. Bordeaux se présente à nous comme une fresque grandiose où serait retracée la vie de notre famille bourgeoise d'aujourd'hui. L'auteur de *la Peur de vivre*, des *Roquevillard*, de *la Croisée des chemins*, de *la Maison*, nous la montre luttant contre l'individualisme qui l'étouffe, contre la peur de l'enfant qui la rapetisse et la tue, contre les sociologues et les législateurs qui lentement la détruisent (1). Cette peinture n'est point une fiction, elle est l'ex-

(1) Cf. Henry TAUDIERE, professeur à la Faculté libre de Droit de Paris, député des Deux-Sèvres: *Les Lois françaises contre la Famille* (Publication de la Société bibliographique de Gigord, édit., Paris 1913).



pression de la réalité, de la vie. M. Bordeaux a vu et il nous expose les résultats de son observation.

« Quand donc il vient nous parler de la famille, disait un jour M. Paul Bourget, il nous apporte les conclusions d'une analyse multipliée et vérifiée sur le vif qui a toute sa valeur d'une de ces monographies que recommandait le sagace et profond Le Play (1). »

Peut-être pourrait-on lui reprocher d'avoir trop généralisé l'enquête sociale entreprise par lui en Dauphiné et en Savoie. La famille qu'il nous dépeint est celle qui vit dans les montagnes savoisiennes, un peu solennelle, revendiquant sans cesse ses droits et remontant volontiers à ses origines les plus reculées. Mais à tout prendre, c'est bien la famille chrétienne, saine et forte, profondément racinée dans le sol, mi-bourgeoise, mi-terrienne que l'on retrouve dans chacune de nos provinces et par lesquelles on touche le fond de l'ancienne France. Ce sont ces familles qui, soumises à une haute culture intellectuelle,

...donnent tout naturellement ce qu'on peut en attendre de plus grand, des évêques, des généraux, des administrateurs, des savants. La distinction morale de ces familles leur a fait franchir d'avance toutes les étapes. Et leurs descendants gardent la tête libre dans les

(1) *Les Pierres du Foyer*. Préface.

postes les plus importants. Leur caractère est toujours au-dessus de leur ambition (1).

Voilà pourquoi l'œuvre de M. Henry Bordeaux est véritablement le roman de la Famille française.

(1) *Fayolle*, p. 11.

## CHAPITRE III

## Une Patrie qui chante.

*« Avant d'être une voix universelle, écrivait un jour M. Henry Bordeaux, un poète appartient à un coin de terre déterminé. Là il a pris contact avec la nature et connu son cœur. Un poète, c'est une patrie qui chante (1). »*

Ces lignes, écrites à propos de François Coppée, s'appliquent avec une égale vérité à leur auteur lui-même. Une patrie qui chante, n'est-ce pas l'une des caractéristiques de l'œuvre de M. Henry Bordeaux?

Enfant de Thonon, d'où sa famille est originaire, descendant d'une longue lignée d'honnêtes bourgeois, « rivos au sol et à la pierre du foyer, fanatiques de toutes les religions qui font la race plus robuste et la patrie plus forte (2), » M. Henry Bordeaux a vécu en Savoie, il y a grandi, il y a passé les meilleures années de son enfance et de sa jeunesse et il continue chaque été de faire de longs séjours en son chalet du Maupas.

(1) Les Humbles (*Figaro* du 20 mars 1910).

(2) Abbé LECIGNE : *Revue de Lille*, mars 1910, p. 371.

Il aime sa province. Il se plaît à nous faire escalader les montagnes boisées de la Savoie ou les pentes neigeuses de ses glaciers que dorent les soleils couchants, à nous promener dans ses vallées larges et bien cultivées, ou à suivre les gorges étroites que remplit le mugissement terrible du torrent. Il nous conduit sur les bords de ces lacs qui tantôt reflètent « dans leurs eaux sans rides un ciel sans nuages », tantôt sont « moirés de frissons légers ». Avec lui, nous visitons ces pittoresques villes savoisiennes dont il sait, d'une façon si vivante, évoquer le passé glorieux. Il nous introduit dans les différentes classes de la société savoyarde. Il nous décrit les mœurs paysannes. Il ouvre pour nous ses notes de jeune avocat au barreau de Thonon et nous fait vivre dans l'aimable intimité de ces messieurs de la magistrature. Il nous burine de vigoureuses silhouettes de ce clergé savoyard qui, à la finesse d'esprit d'un François de Sales, sait allier la robustesse du montagnard.

Aussi M. Henry Bordeaux est-il de ceux qu'on peut à juste titre classer parmi les écrivains régionalistes. Chanter et glorifier sa petite patrie, voilà ce à quoi il s'est appliqué après avoir exalté la grandeur de la Famille et défendu la Maison. La Famille, le petit pays, ces deux mots se complètent heureusement l'un l'autre, celui-ci est la prolongation de celle-là. Son œuvre inspire à ses lecteurs, ainsi qu'il le voulait lui-même, « le goût

de restituer à nos provinces françaises (trop souvent portées à exiler leurs meilleurs enfants par le spectacle de l'envie et de la médiocrité) une beauté originale et une vigueur intellectuelle qu'elles n'ont plus guère (1)».

M. Henry Bordeaux est un régionaliste qui s'est passionné pour toutes les choses de son pays, qui a goûté tout ce qu'il y avait de force et de poésie dans les horizons familiers au milieu desquels il est habitué à vivre. C'est au pays natal qu'il a puisé le meilleur de lui-même, c'est de lui qu'il a reçu la première inspiration. Aussi ne sommes-nous point étonnés quand, au détour d'une page de ses romans, nous nous trouvons en plein pays savoyard. Ceci nous arrive fréquemment, car selon son propre aveu « il n'est guère de ses livres où la Savoie n'occupe une place principale (2). » Nous pourrions facilement réunir les pages nombreuses de son œuvre en un ouvrage des plus complets et des plus instructifs sur la Savoie qui comprendrait, au lieu de la sèche nomenclature d'un guide, de savoureux commentaires de pensée, d'histoire et de nature (3).

*Les paysages de la Savoie.* — La première par-

(1) *Le Pays natal*: Lettre préface au marquis Costa de Beauregard.

(2) *Promenades en Savoie*.

(3) Lire dans *l'Echo de Paris* du 26 août 1919, l'article de M. Jean Ajalbert, de l'Académie Goncourt : « Passants et souvenirs ».

tie de cet ouvrage serait une longue excursion à travers la Savoie. Elle aurait tout le charme et tout l'intérêt des flâneries pleines de souvenirs et d'idées, si évocatrices du passé, si pittoresques et si vivantes de M. André Hallays en Ile-de-France, en Touraine, en Bretagne, en Alsace, en Languedoc ou en Provence. A la suite de M. Bordeaux nous visitons les villes savoisiennes. Cicerone aimable, il nous fait pénétrer l'âme mélancolique de ces cités tranquilles qu'animaient autrefois la vie et le mouvement des cours des ducs de Savoie. Il nous conduit à Chambéry, et nous amène au cœur de la vieille capitale de la Savoie. Il nous décrit dans *les Roquevillard* cette pesante forteresse qui sert de tige à la Sainte-Chapelle, délicate fleur ogivale.

Ces constructions d'âge et de caractères divers, retardées ou poussées selon les ressources financières des princes et leurs ambitions, sont moins ordonnées, mais plus éloquentes que les édifices uniformes dus à un seul maître de travaux. Une longue suite d'histoire y habite avec ses heurs et malheurs. Les deux tours émergent d'une masse confuse d'arbres qui, placées sur deux terrasses superposées, paraissent se confondre. Sous les platanes de la terrasse inférieure se dressent les statues récentes de Joseph et Xavier de Maistre. Ainsi, en peu d'espace, tiennent plusieurs siècles d'histoire. L'endroit est désert comme une tombe; seul le passé y parle (1). »

(1) *Les Roquevillard*.

Mais si M. Bordeaux nous emmène volontiers sur la place d'armes de Lans, devant la maison natale des frères de Maistre, il se garde bien de nous conduire aux Charmettes, la petite propriété que possédait M<sup>me</sup> de Warrens, aux portes de Chambéry. C'est qu'en effet il ne pardonne pas à Jean-Jacques Rousseau, le triste héros de ces lieux, de s'être fait l'apôtre de l'individualisme, qui détruit la famille. Il lui pardonne peut-être encore moins d'avoir écrit le *Contrat social* dont l'application nous a conduit au suffrage universel, cette « belle machine à produire le gaspillage, l'incurie et le désordre (1). »

Aussi nous emmène-t-il rapidement de l'autre côté des Charmettes, au pied du mont Granier, « par sa forme semblable à quelque prodigieux lion couché qui relève la tête, un lion d'une carure de 6.000 pieds. Sa crinière est faite d'une forêt de sapins noirs qui s'arrête à l'encolure, car le visage dégagé est une muraille perpendiculaire de 700 à 800 mètres. Je n'ai vu nulle part dans la nature, écrit M. Bordeaux, cet aspect impressionnant du fauve au repos (2) ».

Nour le suivons aux Marches.

C'est un village du moyen âge dont le pittoresque est imprévu. Un mur d'enceinte, aujourd'hui percé de fenêtres, le protège et met à l'abri

(1) *Les Roquevillard.*

(2) *Le Pays natal.*

l'église, les chaumières et le château. On le franchit par une haute porte en ogive. Le château ancien et massif appartient aux Belle-garde; une de ses descendantes y abrita ses amours pendant la Révolution. Il est aujourd'hui converti en orphelinat. Il garde de ses origines un aspect de palais et de forteresse que modifient quelques pieux détails. Une façade italienne à colonnades de marbre est ornée d'une statue de la Vierge. La salle d'honneur... haute de trois étages, n'a pas été transformée, et porte encore les décorations mythologiques qu'imprima sur ses murs le pinceau de quelque artiste de la Renaissance, sans doute reçu princièrement ici par les seigneurs d'autrefois. Hercule et Mars, Minerve et Diane se font vis-à-vis, comme les figures d'un quadrille divin. Et quel est mon étonnement de découvrir sur un panneau un exquis médaillon de l'Amour. Le petit enfant dévêtu, grassouillet et charmant, tire une flèche contre la poitrine du visiteur. Et celui-ci a beau se déplacer dans la salle « l'enfant qui sourit le vise toujours. Ainsi nul ne peut se dérober à ses traits. Il les dirige de tous les côtés à la fois. L'artifice est ingénieux, et bien italien.... Et pour cet enfant qui s'amuse, les hommes se haïssent et s'égorgent (1)...

ajoute M. Bordeaux qui, volontiers, dépeint, avec un certain luxe de détails, les œuvres d'art que possède son pays.

De là, nous poussons une pointe en Maurienne.

Cette région, qui est la plus misérable de Savoie,

(1) *Le Lac noir.*



en est aussi la plus singulière. Toute en montagnes et en rochers, elle ressemble à ces personnages maigres qui montrent, en place d'une chair polie et douce aux yeux, une ossature pointue et menaçante. Mais si la beauté se retire d'un corps dévasté, elle peut se réfugier dans le feu du regard et dans l'expression ardente du visage. Ainsi la Maurienne pauvre et pelée, à défaut de coteaux fleuris, de plaines fécondes et d'herbes grasses, ces appas de la terre garde néanmoins un charme mystique. Il lui vient de ses murailles de pierre qui reflètent les soleils couchants et, le soir, paraissent embrasées, de ses pics élevés qui retiennent les nues au passage comme des lances hardies et habituent le voyageur à lever la tête vers les cieux. On la dirait l'œuvre d'un peintre espagnol ascétique et desséché. Elle est le fond de toile qui convient aux nains de Zurbaran et de Ribeira (1).

Et dans cette Maurienne aride, désolée (2), qui semble être le patrimoine moins de Dieu que du démon, nous allons visiter la curieuse petite église d'Avrieux. M. H. Bordeaux, avec cette même abondance de détails que nous avons remarquée à propos du château des Marches, en donne cette description :

L'un des murs de façade, au pied duquel sont

(1) *Le Lac noir*.

(2) « Desséchée, n'ayant plus que les os et la peau, la Maurienne est pareille à ces créatures mystiques dont la vie s'est toute réfugiée dans le regard et qui se tendent vers le ciel comme des lis au bout de leurs longues tiges. » (*La Nouvelle Croisade des Enfants*, p. 36.)

alignées des tombes cultivées comme des jardins, est recouvert de fresques naïves et amusantes. Elles représentent les sept péchés capitaux surmontés des sept vertus cardinales. Tandis que les vertus sont très effacées et effritées, les péchés quasi intacts ont triomphé du temps, comme de la nature humaine. On les dirait dessinés à la sépia, en grands traits nets, corrects et sûrs. Chaque péché a droit à deux carrés placés l'un sous l'autre, l'un où il est représenté dans sa splendeur terrestre, en compagnie d'un animal symbolique, l'autre où il subit son châtiment. Voici le superbe : un gentilhomme à perruque qui chevauche un lion. Au-dessous on l'aperçoit pendu par les pieds, la tête en bas, et grimaçant dans cette pose humiliée. L'avare monte un sanglier : serré dans une houppe-lande, il porte un trésor. Le même voit au bas ses membres arrachés par les diables qui le dépouillent ainsi de sa propre personne. La Luxure, c'est une femme opulente, en robe de cérémonie, à cheval sur un bouc. Comme il convient, elle est punie par là où elle a péché. L'Ire, c'est un soldat armé sur un tigre. Son supplice consiste à se mordre lui-même. Le gourmand, dont on ne distingue plus l'avantageux portrait, est condamné à manger du feu qu'un serpent lui vomit dans la bouche, pendant que deux ou trois démons, pour lui faciliter ce régime, mettent ses tripes à l'air. Quant à l'Envie et à la Paresse, on n'en voit plus que des morceaux incomplets (1).

A la suite de M. Henry Bordeaux, nous quittons la Maurienne pour excursionner dans le

(1) *Promenades en Savoie.*

Chablais, patrie de saint François de Sales, terre de douceur, de mollesse et de grâce, qui a quelque chose de notre douceur angevine, chantée par du Bellay.

Nous voici dans la

...plaine verdoyante du Chablais que frange l'eau bleue du lac et que limitent des montagnes nonchalantes, boisées jusqu'au sommet et, plus loin, des pics dentelés qui dressent dans le ciel pur leur blancheur aride et, le soir, semblent retenir, comme des hampes d'étendard, les feux du couchant. Là, dans cette région bénie où l'air est transparent et limpide, il convient de cultiver une âme contemplative. L'automne surtout donne à cette nature enchantée toute sa vertu d'émouvoir. Par l'harmonie fondue des teintes, il tempère la trop grande joie que l'été lui distribue en prodigue, il change le rire éclatant des eaux et des prairies, des plaines et des monts en ce sourire poignant de la volupté qui se sait fragile et veut pourtant jouir encore (1).

Nous traversons le Chablais, nous dirigeant sur Annecy. Nous atteignons le lac à Annecy-le-Vieux, d'où « la vue est d'une beauté vaste et diverse... »

Avec M. Henry Bordeaux nous nous promenons dans Annecy, l'antique capitale des comtes de Gênois, si curieuses avec ses multiples canaux qui en font une « minuscule parodie de Venise » (2).

(1) *Promenades en Savoie.*

(2) *Le Pays natal.*

Tout porte à l'imagination, ses vieilles rues à arcades, ses sombres couloirs, ses habitations bourgeoises, aux solides portails de bois bardés de clous, qui ont gardé leur solennité d'autrefois... Annecy, c'est surtout la ville de saint François de Sales. Son souvenir y est tellement vivant qu'il fait en quelque sorte partie intégrante du paysage. Les moindres pierres nous rappellent le souvenir de l'aimable prélat, depuis la modeste maison qui longtemps lui servit d'évêché, jusqu'à la cathédrale où le peuple se prosternait sous sa bénédiction épiscopale. C'est Notre-Dame de Liesse où la colombe se posa sur la tête de saint François pendant qu'il officiait et le somptueux hôtel de la rue Sainte-Claire où il était souvent l'hôte du président Favre.

A Annecy, on respire un parfum de vie singulier. C'est un parfum de vie intérieure. Il semble que derrière ces grises murailles se sont agitées des âmes ardentes. Et l'on a l'impression, quand on se promène le soir, que l'on pourrait bien rencontrer rue de l'Île, M<sup>me</sup> de Charmoisy, sortant de son hôtel pour aller au sermon, M<sup>me</sup> de Charmoisy grave, sérieuse et comptant sur le bon secours de Dieu et de saint François de Sales pour se bien conduire par les chemins du monde, ou rue Jean-Jacques-Rousseau, proche la cathédrale, M<sup>me</sup> de Warens un peu trop préoccupée des jeunes garçons pour bien suivre l'office (1).

(1) *Le Coup de soleil* (nouvelle).

D'Annecy, M. Henry Bordeaux n'a retenu que le lac et la personnalité si attachante de saint François de Sales.

*Les lacs.* — La Savoie enserre entre les rameaux de ses chaînes montagneuses quelques-uns des plus beaux lacs de France. Souvent ils ont tenté le pinceau des peintres et le génie des poètes, mais peu en ont goûté la poésie et senti le charme profond avec autant d'intensité que M. Henry Bordeaux. Comme disait autrefois Sainte-Beuve du célèbre lakiste anglais Wordsworth, il en sait tous les bleus reflets, les bruits et les mystères.

Il nous en a donné toute une série de peintures qui ne déparent point sa collection de croquis savoyards.

Voici d'abord le lac du Bourget, près d'Aix-les-Bains, que la maison de Lamartine avec la femme du physicien Charles a presque immortalisé. Il n'a pas l'aspect riant de certains autres lacs alpestres. Peu de villages animent ses bords dénudés. Il a ce, je ne sais quoi, qui pousse à la tristesse et à la mélancolie. Les teintes y sont atténuées, le dessin languissant. On dirait un délicat pastel fait pour illustrer cette phrase d'Amiel : « Un paysage est un état d'âme ».

Le lac du Bourget, le lac d'Elvire ne se livre pas du premier coup.

Il est semblable à ces personnes qui montrent un front fermé et taciturne : on les imagine maussades, quand elles sont passionnées. Le voyageur qui, de la voie ferrée, croit en prendre possession avec quelques regards, se contente de lui attribuer un aspect sauvage, mélancolique et monotone, parce que, sur l'autre bord, ses rives sont escarpées et recouvertes de l'ombre de la montagne comme d'un manteau.

J'en ai mieux compris le mélange de grâce et de pathétique, un jour que je contournais en suivant la route qui conduit au village du Bourget... A cette extrémité, le lac n'est plus le lac. De chaque côté de la route, à l'époque des crues, l'eau passe, une eau dormante, d'où émergent les roseaux. Même quand ces roseaux desséchés se pressent les uns contre les autres avec un bruit de grésil, elle reste immobile et reflète un nuage qui passe ou les arbres. C'était l'automne et c'était le soir. Sur la droite, après le champ des roseaux, le lac s'étendait dans toute sa longueur. Il s'étendait avec nonchalance, avec douceur. De sa voix de sirène, il appelait... Les derniers rayons coloraient les rochers de Revard et leurs reflets traînaient languissamment à la surface comme des fleurs.

Il faut ainsi, pour saisir son âme, des lumières atténuées, le calme, le silence, l'automne qui augmentent sa force poétique et cette tristesse des eaux qui l'humilient en le faisant rassembler à un grand étang, et qui en l'humiliant, le rapprochent et le rendent plus familier. Alors, sous la montagne orageuse, il se laisse aller à sourire. C'est un sourire délicat de femme de trente ans dont les rêves furent démesurés et la vie étroite comme ces eaux dont l'écoule-

ment va jusqu'à la mer et qui sont contenues dans une vallée (1).

En passant, comme s'il ne l'avait jamais aperçu qu'en wagon, M. Henry Bordeaux nous parle quelquefois du Léman, aux eaux bleues que le soleil anime (2). C'est un simple instantané de touriste. Une fois pourtant il s'est arrêté à le contempler plus longuement à travers les frondaisons de la colline du Publier, près d'Evian.

Le lac apparaissait

...bleu, d'un bleu presque blanc, d'un bleu nuptial, si frais, si doux au regard. Par instants des frissons couraient à sa surface, comme pour attester sa vie, et ces points scintillaient de lumière. Le saut d'un poisson avide de happer un insecte se remarquait à un soudain éclat d'escarboucle. Les voiles latines des barques de Meilleraie laissaient aussi un sillon de clarté (3).

Sur ses rives « la lumière du jour se double dans une coupe d'eaux bleues (4) ».

Voici le petit lac d'Aiguebelette qui,

...à la différence des autres aux nappes bleues a des eaux toutes vertes, comme s'il avait arraché pour toujours leurs reflets aux prairies qui lui servent de rives (5).

(1) *Paysages romanesques.*

(2) *La Maison et Promenades en Savoie.*

(3) *La Neige sur les pas.*

(4) *La Chartreuse du Reposoir.*

(5) *Le Paon blanc.*



Mais M. H. Bordeaux se plaît à nous faire découvrir toute une série de petits lacs peu connus des voyageurs. Ce sont ceux qui s'égrènent « dans cette région douloureuse des abîmes de Myans, affligeante comme le spectacle d'une lèpre ». Ils se terrent aux alentours du col du Frêne, près du Mont-Granier. L'auteur du *Lac noir* nous en a donné dans ce roman judiciaire toute une collection d'eaux-fortes, vigoureusement burinées, aux noirs saisissants. C'est d'abord le petit lac de Sainte-Hélène, tapi au pied du village de Bellecombe « avec son île arborescente que l'on peut comparer à un voilier ». C'est le lac des Marches que n'égaie le vol d'aucun oiseau et qui ne contient aucun poisson, semblable à une enclave « de quelque prodigieux cimetière... car les éboulis de la montagne ont formé sur ses bords des monticules dont l'alignement régulier rappelle celui des tombes ». C'est enfin le lac Noir, sinistre en son décor dantesque, près duquel les sorciers de Savoie se réunissaient pour célébrer leurs diaboliques sabbats.

Les roseaux de ces rives dissimulent presque le lac Noir qui est d'ailleurs tout petit. Nous le contournons et d'un rocher qui le domine nous le distinguons mieux, profond comme un puits et rond comme œil. De chétifs buissons en garnissent la rive. Un églantier a fleuri tout au bord et son reflet dans l'eau sombre fait une frêle tache de lumière. Par intervalles, le jeu d'une tanche qui vient respirer à la surface produit



un cercle qui s'élargit et de sa courbe tremblante anime un instant ce lac mort (1).

Moins sombre est la série de ses tableaux du lac d'Annecy, dont André Theuriet nous a donné de si délicates peintures. Ce lac d'Annecy est le préféré de M. Bordeaux, celui qui répond le mieux à son état d'âme. Il l'a décrit à toutes les heures de la journée, de toutes les rives environnantes. Son roman, *le Pays natal*, est une glorification de ce lac qui vous remet en mémoire les vers de Musset :

Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent  
Qui montre, dans ses eaux, où le cygne se mire  
La blanche Oloossonne à la blanche Camyre... (2)

En arrivant à Annecy, nous l'apercevons de l'allée du Pâquier, dont les platanes fermaient la route de leurs branches aux jeunes feuilles vertes. Entre leurs troncs, le lac apparaissait, paré d'une brume bleuâtre, légère comme un voile de gaze ou de mousseline. Ses eaux se mêlaient au rivage en de pâles nuances. Les montagnes qui l'entourent comme les bords d'une cuvette s'esquissaient à peine. Seules leurs arêtes découpaient nettement une ligne immense qui les distinguait du ciel dont la couleur indécise s'harmonisait à celle de la terre et du lac. Sur la Tournette flottaient des vapeurs dorées qui faisaient cortège au

(1) *Le Lac noir*.

(2) Cités par A. Theuriet : *Autour du lac d'Annecy*. (*Tour de France*, 15 septembre 1905.)

soleil. Près de la route, des traînées de lumière frissonnaient entre les roseaux de la rive (1).

M. Henry Bordeaux s'est plu à faire défiler devant nos yeux de jolies aquarelles qui ont saisi sur le vif le charme et la grâce séduisante de ce lac enchanteur.

Le voici, au petit jour en avril :

Au-dessus de la Tournette et des dents de Lanfon dont les murailles crénelées évoquent une citadelle en ruine, des lueurs dorées présageaient le soleil, tandis que les vapeurs violettes du matin fuyaient le long des coteaux, se désagrégeaient, se fondaient à l'air plus vif. Et sur les eaux du lac, parées de rose et de lilas, comme une baigneuse qui aurait froid, l'aurore frissonnait (2).

Le voici quelques heures plus tard :

Le lac se moire de frissons si légers qu'on le dirait agité par le souffle des sirènes. Ses eaux bleu pâle, transparentes, invitent au bain. La brume matinale affaiblit les contours des montagnes, qui apparaissent presque blanches dans la clarté. C'est le virginal décor de l'éveil des choses, une harmonie d'azur et de neige de lignes fondues et de nuances imprécises, l'aspiration de la nature à la lumière, à la vie.

En juillet, le tableau n'est plus tout à fait le même.

(1) *Le Pays natal.*

(2) *Une Honnête Femme.*

L'azur du ciel sans nuages se fonçait au zénith et pâlisant au bout de l'horizon, mourait dans une gaze rose et violette. Les eaux du lac reflétaient ce ciel pur et elles s'animaient parfois dans leur calme de ces lents frissons qui attestent leur vie silencieuse. Sur la rive opposée, d'un fouillis de verdure émergeaient les tours blanches de Duingt. A droite, Annecy apparaissait dominé par le château de Nemours, qui lui donne l'aspect d'une ville forte du moyen âge. Ce matin d'été répandait dans l'espace une suave mollesse.

Les matins d'automne « des blancheurs rosées neigent doucement à l'horizon ».

Le soir, au soleil déclinant,

...le versant du Semnoz s'attriste de l'ombre déjà descendue. Lentement le soleil quitte l'horizon. Le lac se pare de lueurs roses et le ciel de teintes violettes, lilas et dorées. On dirait qu'il neige, au loin, des fleurs.

Les soirs d'automne ont « des rougeurs de braise qui se propagent comme un incendie ».

Puis peu à peu la lune s'approche de l'horizon.

Sur la Dent de Lanfon, une douce lueur traînait, puis ce fut un flot de lumière blanche, et sur ce nimbe se découpèrent les escarpements du rocher. Dans la paix solennelle de la nuit, l'astre apparut et se détacha de la montagne. Sa course lui communiquait la beauté de la vie. Il monta rapidement dans le ciel, et, comme une jonchée d'étoiles, il laissa tomber sur les eaux du lac une tremblante colonne de clarté. Cette

colonne jouait, se brisait, et, selon la pureté de la surface liquide, tantôt elle formait des rondes de points lumineux, tantôt une nappe frissonnante d'argent. Un second jour atténué éclaira la nature. La Tournette et la Dent de Lanfon, tristes comme des châteaux en ruines, profilaient noblement leurs grandes tours sur le ciel. On voyait au loin des choses mystérieuses aux douces nuances.

M. Bordeaux a donné la note exacte de chacun de ces lacs. Il en a rendu les traits extérieurs, physiques, pourrait-on dire, mais il s'est appliqué surtout à en démêler le caractère intime ou plus exactement encore, suivant le mot de M. J. Ferchat, sa nuance d'âme. Sa propre âme se mêle en quelque sorte à celle du paysage et l'une se met rapidement à l'unisson de l'autre. Souvent, d'un mot, M. Bordeaux résume l'impression du paysage devant lequel il nous place et cette impression est celle même qu'il éprouve en le découvrant. Ainsi le lac du Bourget est « taciturne, lamartinien, fait pour les idylles tragiques », tandis que le lac d'Annecy est « gentil, coquet, mignard comme un pastel de Latour ou une toile de Watteau ».

*Histoire et légendes de Savoie.* — M. Henry Bordeaux ne se contente pas d'être le paysagiste de la Savoie, il veut en être l'historien. Le passé de son pays n'a, en effet, plus de secret pour lui. Ce passé d'ailleurs est tellement

mêlé au pays lui-même qu'en décrivant l'un, il évoque nécessairement l'autre. C'est ainsi que l'emplacement du château d'Aprémont, au pied du Granier, lui rappelle le terrible procès Montmayeur contre Chignin, jugé par le Conseil ducal que présidait Guy de Fesigny.

Un jour que le plaideur entretenait son juge du bien-fondé de sa cause, le président de Fesigny l'assura du succès et eut l'imprudence d'ajouter qu'il en répondait sur sa tête. Montmayeur, après une affirmation aussi autorisée, s'endormit dans une trompeuse sécurité dont la nouvelle de la perte de son procès le réveilla en sursaut. Il entra dans une rage dont trembla le château d'Aprémont et jura qu'il se vengerait !

Il laissa passer un an. Personne ne songeait à sa promesse de vengeance quand il invita le président de Fesigny en son château d'Aprémont. Malgré sa surprise de ne trouver aucun autre invité, de Fesigny dîna seul à seul avec son hôte. Soudain, à la fin du repas, un rideau est tiré dans la salle où ils se trouvaient et Fesigny aperçut quatre hommes assis sur des fauteuils et habillés en juges. Et Montmayeur de rappeler les paroles de son juge lui assurant le succès et sa promesse de vengeance. Fesigny est aussitôt condamné à mort par ce tribunal et exécuté par un homme d'armes du château.

Le lendemain de cette brève exécution, le maréchal de Montmayeur se rendit à la salle du palais où sié-

geait le Conseil. Il tenait à la main un de ces sacs à procès alors en usage. Le sien paraissait fort chargé.

— Je demande, dit-il insolemment aux juges, la revision de votre arrêt qui a été mal rendu et me fait grief. Et je vous apporte la dernière pièce de mon affaire.

Il posa devant eux, sur la table, le sac lourd qui s'ouvrit, et la tête sanglante du président de Fesigny roula vers ses collègues (1).

Son roman *la Maison morte* lui donna prétexte à des pages fort curieuses sur l'histoire de la Maurienne, ce « vieux pays que toute l'histoire a traversé depuis vingt siècles et davantage ». Il a vu passer les plus illustres vaincus et les plus grands des conquérants, depuis Annibal et César jusqu'aux généralissimes des armées alliées de la Grande Guerre.

De tous ces équipages et de tous ces défilés, les Mauriennais ont gardé une imagination ardente qui ne se satisfait que dans le miracle ou la folie.

C'est un pays de sorciers, de superstitions. On y vit hors de la ligne de la vie ordinaire.

N'est-ce pas dans cette Maurienne qu'une école enfantine tout entière résolut un jour de franchir la montagne pour aller à Rome au secours du Pape dont elle avait entendu dire qu'il était prisonnier? L'aventure du curé de Lansle-

(1) *Le Lac noir*.

villard qui, rescapé de l'assassinat, ne trouve rien de mieux pour assurer sa sécurité que de prendre à son service l'assassin qui l'avait manqué, n'est point faite pour étonner les habitants d'un tel pays.

Mais ce qui surprend surtout dans cette région désolée, c'est sa civilisation. Ainsi le village de Bessans, dès les quinzième et seizième siècles, avaient ses peintres et ses poètes. Les artistes bourguignons ou flamands qui passaient les Alpes pour gagner l'Italie, payaient leur hospitalité de quelque dessin ou de quelque statuette. On surprit leur secret et dans les vallées, on se mit à peindre. Certaines chapelles ont conservé les traces d'« un art ingénu et un peu rude de primitifs en retard ». Un certain Jean Clappier de Bessans occupait ses veillées d'hiver à sculpter des rétables et des saints. « Il fit école, nous dit M. Bordeaux, dans sa propre famille et dans son village ». C'est de cette façon que furent décorés les nombreux oratoires et sanctuaires de la Maurienne.

Bessans, petit village perdu à plus de dix-sept cents mètres d'altitude, est le centre, le foyer de cette « civilisation singulière, crédule ensemble et avide de savoir » qui s'est perpétuée d'âge en âge. Il y avait, en effet, des dramaturges à Bessans qui composaient des mystères qu'ils représentaient, soit en plein air, soit dans une chapelle transformée en théâtre pour

la circonstance. Les mystères les plus célèbres étaient celui de Saint-Sébastien, celui de la Nativité, celui de Job. C'est dans celui de la Nativité que l'on trouve en vers délicieusement naïfs qui commentent à leur façon l'Annonciation et l'Incarnation :

« Jésus entra, c'est chose claire,  
En elle comme le soleil passe  
Tout oultre parmi la verrière  
Sans que point le verre se casse. »

Ces gens de Bessans d'ailleurs ne doutent de rien. Ne prétendent-ils pas s'annexer l'enfant Jésus qu'ils font naître, non pas en Judée, mais bien en Savoie et à Bessans.

Voilà donc, écrit l'auteur de *la Maison morte*, une paroisse de cinq à six cents âmes, perchée à mille sept cents mètres d'altitude, sans grands moyens de communication, où l'on trouve au seizième siècle, des poètes pour écrire des drames, des peintres pour les décorer, des acteurs pour les interpréter, et l'on parle encore de l'ignorance du temps jadis et des progrès de l'instruction !

Et M. Bordeaux est comme les gens de Bessans. Il est fier que cette paroisse se trouve dans son pays, en Savoie.

M. H. Bordeaux décrit-il un monument, aussitôt il nous en conte l'histoire. Telle, par exemple, cette description, citée plus haut, du château de Chambéry, tirée des *Roquevillard*.



Il nous décrit l'existence pleine de charmes et d'agréments de la société annecéienne au temps de saint François de Sales qu'il évoque à nos yeux. Annecy était à cette époque le séjour de quelques beaux esprits, tels que Louis de Sales, l'évêque de Montpellier, Mgr Fenouillet, celui-là même qui prononça l'oraison funèbre de Henri IV, le poète Marc-Claude de Buttet et Honoré d'Urfé, l'auteur de *l'Astrée*. Le président Favre, jurisconsulte éminent, auteur d'un code célèbre, réunissait en son vaste hôtel de la rue Sainte-Claire, la haute bourgeoisie et la noblesse savoyarde. Et dans cette brillante compagnie, saint François de Sales se montrait causeur spirituel et parfait homme du monde. L'écrasante activité, que réclamait l'administration de son diocèse, ne l'empêchait point de s'occuper de littérature. De concert avec le président Favre ne fonda-t-il point l'Académie florimontane, dont l'Académie française, fondée trente ans plus tard, n'est qu'une contrefaçon? Elle avait pour emblème un oranger, chargé de fleurs que complétait cette devise : *Flores fructusque perennes*.

L'Académie florimontane avait quarante membres qui choisissaient dans leur nombre un président et un censeur parmi des *gens habiles en tous genres et bien près de l'encyclopédie* (il faut croire qu'il y en avait à Annecy) et aussi un secrétaire qui devait avoir *des idées nettes et claires, un esprit fin et délié, des pensées*

*nobles et être bien versé dans les belles-lettres.* L'évêque de Genève prononça lui-même le discours d'ouverture : on peut croire, fait remarquer M. Bordeaux, qu'il fut plein de grâce et de courtoisie.

Cette belle société ne dura point. Elle mourut avec son président. Aujourd'hui, l'on ne peut même pas retrouver les noms de ses quarante membres (1).

A Chambéry, on ne s'ennuyait pas non plus. Mais la vie y était plus mondaine. A la veille de la Révolution, on aimait à se réunir. Rousseau en témoigne dans ses *Confessions*. Joseph de Maistre était l'âme de toutes les réunions. « Il était de toutes les fêtes. Car il ne faut point se le figurer sous l'aspect rébarbatif d'un travailleur austère et sauvage. Il a cette robuste gaieté des natures saines et vertueuses (2) ». Le tout Chambéry élégant se divertissait en habits de gala aux journées anglaises du marquis d'Yenne. Il fallut la Révolution pour mettre un terme à cette vie de réjouissances et de plaisirs.

Délaissant l'histoire de tel ou tel coin de son pays, M. Henry Bordeaux, dans une de ses meilleures pages, tenta de nous expliquer comment la Savoie prépara elle-même, dans le cours des siècles, son annexion à la France.

Quand on est menacé de tous les côtés par de puissants voisins, on surveille sa langue et ses armes.

(1) *Portraits de femmes.*

(2) *Promenades en Savoie.*

Un petit peuple, ramassé entre ses frontières convoitées, est sûrement diplomate et soldat. Réaliste forcé, il envisage d'un regard clair les solutions possibles. Dur de raison, le peuple savoyard l'était comme ses princes. Pauvres et énergiques, vivant de sa vie, en contact direct avec lui, et comme lui pratiques et narquois, il les avait aimés d'une de ces tendresses dont le dévouement ne se mesure pas, mais qui ne perdent en aucune occasion le franc-parler. Sa loyauté fut proverbiale, comme sa brigade fut légendaire. On avait travaillé de compagnie pendant tant de traverses, qu'on pouvait bien se croire lié pour toujours.

Or, il arriva que ces deux raisons se heurtèrent. Les princes regardèrent par-dessus les Alpes. C'est une vue qui a toujours enflammé le désir. Qui regarde l'Italie veut y descendre pour y cueillir la joie. Les Savoyards n'entendaient pas passer au second plan dans les préoccupations de leurs chefs. Tournant le dos au Piémont, de leurs montagnes ils distinguaient la France. On y parlaient leur langue, ou bien si vous le préférez, c'était eux qui parlaient le français, mais assez proprement, ma foi, puisqu'ils avaient fourni à la Pléiade un disciple avec le poète Marc-Claude de Buttet, à la jurisprudence son premier code, le code Fabrien, à l'Académie son premier grammairien, Vaugelas, aux lettres immortelles, saint François de Sales, ce tranquille enchanteur qui, des vérités de l'âme, composa des bouquets. En France, ils envoyaient leurs produits, et de France leur venaient de beaux écus sonnants et trébuchants, tandis que du Piémont, racontaient-ils en riant, il ne venait jamais que des Piémontais. Ce sont là des arguments qui ne laissent pas insensibles. Et l'on commença de bou-

gonner un peu comme ces vieilles nourrices qui besognent ferme tout de même.

Quand les armées de la République vinrent camper en Savoie, ce n'eut donc pas comme dans un pays étranger qu'on traite brutalement et avec hauteur. L'ébranlement qui secouait toute l'Europe fut là plutôt atténué. Et pendant cette première annexion, la Savoie donna à la France, pour ne pas perdre l'habitude du zèle militaire, un beau contingent de soldats : les généraux Dupas, Chastel, Curial, Pachtod, Dessaix le plus glorieux, et qui porta le titre assez enviable de « gouverneur de Berlin ». Elle donnait en même temps à la Révolution l'un de ses plus puissants adversaires, Joseph de Maistre. Par la plume et par l'épée, de diverses manières, de ces manières opposées où l'histoire introduit son ordre, elle servait la France, de sorte qu'elle pouvait, en avance d'un demi-siècle de prédestination, répéter le mot du comte de Maistre : « Il me semble que ma nature m'a créé pour la France ».

Cette page n'est-elle pas une saisissante synthèse de l'histoire de la Savoie qui range M. Henry Bordeaux parmi les historiens, vraiment dignes de ce nom ?

Dans notre vieille France, la région, c'est comme la maison, mais une maison plus vaste que celle qui abrite le cercle de la famille. Dans cette maison se trouvent nos « sources ». C'est là que nous pouvons nous développer normalement, en puisant à ces sources les substances nécessaires à notre vie matérielle et morale. A

cette maison nous sommes attachés par les fibres les plus intimes de notre âme, par notre tempérament, par les usages, par le contact de nos compatriotes, par la terre, par l'air même. Cette maison, bâtie et ornée par ceux qui nous ont précédés, est la nôtre. Et pour nous plaire dans cette maison, nous devons nous efforcer « d'y retenir les ombres qui errent au milieu des souvenirs que nos ancêtres nous ont laissés, et en remontant les âges, de restituer aux choses leurs âmes fugitives et délicieuses » (1).

Nous savons gré à M. Henry Bordeaux de l'avoir fait pour sa région, la Savoie.

*L'Ame de la Savoie.* — Dans un chapitre de ses *Promenades en Savoie*, après avoir énuméré les écrivains qui, séduits par le charme et la beauté de ce pays, avaient tenté d'en décrire les différents aspects, M. Henry Bordeaux écrivait :

De toutes ces merveilles, nos écrivains ne parlent pas ou ne parlent guère. Seraient-ils donc semblables à ces maris qui sont tout seuls à ne pas s'apercevoir de la beauté de leur femme? Non. Ce qu'ils abandonnent de leurs pays aux écrivains étrangers, c'est ce que tout le monde peut en prendre : le charme extérieur, la splendeur physique. Ils se sont réservé l'âme.

Et de cette âme, M. H. Bordeaux a recherché

(1) Babelon. Discours prononcé à l'Institut et reproduit dans l'*Univers* du 7 avril 1910.

les traits distinctifs en s'adressant, dit-il, aux seuls auteurs savoisiens, et aussi à ces légendes qui ont pour poète le peuple lui-même et qui, par là, sont véridiques comme le langage des enfants, et quelquefois des enfants terribles.

Le Savoisien aime passionnément sa terre de Savoie. Comme disait Renan de la Bretagne, cet amour est « une volupté intérieure qui use et tue ». Cet amour, le Savoisien ne l'exprime pas, il le sent, il en est tout pénétré. Il ne le manifeste pas, mais ce n'est pas pour cela que sa passion en est moins forte. Pendant son ambassade en Russie, Joseph de Maistre ne songe jamais à son pays sans s'attendrir : « Ma chère tante, écrit-il un jour de là-bas, si vous saviez pourquoi je ris, vous ne me blâmeriez pas... c'est pour ne pas pleurer ».

Et M. Bordeaux raconte qu'arrivant un jour en Savoie, il vit une

...vieille femme qui pleurait à la portière de son wagon : « Faut pas vous étonner, lui dit-elle, je ne l'ai pas revu depuis trente ans ». Et elle lui montrait le Léman aux eaux bleues que le soleil animait. Elle avait été servante à Paris et n'était point revenue au pays natal depuis tant d'années. Elle n'y avait guère pensé, peut-être, mais il lui suffisait de le revoir pour être émue (1).

(1) Tous ces détails sur le caractère savoyard sont empruntés au chapitre des *Promenades en Savoie*, intitulé : *la Savoie peinte par ses écrivains*.

Cependant cette sensibilité est plus pratique que poétique. Le Savoyard voit les choses sous leur jour utile. Tel ce vieux paysan, qui près de mourir, se fait apporter sur son lit un panier de sa terre. Il ne la fécondera plus, mais il veut la voir, la palper encore. Et avec délices, il y plonge ses mains déjà presque refroidies.

Ce mélange de sens pratique et d'imagination donne au Savoisien un caractère fort original. Il en fait un perpétuel chicaneur. Le Savoyard n'est content que quand il entend parler de servitudes et d'hypothèques. Il ne cherche pas, à proprement parler, noise à son voisin, mais il entend être maître absolu de sa terre. Il voit, dans les choses de justice, tout l'attrait d'un jeu. En Savoie, un paysan riche, qui n'a pas de procès, est méprisé. M. H. Bordeaux se souvient d'un vieillard de quatre-vingts ans, que la vue du papier timbré — nouvelle fontaine de Jouvence — rajeunissait et qui disait au médecin. « Eh ! Monsieur le docteur, un petit procès ça fouette le sang ! »

En Savoie, on plaide, on plaide jusqu'à la mort. Rappelons-nous la légende de Montmayeur.

Elle révèle avec violence un trait du caractère savoyard, comme la caricature fixe avec outrance une physionomie. Nous sommes en pays de procureurs, en pays de droit, écrit M. Bordeaux, dans *le Lac noir*. Chez nous, céder, transiger même, c'est abdiquer. Le propriétaire veut être maître absolu sur son coin



de sol; il ne tolère ni contestations, ni servitudes. Il possède avec acharnement.

Le Savoyard se défie de la procédure et, s'il ne connaît pas le droit, il connaît fort bien ses droits. Aussi le Sénat de Savoie était-il autrefois très florissant. Mais il ne se hâtait pas, il rendait ses arrêts avec le calme et la sérénité qui conviennent à la magistrature.

On raconte qu'un bon curé de village avait un mauvais procès, dont il attendait impatiemment la solution. Un jour, du haut de la chaire, il laissa éclater son dépit de ses lenteurs. Il prêchait sur la Passion et, arrivé à la condamnation du Christ, il s'écria dans un pieux élan d'indignation :

« Seigneur Jésus, que n'avez-vous été jugé par notre respectable Sénat de Savoie. De renvoi en renvoi, vous ne seriez pas *encore* mort sur la croix ! »

Il fut blâmé publiquement à cause du mot *encore*.

Le Savoyard, d'un naturel triste, est, cependant, plein d'une bonne humeur familière, souvent narquoise, que l'on trouve dans toutes les classes de la société, dans la noblesse comme dans le peuple.

Jugez-en, nous dit M. Bordeaux.

On avait dit à un roi de Sardaigne que la noblesse de Savoie était très pauvre. Un jour, plusieurs gen-



tilshommes, apprenant que le roi passait par je ne sais quelle ville, vinrent lui faire la cour en habits de gala magnifiques. Le roi leur fit entendre qu'ils n'étaient pas si pauvres qu'on disait. — Sire, répondirent-ils, nous avons appris l'arrivée de Votre Majesté, nous avons fait tout ce que nous devons, mais nous devons tout ce que nous avons fait.

Cet esprit caustique et légèrement moqueur, nous le retrouvons dans le clergé. Lui est rude et n'a aucune prétention au bel esprit. Il ne s'embarrasse pas dans ses propos. Il dit aux gens leur vérité tout crûment. Un curé, qui avait des paroissiens d'intelligence fort bornée, prêchait sur la mort : « Il y en a, dit-il, qui rendront l'âme, mais pas l'esprit. »

Il y eut un jour, en Savoie, raconte M. Bordeaux, un évêque fort gourmand. Quand il commençait ses tournées épiscopales, tous les petits curés tremblaient, car leur office y passait. Comme il visitait une pauvre paroisse dénuée de ressources, le sacristain fit prévenir le curé de son arrivée : — Monsieur le Curé, voici Monseigneur. Comment faut-il sonner ?

— Sonne très fort, mon ami. Sonne comme pour la grêle.

Mais aussi, comme ce rude clergé de Savoie rachète son esprit mordant, cruel quelquefois, par une hospitalité large et accueillante. Qu'on se rappelle le curé de Lanslevillard dans *Le Carnet d'un stagiaire* !

Il y a, écrit M. Henry Bordeaux, toujours une ressource dans les plus mauvais villages, c'est la cure. Que de curés en montagne ont joué le rôle du bon Samaritain ! (Les pères de l'hospice du Grand Saint-Bernard en sont un exemple permanent.) Ils ne condamnent pas souvent leur porte et ils accueillent sans méfiance le touriste fatigué. En Savoie, ils sont la plupart du temps hospitaliers. Gais ou bougons, ils vous offrent un lit et une place à table. Et même ils ne détestent pas la compagnie. Leur pauvreté, qui est grande, dans cette Maurienne pelée, ne les préserve pas d'être généreux.

De cette générosité, je bénéficiai un jour. Hospitalisé en 1915 dans une ambulance d'Albertville, je montai un dimanche d'été avec quelques camarades au petit village de Pallud, accroché, on ne sait comment, à une roche abrupte qui domine le cours torrentueux de l'Arly. A l'église, misérable comme le reste du village, les vêpres finissaient. Après l'office, le curé, un petit vieux, au visage raviné et brûlé par les bises aigres de la montagne, vint à nous. Sans plus de façon, il nous emmena au presbytère. Après de laborieux pourparlers avec sa servante qui nous considérait comme des intrus, des gens sans aveu, il obtint, non sans peine, qu'elle nous apportât des chaises et de quoi restaurer. L'air est vif en montagne et nos appétits en étaient excités. L'office de la cure, ma foi, faillit bien y passer tout entier, mais le bon curé laissait faire avec tant d'esprit et de bonne grâce...

Le curé de Lauslevillard est donc bien, en somme, le type générique du clergé de Savoie.

*Profils savoyards.* — L'œuvre de M. Henry Bordeaux, avons-nous dit, est une patrie qui chante. Elle nous a donné un magnifique album de divers aspects du pays savoyard, elle nous en a rappelé le passé tout plein de vie. Elle ne s'arrête pas là. Elle évoque pour nous la figure des hommes les plus représentatifs de cette âme savoyarde dont il nous a donné une si pénétrante étude. Elle rappelle le souvenir de ces enfants de Savoie, non seulement de ceux qui ont dépassé la grande renommée, tels qu'un saint François de Sales ou un Joseph de Maistre, mais encore ceux dont la réputation n'a point franchi les limites de l'ancienne Savoie d'avant 1860, ceux dont la tombe est encore fraîche ou même ceux dont l'héroïsme a été noyé dans l'héroïsme anonyme de la grande guerre, tels le sous-lieutenant Soudan ou le capitaine Favre.

M. Henry Bordeaux nous a, dans *Vies intimes* ou dans ses *Portraits de femmes et d'enfants*, esquissé les profils de bon nombre de Savoyards d'autrefois et d'aujourd'hui.

Pour nous parler d'eux, il s'est mis à l'école des bons érudits. Il a recherché partout où il était susceptible de les trouver, les traces de ses héros.

J'ai visité, écrivait-il à propos de l'un d'eux, toutes ses demeures, j'ai lu bien des études locales, et même fouillé des archives. C'est le fruit de mes recherches que je prie le lecteur de cueillir.

Le premier de ses *Profils savoyards* dans l'ordre chronologique est celui de Bayard. M. H. Bordeaux s'est arrêté à son enfance seulement.

Après nous avoir rappelé les traits généraux de son caractère, générosité, courtoisie, endurance, amour de l'aventure et du danger, il nous conduit aux lieux d'enfance de son héros, et à leur description se mêle le récit de l'enfance du jeune Dauphinois.

Le château où naquit Bayard est déjà une biographie militaire. Dans la vallée du Gresivaudan, il émerge sur un de ces îlots qui jalonnent le bord de l'Isère... Les pentes de cet îlot sont garnies de vignes que je vis l'automne dernier toutes dorées d'or vert ou d'or rouge, selon les plans. Du sommet, on embrasse, d'une vue inégale, les quatre horizons. Au Nord, s'ouvre la vallée de Chambéry, avec le lac du Bourget et les plaines de la Chantagne... De l'autre côté, la plaine de Grenoble, fermée par les montagnes du Vercors. A l'Est, le regard se heurte immédiatement aux pentes boisées et rapprochées de Bramet-farine. Mais ce qui attire, ce qui fascine, c'est la vue d'Ouest, avec le Granier massif et crénelé, pareil à une forteresse, ceint à mi-pente de buissons roux. Cette montagne, avec ses à-pics, son énormité, sa forme de bête couchée qui se redresse, et le ton de ses

pierres qui, au couchant, s'embrasent, ou mieux s'ensanglantent, a de quoi surexciter une jeune imagination. On dirait qu'une armée de sapins l'assiège et s'arrête brusquement, vaincue par le rocher. Menaçante et formidable, elle provoque comme un Goliath, les petits David. Elle oblige à lever la tête, elle agite les cervelles et leur suscite des pensées de colère et d'héroïsme. Le soir, tout enflammée, chargée de souvenirs de sorcellerie, elle exalte l'esprit comme une pièce d'étoffe rouge un taureau. Or, les fenêtres de la chambre où naquit et vécut Bayard, donnent en plein sur le Granier... L'enfant vit très clair et reçut les insolentes menaces de la montagne. C'est tout à fait le paysage d'un héros, — d'un héros qui poursuivra dans la vie des buts immédiats et définis. Pas d'hésitation sur l'avenir : il est tout de suite décidé, il connaît ses limites, il veut guerroyer. Quand son père, qui sent venir la mort, l'interroge, il exprime cette simple résolution... Et quand il quittera le château quelle noble scène de famille ! Son oncle, l'évêque de Grenoble, va le mener à Chambéry pour le confier au duc Charles de Savoie. Il lui a fourni un tailleur et baillé un bon petit roussin que l'adolescent a enfourché de façon à ravir le vieux seigneur son père. Les adieux sont faits, mais où est sa mère ? Dans une tour « où son amour de mère la sollicitait de pleurer ». Il monte la saluer. Alors, domptant son chagrin, la dame lui propose trois commandements : Dieu, l'honneur et la charité. Puis elle lui mit dans la main ses économies (1).

(1) *Portraits de femmes et d'enfants.*

La citation est longue, mais est-il possible, sans violenter la pensée de M. Bordeaux, de séparer la description du château de Bayard du récit de sa vie. Il est difficile de vérifier plus exactement les assertions positivistes de Taine (1) qui font de l'homme un être façonné par les éléments naturels de son pays.

Mais le Savoyard pour lequel M. Bordeaux a le plus de sympathie et de respect c'est saint François de Sales. Après avoir, dans ses livres, dans des conférences, recueilli de nombreux éléments de sa biographie, il vient avec son *Saint François de Sales et notre cœur de chair* de lui élever un monument. M. Bordeaux est, en effet, de ce coin de Savoie où l'atmosphère est tellement imprégnée du souvenir du saint que sa vertu y est demeurée agissante.

Les lieux où il a passé ont gardé quelque chose de sacré... Il fait partie de ce fond légendaire dont les premières années s'imprègnent pour le restant des jours. On l'imagine volontiers commandant aux animaux, parlant aux astres et aux éléments. Cependant le langage doré qu'il parle n'est pas celui d'un François d'Assise qui fut tout élan, tout enthousiasme.

(1) « L'air et les aliments font le corps à la longue; le climat, son degré et ses contrastes produisent les sensations habituelles, et, à la fin, la sensibilité définitive : c'est là tout l'homme, esprit et corps, en sorte que tout l'homme prend et garde l'empreinte du sol et du ciel. » H. Taine, *La Fontaine et ses fables* (Hachette, Paris, 10<sup>e</sup> édition, p. 8).

siasme et exaltation. C'est un langage plus précis, plus ferme, qui toujours part des petits faits de la vie, des plus humbles réalités et des plus ordinaires, et qui, sans qu'on s'en aperçoive, a quitté la terre pour gagner le plein ciel (1).

La figure de saint François de Sales s'harmonise bien avec les paysages de Savoie, pays tout de rudesse et de finesse à la fois, dont les hommes offrent un curieux mélange des vertus guerrières et de l'habileté du diplomate. Saint François de Sales et Joseph de Maistre sont la fleur de ce pays, fleur un peu robuste, mais tout de même délicate fleur de montagnes.

Le souvenir du saint est tellement populaire en Savoie, qu'en août 1911, lors du transfert de son corps et de celui de sainte Chantal de l'ancien couvent de la Visitation au nouveau, construit sur les hauteurs qui dominent le lac, des milliers de pèlerins restèrent deux nuits sans sommeil, une journée entière debout, sous une chaleur accablante. La foule resta calme et paisible, se mouvant dans l'ordre le plus parfait. Un homme qu'on ne voyait pas, la gouvernait, obtenait d'elle sans aucune peine, docilité, sagesse, obéissance. Saint François de Sales, mort depuis trois cents ans, conduisait la foule savoyarde et

(1) *Saint François de Sales et notre cœur de chair* (Plon, édit., 1924).



ce fut, constate M. Bordeaux, un extraordinaire spectacle.

Saint François de Sales naquit, en 1567, au château de Thorens. Il eut une enfance sévère et rude en contact permanent avec les gens qui travaillent et qui servent.

La science ne lui venait pas que des livres : comme ceux qui ont vécu petits, à la campagne, il recevait l'enseignement des réalités, il apprenait l'importance du temps, la patience, comment on gagne son pain à la sueur de son front, comment il faut pour administrer, de la fermeté et de la justice (1).

Il courut les champs en compagnie des petits paysans de son âge. Il a vécu au milieu des villageois des alentours, des humbles. Ceux-ci, il les connut à la cuisine de Thorens, car la cuisine dans l'habitation d'autrefois jouissait d'un véritable privilège. Saint François de Sales fréquenta la cuisine. Il y commit même son second péché, un péché de gourmandise ; le premier était un vol, il avait pris une aiguillette de soie à un charpentier du château.

Il fit ses études au collège d'Annecy, puis il partit les compléter à Paris. Après cinq ou six ans de séjour dans la capitale, il vint étudier le droit à l'Université de Padoue, où il se fit recevoir docteur en droit.

(1) *Saint François de Sales et notre cœur de chair.*



Revenu en Savoie, son père songea à le marier. Mais Dieu l'avait déjà touché de sa grâce. Toutefois pour obéir à son père, il se rendit à Salanche voir la demoiselle qu'on lui destinait. Il y oublia de la regarder. « Elle mérite un meilleur parti que le mien », assura-t-il en revenant. C'est alors qu'il déclara à son père son intention d'entrer dans les ordres. Prêtre, on le nomma prévôt du chapitre de Saint-Pierre. Son père entreprit pour l'importance de sa maison de lui faire accepter, en même temps, la charge de sénateur. Mais il refusa, alléguant qu'il lui était impossible de servir deux maîtres. Le sien lui suffisait.

Evêque, saint François de Sales ne voulut jamais quitter sa Savoie à laquelle il a pris son sens pratique, son esprit doucement railleur, sa contagieuse sérénité. Sa province lui tient tant au cœur qu'il décline même l'offre d'Henri IV qui lui proposait le siège de Paris. Préoccupé par-dessus tout de sa tâche quotidienne, qui est l'enseignement et la garde du troupeau dont il a la responsabilité, il est toujours par monts et par vaux, parcourant sans cesse son diocèse, prêchant, dirigeant, confessant. Il fut avec tous un modèle de courtoisie et de politesse, sachant être de plain-pied avec les petits et avec les grands. Lorsqu'il prêchait, surtout dans les campagnes, ses auditeurs mouraient d'envie de l'interrompre pour lui communiquer leurs affaires. Comme il visitait son diocèse, il s'assit

un jour, fatigué, au bord d'une fontaine, à Saint-Jean-de-Tholome et rappela à quelques paysans qui le suivaient, les paroles de Jésus à la Samaritaine près du puits de Jacob. A ce moment un essaim d'abeilles vint se poser sur lui . « Ne bougez pas, lui cria un de ses auditeurs, mais continuez; elles vous quitteront sans vous piquer. » Il continua son discours et les abeilles ne le blessèrent point.

Saint François de Sales savait faire trêve aux multiples occupations qui sollicitaient son extraordinaire activité pour se mêler à la société de sa ville épiscopale. Mais M. Henry Bordeaux ne s'est point arrêté au caractère purement humain de son héros, il a poussé jusqu'au saint.

Je ne sais, a-t-il écrit, si un cœur humain fut jamais plus aimant, ni plus chaud. Dans la beauté des choses, et plus encore dans celle des âmes, saint François de Sales pressent, il voit le visage éternel du Dieu vivant et, dès qu'il soupçonne cette présence, il s'exalte, il s'enthousiasme, il est comme inondé d'une clarté céleste. Lorsqu'il parcourt son diocèse, il rencontre des joies inconnues, jusque sur les champs de neige et de glace qu'il traverse, et dont le soleil dore les immensités immaculées. Ce silence même de la montagne, ce silence impressionnant qui semble élargir l'espace chante à ses oreilles la gloire du Très-Haut. A Milan, c'est la voix pure d'une religieuse qui répand dans son âme une suavité sainte. Et que sont même ces émotions de nature ou d'art à côté de celles qu'il éprouve à suivre les élans de piété que

précipitent vers Dieu les âmes dont il a deviné tout le prix? Cette villageoise de la Roche dont il a appris la mort en pleurant, cette pauvre veuve d'Annecy qui suivit la procession des cierges avec une petite chandelle que le vent éteignait, la simplicité de leur foi le soulève.

Saint François de Sales mourut loin de sa chère Savoie, loin des siens, loin de M<sup>me</sup> de Chantal, pendant un voyage à Lyon, en 1622. Il est mort dans la solitude, lui pour qui l'amitié et l'affection avaient tant de prix, surtout quand ces sentiments étaient vivifiés par l'amour divin. « Quel plaisir d'aimer sans craindre d'excès ! disait-il. Il n'y en a jamais point où on aime son Dieu. »

Saint François de Sales mourut, sous le poids des soucis et non sous celui des jours, en pleine force, à 55 ans. Au demeurant, on le voit, un homme tout ordinaire. Car, d'être calme, accueillant, patient, généreux, sobre, tempérant, chaste, prudent, aumônier, clairvoyant, n'est-ce point là pratiquer des vertus sans éclat?

Seulement, il les pratiqua toutes, et chaque jour, à un degré surhumain. Il introduisit le miracle dans la vie quotidienne, dont il utilisa chaque seconde pour le service de Dieu. Au fond de cette vie, de cette pensée, de ce cœur, il y eut l'unité d'un seul amour. « Ces cœurs demi-morts, à quoi sont-ils bons ? » a-t-il écrit un jour de ceux qui ne savent pas aimer. Pour lui, une vie ne doit être qu'amour. La sienne ne fut

qu'une grande passion de Dieu. Voilà, parmi les *misérables créatures qui cherchent le bonheur à tâtons*, ce que peut être un saint (1).

Dans son sillage se perd sainte Jeanne de Chantal qu'«une amitié blanche plus que la neige et pure plus que le soleil (2) » unissait à lui. Il avait reconnu en elle une âme d'élite. Elle fut l'instrument que Dieu mit entre les mains pour fonder la Visitation.

M. Henry Bordeaux, pour qui les ouvrages de spiritualité de saint François de Sales n'ont plus de secret, ne pouvait évoquer la physionomie de leur auteur, sans nous parler de M<sup>me</sup> de Charmois, la Philotée de l'*Introduction à la vie dévole*.

Originnaire de Normandie, élevée à la cour, son mariage avec Claude de Charmois, gentilhomme ordinaire du duc de Nemours, l'amena en Savoie. Ce brusque passage des mondanités de la cour à une existence agricole, presque solitaire, déséquilibra son existence. M<sup>me</sup> de Charmois, nous dit l'auteur des *Portraits de femmes* :

s'accommodait mieux du mari que du mariage et connaissait tantôt une torpeur amollissante, tantôt une trop grande excitation nerveuse. Ainsi ballottée, elle

(1) Discours prononcé à l'inauguration de la statue de saint François de Sales, à Annecy.

(2) *Portraits de femmes*.

aurait pu continuer de vivre dans ce manque d'harmonie, dans cette demi-acceptation qui consiste à subir son sort sans l'utiliser tout à fait, et sa destinée eût été pareille à celles de beaucoup de femmes à demi heureuses, à demi occupées, à demi généreuses d'elles-mêmes, si elle n'avait eu l'exceptionnelle fortune de rencontrer à l'heure favorable saint François de Sales (1).

Un sermon qu'elle lui entendit prononcer à Annecy le 24 janvier 1607, transforma sa vie. Au lieu de s'abandonner à elle-même, elle s'abandonne joyeusement à la volonté de Dieu. « Elle avait besoin d'une discipline : son directeur sut la lui imposer peu à peu (2) ». Il le fit au moyen de lettres et de petits traités qui revus et mis en ordre par saint François de Sales lui-même devinrent, en 1609, l'*Introduction à la vie dévote*.

M<sup>me</sup> de Charmoisy perdit son mari, onze ans plus tard, en 1618. Elle vécut à la campagne administrant et gérant elle-même ses terres. Ses dernières années furent attristées par l'inconduite et l'ingratitude de son fils Henri. Elle mourut pieusement dans son château de Villy, en Savoie, en 1645.

Dans son étude sur M<sup>me</sup> de Charmoisy, solidement documentée d'après l'ouvrage de M. Jules Vüy, M. Bordeaux s'est plu par-dessus tout,

(1) Préface déjà citée.

(2) *Ibid.*

semble-t-il, à excursionner dans la vie et dans l'âme de Philotée (1).

Brièvement, M. Henry Bordeaux rappelle la figure du grammairien Vaugelas, membre de l'Académie française, qui « après sa mort, trouvait encore le moyen d'être Savoyard, en suscitant des procès (2). » Ne s'était-il pas avisé de vivre pauvre et de mourir perdu de dettes, ce qui obligea l'Académie à plaider contre ses créanciers pour obtenir la remise d'un travail composé pour le Dictionnaire. Puis ce fut Ducis, autre académicien. « Il régularisa Shakespeare en des tragédies françaises, ce qui parut alors très hardi (3). » Ce n'était, à vrai dire, qu'un demi-Savoyard, puisqu'il naquit à Versailles, de parents originaires de Haute-Luce. Mais du Savoyard il avait, paraît-il, tout le caractère.

C'est Joseph de Maistre, ce « prétorien du Vatican », comme l'appelait Émile Faguet. Passionné de la Savoie, esprit savoureux, amoureux du droit et des belles lettres, amateur des « salons où l'on cause, où il cause plutôt avec une verve incomparable, car il lui arrive de s'endormir pendant les répliques (4) », ce

(1) Le mot de M. Francis Vincent : *Ames d'aujourd'hui* (Beauchesne, 1912), p. 185.

(2) *Promenades en Savoie*.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

robuste Savoyard a parfois l'esprit pratique, voire même terre-à-terre du paysan savoisien. A Lausanne, en effet, ne tombait-il pas en arrêt devant une Bernoise qui savait confectionner quatorze espèces de gâteaux? (1).

Une des figures les plus curieuses de la Savoie, sur laquelle M. Henry Bordeaux s'arrête avec une certaine complaisance, est celle du général baron Marulaz. Il servit dans la cavalerie. A seize ans, ses études à peine terminées, il s'engage au régiment de hussards Esterhazy. Il se bat à Valmy, à Jemmapes, à Arlon. Blessé en Vendée il passe à l'armée du Nord (1794-1795). On le retrouve en Hollande, chef d'escadron sous Pichegru. En 1798, il est en Suisse au moment de la Révolution vaudoise. L'année suivante, il charge avec Masséna. Il reçoit cinq blessures, passe le Rhin à Schaffouse, et à Stokach fait 4.000 prisonniers, prend 500 chevaux, 8 canons et d'immenses magasins d'approvisionnements. De là, on le voit sur les bords du Danube. De retour en France, il épouse une jeune fille de Vesoul, dont il aura sept enfants

Au camp de Boulogne, Marulaz défile avec son régiment devant l'Empereur. Il y est si brillant que l'Empereur lui crie : « Superbe, Marulaz ! mais de grâce, redéfile ! » Général de

(1) *Discours sur l'éducation de la femme*, prononcé à l'inauguration de l'Œuvre du Foyer, le 31 janvier 1911.



brigade, il assiste à la prise de Lubeck, conduit une brigade de chasseurs en Pologne où « il voit d'un œil indifférent ses exploits attribués à Murat qui les accepte (1) ».

Il est à Eylau, à Friedland et toujours à l'avant-garde. Ses charges d'Aspern et d'Essing sont légendaires. A Wagram, il est le seul cavalier digne de remplacer Lassalle. Cet honneur, il le paye de sa dix-neuvième blessure. L'invasion de 1814 le trouve gouverneur de la place de Besançon.

Malgré sa randonnée glorieuse à travers l'Europe, Marulaz sut rester Savoyard. Il fut pauvre, mais toujours très soucieux de ses droits. Sa simplicité, sa rondeur et ses jurons étonnaient même la société de Besançon. Un jour, il arrive à un grand dîner d'apparat flanqué de deux robustes colporteurs montagnards. Sans s'émouvoir de l'ébahissement des invités, il déclare tout tranquillement : « Voici deux de mes cousins de Morzine-en-Savoie ; quand je n'étais que simple hussard à taper du cul sur ma selle, ils m'ont tendu la main et la bourse en bons parents qu'ils sont. Je suis heureux de pouvoir enfin les traiter comme tels aujourd'hui. »

Napoléon a abdiqué, mais Besançon résiste toujours à l'invasion. Enfin quand la place

(1) Un cavalier de l'Empire, le général Marulaz (*Revue hebdomadaire*, 7 juillet 1917).



n'est plus tenable, il la rend non à l'ennemi, mais au roi de France. Ce qui faisait dire quelque temps après à Napoléon ce mot qui vaut une décoration :

— Je savais Marulaz brave, mais je croyais Besançon pris.

Il mourut dans son château de Filain (Haute-Savoie), après avoir recommandé à son fils d'avoir toujours devant les yeux ces trois mots qui furent sa devise à lui : Dieu, devoir, patrie.

Après Marulaz, voici la mâle figure du général de Boigne. Comme le souvenir qu'en évoque l'auteur de *Portraits de femmes*, ses brillants faits d'armes dans la plaine du Gange, aux pays de Mahrattes, le venge bien des injustes dédains de la comtesse, son épouse (1) !

M. Henry Bordeaux n'a pas craint d'esquisser les traits et de juger quelques autres Savoyards, ses contemporains.

C'est d'abord le marquis Costa de Beauregard qui le précéda à l'Académie. Il le compare à ce seigneur au « visage redressé, fier, calme et passionné à la fois, d'une étonnante élégance (2) » dont il a vu le portrait dans un palais de Gênes. C'est le capitaine Quisard, portrait frappant de Marcel Guibert dans *la Peur de vivre*. Enfant

(1) *Portraits de femmes et d'enfants*.

(2) *Pages d'histoire et de guerre*, par le marquis Costa de Beauregard. Introduction par H. Bordeaux.

de la Savoie, il mourut frappé d'une balle au cœur en février 1901 à l'affaire du Timmimoun dans le Sud-Algérien. C'est le père Mutillod, prêtre des Missions Étrangères, né à Marclaz en Savoie et qui à 35 ans, en 1901, mourut de la peste contractée au chevet des malades, en Mandchourie (1).

Pendant la guerre, M. Henry Bordeaux, mobilisé comme commandant d'infanterie, nous a donné le récit passionnant et terrifiant à la fois, de quelques épisodes de la bataille de Verdun, dont il a été le témoin direct. Il nous a, en particulier, conté la magnifique épopée du fort de Vaux (2). Et là, dans la masse des héros anonymes, il a distingué la silhouette de quelques Savoyards, le capitaine Belmont, le capitaine Favre. Il a même retrouvé le fils de l'instituteur de son village, de Cognin, le sous-lieutenant Soudan du 4<sup>e</sup> génie. Il esquisse les traits de sa physionomie si attachante. Il raconte sa mort héroïque pendant la grande préparation de la reprise de Vaux.

Rappeler le souvenir de ce jeune Savoyard au milieu de la bataille la plus terrible que le monde ait jamais connu, il semble que c'est de la part de M. Henry Bordeaux, à l'égard de sa Savoie, un cri d'amour et de confiance. D'amour,

(1) *Echo de Paris*, 3 avril 1911.

(2) *La chanson de Vaux-Douaumont. — Les captifs déli-vrés* (Paris, Plon, 1917).

le soldat au moment du danger ne revoit-il pas en son esprit, le pays natal? De confiance, quand la patrie de Bayard vient au secours de la France en danger, que ne peut-on pas espérer?

\*  
\* \*

En terminant, il m'est impossible de ne pas ajouter à cette série si attachante de profils savoyards, le profil bien savoyard de M. Henry Bordeaux lui-même. Tout, en effet, dans son œuvre, nous révèle son origine. D'abord le cadre même de ses romans qu'il emprunte, sans qu'il lui soit même besoin de préciser (1) à la Savoie « dont les montagnes et les prairies ont le pouvoir d'exalter et d'apaiser tour à tour », où il vient chaque année chercher « la joie fleurie des souvenirs d'enfance et les conseils fortifiants des cimetières où sont ses morts (2) ». C'est à la Savoie encore qu'il emprunte non les simples comparses de ses histoires, mais ses

(1) Après avoir décrit la Vierge au Bois, dans *la Robe de laine*, M. H. Bordeaux écrit :

« Est-ce en Savoie? Est-ce en Dauphiné? J'ai oublié de le dire. Mais à quoi bon le savoir? Je me souviens d'une ballade où revenait ce refrain :

*Etait-ce en Bretagne? Etait-ce en Irlande?*

*Peut-être bien au pays du roi de Thulé...*

Si je ne précise pas davantage, chacun pensera que c'est en Savoie.

(2) *Promenades en Savoie.*

héros, ceux autour desquels se noue l'action. « C'est aux Savoisiens, a écrit M. Amédée Britsch, qu'il garde le bon rôle... Les cosmopolites et les déracinés fournissent ses types antipathiques, ses repoussoirs... Savoisiens ou Savoyards ses héros favoris ne le sont pas à demi (1) ». Toutes les robes de magistrats et les blouses de paysans qui s'agitent sur la scène de ses romans, en particulier dans *le Lac noir*, son carnet d'avocat qui nous conduit en plein milieu de ce qu'il est convenu d'appeler le maquis de la procédure et nous promène à travers le Palais, n'indiquent-ils pas le caractère procédurier des clients de la Cour d'appel de Chambéry? Son œuvre enfin dans laquelle, sous des dehors gracieux et délicats il mène vigoureusement le bon combat, est d'un Savoyard dont l'âme s'est façonnée au contact journalier des montagnes du pays natal.

Et cette Savoie, sa province, M. Henry Bordeaux l'aime à la passion. Il la chante dans tous ses ouvrages. Il en décrit « les campagnes, tour à tour charmantes et pathétiques avec leurs vastes pâturages, leurs antiques forêts et leurs horizons menaçants (2) ». Il a cueilli cette fleur de poésie que beaucoup ne savent pas découvrir, parce qu'elle se cache au fond des

(1) *M. Henry Bordeaux* : Biographie critique.

(2) *Le Lac noir* : Lettre-préface à M. Étienne de Nalèche.

haies, sur les routes du pays natal, dans les petites fontaines perdues au milieu de ses prairies verdoyantes ou parce qu'elle plane dans les volutes de fumée qui s'élèvent au-dessus du toit familial. Il a observé les coutumes et étudié les petits métiers du village et les multiples industries du roulant qui parcourt la campagne, sa fortune sur le dos. Il s'est penché vers les humbles, dont la vie s'éclaire de la lumière du devoir accompli. Il a pénétré au plus profond de l'âme de ses compatriotes. Il a surtout montré le rapport indestructible qui existe entre les mœurs et les paysages.

Le passé que contiennent les cimetières de nos campagnes de Savoie et la vie présente qui s'agite à leur surface, a écrit M. H. Bordeaux, ne sont-ils pas en quelque sorte façonnés par le mélange unique de leur rude climat, des laborieuses productions de leur sol et aussi de la douceur nonchalante de leurs vergers et de leurs bois?... (1)

Cette façon d'aimer et de comprendre la Savoie, les pages nombreuses qui lui sont consacrées dans ses romans, font déjà de M. Henry Bordeaux, un écrivain régionaliste.

Mais son œuvre ne répond pas au seul but de glorifier et de faire connaître une de nos plus curieuses régions de France. Elle s'appuie sur

(1) *Le Lac noir* : Lettre-préface déjà citée.

des sentiments d'ordre plus élevé encore. Non contente d'être une patrie qui chante, elle est avant tout et par-dessus tout un hymne de reconnaissance et d'amour au Pays natal. Ce fut le titre du premier roman de M. Henry Bordeaux, ce pourrait être celui de tous ses autres. En nous découvrant tout ce qu'il y a de beauté, de grâce et de noblesse morale dans une province française, la sienne, M. Henry Bordeaux a voulu nous rappeler que nous aussi nous étions les enfants d'autres provinces qui conservent un semblable patrimoine. Il a voulu nous réenraciner dans notre terre, il a voulu nous forcer d'aimer l'église qui étend son ombre reposante et protectrice sur la maison natale et la tombe des ancêtres. Il nous a forcé à regarder notre village parce que derrière ses champs et ses bois, nous apercevons la France tout entière. C'est au pays natal que nous saurons le mieux aimer notre France. « L'amour du clocher n'est-il pas, en effet, suivant le joli mot d'Henri Lavedan, l'école primaire du patriotisme? »

## CHAPITRE IV

## Le charme et la grâce de la terre.

Lorsque M. Henry Bordeaux était enfant, son grand-père, nous raconte-t-il (1), l'emmenait dans ses promenades. Ce vieillard d'une extrême politesse, aux cheveux frisés et tout blancs, comme poudrés, dont les traits du visage étaient empreints d'une finesse et d'une délicatesse presque féminines, fut doux à son enfance.

Il aimait la nature, et il me la fit aimer. Il me prenait par la main et me conduisait dans les bois de sa marche lente qu'il appuyait sur un grand bâton ferré..., il connaissait toutes les plantes sauvages et les appelait, devant moi, par leurs noms. Il me nommait aussi les champignons que nos pas rencontraient, dans

(1) *Les Pierres du foyer* : Les poètes du foyer, p. 269 et suivantes (Plon, 1918). Ces souvenirs d'enfance, M. Henry Bordeaux les avait précédemment évoqués dans une matinée à la Sorbonne, où il parlait de l'heureuse enfance des poètes... Il les a reproduits plus tard, dans son roman *la Maison* (Plon, 1913), p. 154 et suivantes.



la mousse, au pied des châtaigniers... Enfin, les soirs d'été, comme nous nous attardions sur le balcon, d'où nous participions à la sérénité de la campagne, il me comblait de joie en m'autorisant à regarder dans sa grande lunette, qu'il ajustait avec soin, et qui rapprochait de nous les constellations : Vénus, Jupiter, Saturne et son anneau me devinrent amis.

Un jour, il me montra, d'une hauteur péniblement gravie, la plaine, la plaine immense, la plaine indéfinie que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitait les blés mûrs avec nonchalance. Les forêts, dont l'été augmente le mystère, s'endormaient dans leur lourd feuillage. Et, tout au fond, nous distinguions les eaux bleues d'un lac souriant. C'était le lac Léman. C'était en Savoie.

— Regarde, petit, me dit-il. Est-ce beau ! Eh bien ! tout ce que tu vois est à moi.

— Vraiment, grand-père ?

Je n'étais pas très convaincu... Il n'y prit pas garde et reprit :

— Oui, tout cela est bien à moi. Ces moissons dorées, ces vignes et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui tremble d'aise au soleil. Le propriétaire a le droit d'user et d'abuser. Qui donc use et abuse plus que moi de toutes ces étendues?... Enfin, convaincu, je m'écriais :

— Comme vous êtes riche, grand-père !

Et je regardai la plaine avec admiration, et aussi avec cette satisfaction supérieure qu'on éprouve, enfant, à se sentir propriétaire. Il me considéra un instant et, aveuglé par sa tendresse, il me jugea sans doute, digne de son héritage, car il étendit la main comme pour cueillir tout le paysage, et son geste fut



presque solennel comme une bénédiction, pour me déclarer :

— Je te donne tout ce que j'ai.

Je battis des mains et j'embrassai le cher vieillard. Ainsi, me furent véritablement légués, un jour de mon enfance, le charme et la grâce de la terre...

Cette plaine couverte de moissons, ces forêts tout imprégnées d'ombre et de mystère, ce lac souriant, ces vignes et ces champs qui attestaient le travail de l'homme, vision grandiose que, d'un geste large et sublime comme celui du semeur, l'aïeul offrit au regard étonné de M. Henry Bordeaux enfant, cette vision de la nature, nous la retrouvons gravée dans son cœur d'homme. Elle emplit son œuvre, elle encadre naturellement l'action de ses romans, elle est une fête magnifique donnée à nos yeux. Mais avant de servir à l'illustration de ses ouvrages, elle donna des joies intimes à son âme, elle lui inspira un amour profond et sincère de :

« Notre terre de France aux mille aspects divers !

« Belle sur les sommets où trônent les hivers...

« Belle au bord des flots bleus, belle au fond des  
[bois verts ! (1) »

L'amour de M. Bordeaux pour la nature n'est point un amour de circonstance, acquis au com-

(1) François FABRIÉ.

merce assidu d'un Rousseau ou d'un Chateaubriand, il vient d'une source plus profonde. Il est né, il s'est développé, il s'est nuancé au contact quotidien de la nature. C'est dans son chalet du Maupas qu'il a observé les différents aspects de la campagne; c'est là qu'il a cueilli ses images et ses impressions que plus tard il nous livrait dans ses livres. Aussi, a-t-on pu dire (1) que le chalet du Maupas fut, pour M. Henry Bordeaux, ce qu'a été, pour le peintre Millet, le hameau de Barbizon.

*Les saisons et la vie des champs.* — L'auteur du *Pays natal* s'est intéressé à la vie intense de la nature, aux différentes saisons de l'année. En avril, il a épié les signes précurseurs du printemps, il a assisté, spectateur passionné, au renouveau de la terre, il a noté les moindres transformations par lesquelles s'accuse le passage d'une saison à l'autre.

Partout le printemps courait dans les bois... Chaque matin, je constatais son passage dans les allées. Il accrochait aux arbres des bourgeons nouveaux et des guirlandes de petite feuilles vertes qui paraissaient grimper de branches en branches, comme des insectes, et qui, peu à peu, composaient une parure. Sur le gazon, dans la mousse, il ouvrait les clochettes

(1) M. Joseph FERCHAT : *Le Roman de la famille française* (Plon, 1912), pp. 70, 71.

des muguets, et sur les haies, les églantines. Dans les vergers, il poudrait les pommiers et les cerisiers d'une neige blanche et rose, prise aux montagnes, encore recouvertes et que les premiers soleils caressaient (1).

Ailleurs, M. Bordeaux personnifie la nature et se plaît au printemps, à surprendre son éveil après son long sommeil hivernal.

Sur la terre frileuse et parée de vapeurs, mauves et lilas, semblables à une jeune femme qui ouvre lentement les paupières, s'étire et agite ses voiles de gaze, il surprit la beauté nouvelle du printemps et cette joie de vivre qui commence avec le jour. Il admira le vert délicat, spécial au mois de mai, des champs et des arbres, et il goûta la gaieté des petites feuilles tendres qui poussent aux haies (2).

Cependant, la saison s'avance. Déjà par la campagne, commence à se manifester la vie intense qui, l'été, rend la terre toute vibrante.

Cette matinée de fin de mai est une fête pour les yeux qui s'y reposent. L'air est limpide et léger. Une buée bleuâtre, signe du beau temps qui se prolonge, estompe mollement les montagnes confuses. Les champs ont cet état de verdure fraîche qu'on ne leur voit qu'au printemps. Les blés qui sortent de terre frissonnent au vent qui passe. Les arbres des vergers

(1) *La Robe de laine.*

(2) *La Peur de vivre* (Fontemoing édit.), 102<sup>e</sup> édit.

ont déjà secoué la neige blanche et rose de leurs fines fleurs éphémères et sourient par tous les boutons de leurs branches.

C'est « l'éternelle chanson du renouveau », ce sont « les promesses éternelles que fait la terre féconde à l'homme au travail » (1).

L'été est venu. Sur la terre ardente,

L'air flamboie et brûle sans haleine (2).

C'est la saison où la nature rend au centuple à l'homme ce que celui-ci lui a confié au temps des semailles. A perte de vue, sur la plaine, moutonnent les molles ondulations des blés mûrs.

C'est le temps de la fauchaison :

Faveraz et ses quatre fils, en ligne, tranchaient les épis d'or à larges coups demi-circulaires, d'un rythme régulier et lent. Le soleil de juillet, qui avait mûri les moissons, allumait des étincelles d'argent au fer poli des faux (3).

Puis les charrettes dont les essieux grincent aux ornières des chemins, arrivent sur les chaumes. On y charge la moisson qui sera battue à la ferme.

Nos campagnes, bleu et or sous ce beau soleil d'été, sont toutes retentissantes d'un bourdonnement continu

(1) *La Peur de vivre.*

(2) *LECONTE DE LISLE.*

(3) *Le Pays natal.*

pareil au bruit d'une escadrille d'avions dans les airs. Parfois, ce bourdonnement s'arrête ici ou là, et l'on y était si accoutumé qu'on est tout surpris du silence. Puis, un sifflement prolongé annonce la remise en marche. Ce sont les batteuses. Le blé moissonné, couché en gerbes, séché et engrangé, va devenir le grain que les moulins attendent. Autour de chaque machine, dans la cour des fermes, un peuple s'empresse. De noirs charbonniers nourrissent la locomobile, tandis que, de la grange, une équipe, au bout de tridents ou à pleins bras, apporte les gerbes pour les donner à manger au monstre. Par le tiroir ouvert, coulent les grains comme un vin épais, et un jeune garçon, précieusement, les recueille dans un sac, bientôt gonflé comme une outre; tandis que, debout sur la meule qui monte, d'autres gars rangent et pressent la paille. Cependant, une poussière dorée s'épand, comme d'un sablier renversé, sur ce tableau dont elle mêle les détails familiers en une vision d'apothéose, ainsi qu'il convient à la scène qui couronne la suite heureuse des labours, des semailles et de la moisson (1).

Mais l'automne est la saison préférée de M. Henry Bordeaux. Elle répond mieux que tout autre à son amour des nuances. Elle enveloppe la nature d'une poésie plus pressante et lui donne toute sa vertu d'émouvoir. Aussi, ne se contente-t-il pas de nous donner de simples croquis, des peintures d'un format, pourrait-on dire, res-

(1) Le chant des batteuses (*Monde illustré* du 6 septembre 1919).

teint; il brosse de larges fresques qui, au soleil couchant, ont des lueurs d'incendie.

Octobre donnait à la terre une parure d'or. Les teintes changeantes des feuillages coloraient l'horizon. Sur le coteau de Veyrier, elles mêlaient en un bouquet magnifique le vert sombre des sapins, le cuivre rouillé des chênes, le rouge sanglant des vignes et des érables. Les platanes de l'avenue d'Albigny dessinaient sur l'horizon bleuâtre un long nuage doré; leurs larges feuilles, aimées du soleil, de cette nuance d'or vert que prend le vin du Rhin dans les coupes de cristal, laissaient apercevoir les fûts noirs des arbres et les fines nervures des branches, comme de beaux corps à demi dévêtus. A la presque île, des saules en fusées, dont les longues chevelures rousses retombaient sur le lac, ressemblaient à des jets d'eau larges et lumineux. Du côté de la ville, le long du canal qui fuit lentement vers les maisons... d'autres platanes aux troncs élancés et aux feuilles d'un or éclatant apparaissaient comme de prodigieux candélabres de bronze doré (1).

L'automne pour M. Henry Bordeaux rend la nature plus lumineuse; elle donne, semble-t-il, plus de relief aux détails.

Déjà les teintes des feuilles accusaient octobre, et sur les coteaux, la terre plus lumineuse s'opposait au ciel plus pâle (2).

(1) *Le Pays natal.*

(2) *Les Roquevillard.*

L'automne ne lui apporte pas cette mélancolique douceur de fin des choses. Elle est vivante autant que l'été par les nombreux travaux qu'elle impose à la terre. Et cette vie, M. Bordeaux la dépeint avec une intensité saisissante dans son splendide tableau des vendanges.

Enfin les branches claires, les taches sombres des raisins sollicitaient le regard. Le couteau ouvert et les mains sanglantes, pareilles à de prompts sacrificateurs, les vendangeuses se hâtaient, poursuivaient les grappes, comme des victimes offertes, les tranchaient d'un coup net et les jetaient au panier. Elles relevaient uniformément leur jupe en l'attachant en arrière afin d'être plus libres de leurs mouvements sur le sol gras, et portaient un mouchoir ou un fichu bariolé noué autour de la tête pour se garantir des rayons du jour.

Sur ce tableau, M. Henry Bordeaux projette la luminosité de l'automne qui donne aux moindres choses un éclat particulier qui en augmente la valeur.

La lumière inondait les vignobles de pourpre et d'or. Elle découvrait les vendangeuses dans leurs lignes, les nimbait malgré leurs foulards, se jouait sur les cornes des bœufs, embrasait la barbe grise et la face rouge du chef de culture sur le chariot, éclairait, sous les rebords du chapeau, le visage énergique de M. Roquevillard, et, plus haut encore, miroitait sur le clocher arrogant de Montagnole, pour se poser enfin

ÉDITIONS DE LA VRAIE FRANCE  
92, Rue Bonaparte, Paris-VI<sup>e</sup>. — Chèques Postaux Paris 7545

---

# LA GUERRE DES FEMMES

par ANTOINE REDIER

Cartonné : 8 fr. 50

Broché : 7 fr. 50

## Quelques opinions

Le livre d'ANTOINE REDIER devrait être entre toutes les mains.  
L'Opinion (G. H.)

Je viens de lire beaucoup de romans, mais aucun ne m'a passionné, ému, bouleversé, comme ce roman vécu.

Maurice DONNAY, de l'Académie Française.

Livre admirable. Pierre DE NOLHAC, de l'Académie Française.

Livre émouvant dont nombre de pages atteignent à l'angoisse la plus poignante.  
Le Temps (G. Lenôtre).

Livre émouvant qui manquait à l'histoire de la guerre et qui, à cette histoire, ajoute un chapitre d'une incomparable beauté.

Georges LECOMTE, Président de la Société des Gens de Lettres.

Livre poignant, très poignant. Peu de romans m'ont ému à ce point.  
H. ROSNY Aîné.

Je viens de lire d'un trait cet admirable livre et j'en sors les larmes aux yeux et le cœur serré, et pourtant fortifié et vivifié. Fernand GREGH.

C'est une véritable épopée que ce livre. Revue des Deux-Mondes.

Ce livre se lit comme un roman, il émeut aux larmes, il hausse le lecteur par-dessus les laideurs humaines. Revue Générale (Bruxelles).



**La Guerre des Femmes** nous arrêtera ici comme une réussite exemplaire, un modèle de narration simple, animée, psychologique, qui suit avec la même aisance, la même rapidité, le mouvement des faits et la sinuosité des âmes, tour à tour nous entraîne ou nous arrête, précipite le récit et suspend l'émotion, nous pousse vers le dénouement et nous immobilise devant le sublime.

Revue Bleue.

Nous ne sommes qu'en avril, mais j'oserai dire que voici un des plus beaux livres de l'année. Il a tout le pittoresque, l'imprévu, l'émotion d'un roman d'aventures ; il a la beauté morale d'une biographie de héros ; il est écrit avec la simplicité d'un talent qui ne cherche pas à se faire valoir ; il est animé d'une flamme intérieure, vibrant de patriotisme et d'admiration. Oui, voici un beau, un grand livre et qui restera.

Revue des Lectures.

Voici une grande œuvre, une très grande œuvre... C'est un grand livre à faire lire, partout, dans tous les milieux.

Ami du Clergé.

J'ai lu et j'ai pleuré, écrit M. de Pontmartin après la lecture de je ne sais plus quel roman ; après avoir lu le livre où M. ANTOINE REDIER nous raconte la vie héroïque de L. DE BETTIGNIES, j'écris moi aussi : « J'ai lu et j'ai pleuré. »

Le Journal de Bruxelles.

Cette héroïne française mériterait qu'on élevât dans tout l'univers des monuments à sa mémoire.

La Liberté de Fribourg.

Maria Chapdelaine a eu 400 éditions, **La Guerre des Femmes** en aura davantage.

L'Echo Pyrénéen.

A Louise de Bettignies, morte pour la France, M. A. REDIER a voulu apporter son hommage en un livre vibrant.

Le Salut Public (Lyon).

Avez-vous lu l'histoire de **La Libre Belgique** !... Eh bien **La Guerre des Femmes**, c'est quelque chose d'analogue en cent fois plus beau.

L'Action Française.

Aucun roman d'espionnage si habilement fabriqué qu'il soit ne peut valoir ce que M. ANTOINE REDIER nous raconte.

La Libre Parole.

L'auteur a su reconstituer la passionnante et pathétique histoire de la Lilloise Louise de Bettignies, fille de race au sang impétueux, avec cela d'humeur gaie et légère, jolie comme un amour, et coquette à l'occasion.

Si vous êtes une gentille fiancée, si vous êtes une heureuse maman,  
**La Guerre des Femmes.** Luxembourgger Zeitung.

On n'imagine pas de roman plus vivant que ce livre d'histoire. On le  
d'une traite, sans pouvoir s'en arracher, à la fois ému et ravi... Bref,  
ne peut assez recommander ce beau livre ; on y passera des heures  
armantes, et on emportera dans son âme et pour la vie, de fières et  
inoubliables leçons.

Bulletin Amical

des Anciens Élèves des Écoles Libres du Nord et du Nord-Est.

M. ANTOINE REDIER a d'abord cherché à servir avec une  
mble ferveur une mémoire admirable. Il a pleinement réalisé son dessein  
l'œuvre est excellente.

La Revue Universelle.

Nul roman n'est plus empoignant et nous défions une jeune fille vibrante  
d'âme chaude d'en commencer la lecture sans être conquise et sans  
sûr d'aller d'un trait jusqu'au bout.

Le Noël.

Il revenait à l'un de nos meilleurs écrivains d'élever à LOUISE DE  
ETTIGNIES un monument digne d'elle. C'est fait, et ce sera pour jamais  
**Guerre des Femmes.**

La Croix du Nord.

Ce qu'elle a fait pendant ces deux ans, ANTOINE REDIER l'a dit  
ec une émotion que l'on ne peut pas ne pas partager.

Le Petit Marseillais.

Une épopée, un martyr, tel est le sujet du nouveau livre  
ANTOINE REDIER auquel tous les gens de cœur souhaiteront d'at-  
ndre rapidement le cinq centième mille.

Le Bien Public (Gand).

**La Guerre des Femmes** ouverte, dès les premières pages, vous  
ez pris et quittez-le, ce livre, avant d'avoir lu la dernière ligne, je vous  
défie.

Le Drapeau.

On ne voit de telles figures que chez nous, dans Racine et dans la  
ble. A coup sûr on aimera ce livre.

La Croix.

Avec l'enchantement d'une matière auprès de laquelle l'invention du  
s imaginaire des romanciers est de la pire impuissance, vous avez subi  
charme de cette phrase alerte, émue, galante, jolie. L'ascendant de cette  
ne foi qui a tout vérifié jusqu'à vouloir reconnaître sur place la topo-  
phie des moindres épisodes ajoute encore à la puissance de pénétration  
une telle lecture.

Revue Française.

Le livre d'ANTOINE REDIER, qui va remettre les noms de LOUISE DE BETTIGNIES et de ses compagnes dans toutes les mémoires, est appelé à un succès retentissant. La Mode Illustrée

Un livre qui ferait honneur aux plus grands écrivains et qui a sa place non seulement dans toute chambre de jeune fille, mais dans toute bibliothèque française. Revue Montalembert

Il faut lire les péripéties de ce drame, telles que les a racontées en des pages poignantes, M. ANTOINE REDIER; cette histoire vraie est plus passionnante qu'un roman. Courrier du Centre

Je recommande ce livre de toutes mes forces. Pas un de ceux ou de celles qui l'auront lu ne me fera reproche de l'avoir trompé. Au contraire à son tour, chacun voudra recommander cet admirable volume. Revue Bibliographique

Œuvre noble et haute. Livre admirable de sobriété, de ferveur et de foi patriotique. Ce récit exact, consciencieux jusqu'à la minutie, du martyr et de la mort de Louise de Bettignies est la chose la plus passionnante et la plus angoissante qui soit. Voix du Combattant

Un livre simplement merveilleux. Sud-Est (Lyon)

Livre nécessaire, livre salubre, simple et fort, qui ne tourne jamais à la déclamation, ni à l'édification, qui sait noter la grâce avec l'héroïsme, qui est d'un Français, d'un psychologue et d'un écrivain. Démocratie Nouvelle

Si **La Guerre des Femmes** était une fiction, ce serait le plus extraordinaire roman d'aventures, mais c'est une histoire vraie. Liberté du Sud-Ouest

Je viens de lire avec une profonde émotion, avec un intérêt poignant le dernier livre de M. ANTOINE REDIER : "**La Guerre des Femmes**". Ce livre est admirable, tant par le noble et beau sujet qu'il traite, que par son style pur, le grand souffle d'idéal qui le traverse, la poésie intense qui par moments s'en dégage. La Métropole (Anvers)

Toutes les femmes et les jeunes filles de France devraient lire ces pages émouvantes. En même temps qu'un livre qui élève, c'est un récit plus passionnant que le plus passionnant des romans d'aventures. Que Lire

audacieusement, comme une couronne, sur la roche légendaire du Granier (1).

N'est-il pas curieux de noter en passant comment dans cette description sans intérêt social par elle-même, M. Henry Bordeaux a su dégager du tableau l'idée de l'autorité du chef de famille qui fait le fond de son roman les *Roquevillard*? Le soleil ne détache-t-il pas, en effet, sur le plan du vignoble, la silhouette vigoureuse de M. Roquevillard dont l'ombre couvre et protège ceux qui l'entourent?

A regret, M. Henry Bordeaux voit s'enfuir l'automne. L'hiver n'a d'attrait pour lui que près du foyer familial où flambent de bonnes grosses bûches de chêne. De l'hiver, il parle moins volontiers.

Son aversion ou plutôt son peu de goût pour cette saison ne l'a pas empêché de nous donner de jolies descriptions de la nature à cette époque de l'année.

La campagne couverte de neige devenait rose au soir. Une sorte de pudeur virginale la paraît tout entière. Les treilles des vignes et les haies portaient une fine dentelle de givre qui resplendissait aux derniers feux du jour (2).

Dans ses croquis d'hiver, M. Henry Bordeaux

(1) *Les Roquevillard*.

(2) *La Peur de vivre*.

excelle à rendre, si je puis dire, l'éclat dur et brillant du jour qui confond dans une même tonalité la terre et le ciel.

La neige reflétait la froide lumière du soleil. Les montagnes blanches miroitaient au jour cru. Sous le ciel pâle, les choses confondaient leur contour dans une même pureté immaculée et brillante (1).

Ces lignes qui nous froidissent et nous glacent, nous font sentir toute la rigueur de la saison. Et quel ennui se dégage de la nature au dégel ! C'est la pluie continuelle qui martelle les vitres de nos fenêtres. C'est la boue où l'on avance péniblement.

La neige fondait par les champs mornes et boueux, par les chemins défoncés. Sous le ciel bas, entouré d'arbres noirs et nus aux gestes désolés, la vieille maison de campagne prenait un aspect mélancolique d'abandon (2).

La terre, en effet, somnole lourdement sous son épais manteau de neige que la pluie salit et déchire. Elle semble avoir peine à le soulever, à s'en débarrasser. Ne croirait-on pas, en effet, que par les vents aigres de décembre et sous les frimas de janvier, elle ait aussi un peu « peur de vivre » ?

(1) *La Peur de vivre.*

(2) *Ibid.*

*La forêt.* — Dans ses *Paysages romanesques*, M. Henry Bordeaux abandonnait à Victor Hugo les vieux bourgs du Rhin qu'il peupla de ses antiques Burgraves légendaires, mais lui prit les arbres et je crois bien que, dans notre littérature contemporaine, il faut les lui abandonner complètement. La forêt est son domaine, et, en bon savoyard qu'il est, il la possède, je dirai presque, avec acharnement. Tout au moins, il en est le maître incontesté. C'est qu'en effet « il n'est pas indifférent d'avoir mêlé ses jeunes années à la vie des vieux arbres » (1).

Comme M. Mérens, du *Pays natal*, quand il rencontre un bel arbre ou une source il les salue; chaque année à l'automne il fait le tour du propriétaire avec son fermier et il éprouve un serrement de cœur quand celui-ci lui demande d'abattre tel ou tel arbre. Ils ont beau avoir de la roulure ou être trop serrés, ce sont toujours, quoiqu'on dise, des amis qu'on livre à la mort. Comme Ronsard défendait les arbres de la forêt de Gâtines, M. H. Bordeaux proteste contre le déboisement exagéré dont sont victimes nos belles forêts de France. Il répète les vers du bon lorrain, André Theuriet :

...Amis, n'attendons pas que le sol forestier  
Aux mains des défricheurs soit livré tout entier,

(1) *Le Pays natal*, chap. 1.

Et restaurons le vieux royaume héréditaire :  
 La Forêt, poésie et parfum de la terre.  
 Au plus profond des bois la Patrie a son cœur ;  
 Un peuple sans forêt est un peuple qui meurt (1).

Et lui-même est soudain pris d'un scrupule. D'autres se sont effrayés de leur responsabilité d'écrivains, de leur influence dans les différents milieux sociaux. Lui s'attriste en songeant aux conséquences imprévues de son métier. En écrivant, ne contribue-t-il pas au déboisement, tout comme ce Delettraz de Thônes qui, en 1875, mit à sac la forêt de Doussard, au sud du lac d'Annecy (2).

Eh quoi ! ces arbres d'un si bel essor, qui montent avec confiance vers la lumière, dont toutes les branches, d'un mouvement spontané, se tendent vers le soleil, dont la beauté varie à chaque saison, qui portent au printemps de petites feuilles vert clair, semblables à une nuée d'insectes, d'épaisses frondaisons, en été, des voûtes légères, en automne, et qui, l'hiver, se découpent en noir sur le fond du ciel jusque dans leurs moindres branchilles, ou se revêtent de givre comme de mille pierreries, ces arbres seront un jour abattus, sciés, soumis à je ne sais quel traitement infamant qui ne laissera rien subsister de leur essence,

(1) *Paysages romanesques* : Les arbres.

(2) *La Visionnaire*, dans le recueil de nouvelles intitulé *l'Ecran brisé*.

et ils porteront des nouvelles, des faits divers, des feuilletons (1) !

Et M. Bordeaux de s'indigner à cette pensée. Si amis des arbres que nous puissions l'être, nous lui saurons gré, au contraire, de déboiser de cette façon. Car en donnant la mort, il apporte la vie, j'entends la vie morale, la vie spirituelle, celle que l'homme puise au foyer familial, aux sources profondes de la terre et particulièrement de la terre natale.

Si, pour sa part, M. Henry Bordeaux a contribué à détruire quelques arbres, rassurons-nous, il aime trop la forêt pour lui avoir causé un gros préjudice. Comme Theuriet, il est un forestier. A chaque saison de l'année, il a suivi, avec tendresse, avec amour, les différentes phases de la vie des arbres.

Au printemps, il a rêvé dans la forêt qui pourdroie dans un nuage de fine poussière verte (2). A l'approche de l'été, il s'est amusé à reposer son regard sur les mille nuances dont elle se pare, « depuis le vert clair du gui parasite, jusqu'au vert presque noir du lierre qui grimpe aux chênes » (3). Aux journées chaudes de l'année, il a su goûter la douce fraîcheur qui, l'été, règne dans les profondeurs de son ombre mystérieuse.

(1) *Paysages romanesques*, p. 70.

(2) *Le Pays natal*.

(3) *La Maison*, p. 167.



Mais, l'automne dans les bois, quel triomphe de la nature ! De la forêt émane une sorte de langueur qui nous pénètre « comme un arôme subtil et grisant » (1). Les arbres, à travers leur feuillage déjà éclairci, accusent la vigueur de leurs troncs et dessinent nettement la silhouette brune de leurs branches. Ils redressent leurs formes comme ces vieux militaires qui cambrent la taille au moment de rentrer dans la vie civile, à la fin de leur carrière. Bien qu'ils soient déjà loin de la jeunesse, ils cherchent à en conserver la force et l'allure.

Voyez ce petit bois de frênes qui avoisine le chalet du Maupas :

Ces arbres aux troncs clairs se dressaient hauts et droits, et portaient noblement, comme une couronne, l'ample essor de leurs branches que le vent d'automne effeuillait. A demi dévêtus, ils laissaient voir, dans toute leur jeune vigueur, leurs corps sains et les gestes pacifiques de leurs mille bras levés. Comme des hamadryades nues, ils livraient le secret de leurs formes. Le rare feuillage qui les paraît encore, était d'un or roux, presque semblable à leurs dépouilles qui gisaient sur le sol en épais tapis (2).

L'hiver, les arbres semblent frissonner de froid au souffle du vent. Quand la neige recouvre la terre, « leurs branches aux mille brindilles se dé-

(1) *Paysages romanesques*, p. 73.

(2) *La Peur de vivre*, p. 160.

coupent dans l'air pur comme de légères graminées (1) ».

Quelle que soit la saison, par la richesse de leurs tons, les arbres sont presque toujours, pour M. Bordeaux, un sujet d'extase quasi-religieuse. Comme nos ancêtres, les Gaulois, il est presque tenté de les vénérer. Il a un culte pour eux. Aussi avec quel regard admiratif, il sait les découvrir et les voir. Vous souvient-il dans les *Yeux qui s'ouvrent*, de ce poirier dont les feuilles étaient « d'un jaune presque rose et si délicat qu'on eut dit des fleurs (2) ». « Un arbre en or » s'écrie la petite Marie-Louise en l'apercevant. Ailleurs, près du Maupas, il remarque « deux hêtres aux feuilles d'or (3) ». L'hiver, il voit aux branches des arbres, toutes chargées de neige « comme de minces feuilles blanches que teinte le soleil couchant (4) ».

Quelle ne fut pas son admiration, lorsque durant son voyage en Orient, en 1922, il découvrit la petite forêt de cèdres séculaires qui sont l'orgueil du Liban. Il pénétra sous leur ombrage avec respect, vénération, piété même.

J'entrai, dit-il (5), avec dévotion, comme on entre

(1) *La Peur de vivre*, p. 203.

(2) *Les Yeux qui s'ouvrent*.

(3) *La Peur de vivre*.

(4) *Ibid.*

(5) *Yamilé sous les cèdres*.

dans une église, dans cette assemblée d'arbres pareille à un couvent de moines en prières, au bras levés en geste de bénédiction. Instinctivement je me découvris et les saluai. Personne ne vit ce signe de respect, personne, mais ces arbres dressés ou tassés, les uns formidables et tourmentés, aux racines soulevées et tordues comme le serpent qui enserre le groupe de Loocoon et de ses enfants, aux fûts démesurés faits de l'entrelacs de plusieurs troncs, aux cimes foudroyées, les autres moins épais et massifs, élancés et d'un jet net et pur, n'étaient-ils pas de prodigieux personnages qui, des siècles écoulés, avaient reçu le droit d'accueillir avec mépris l'intrus venu les voir sans ferveur et sans souvenir?

Ces arbres, M. H. Bordeaux les personnifie, les assimile à des êtres religieux à qui leur passé millénaire donne le droit d'être superbes et dédaigneux. Il est bon d'attirer sur soi leur bienveillance, surtout si l'on veut solliciter de leur mémoire l'évocation de l'histoire dont ils ont été les témoins.

De quelles migrations de peuples, de quels mystères religieux, de quelles sanglantes conflagrations n'avaient-ils pas été, dans leur montagne qui domine la mer bleue de Tripoli, les témoins attardés et silencieux (1)?

La forêt a révélé à M. Bordeaux tous ses secrets. Il les a tous surpris. Il en connaît toutes

(1) *Yamilé sous les cèdres.*

les essences, les essences d'ombre comme les essences de lumière.

Car il y a, écrit-il (1), parmi les arbres des essences d'ombre et des essences de lumière. Essences de lumière le chêne qui, malgré la fable, tient tête aux orages, le fin et robuste bouleau, l'épicéa, qui pousse jusqu'à dix-huit cents mètres, et le mélèze, plus hardi encore, qui atteint la région des neiges éternelles. Essences d'ombre, le sapin, le hêtre au tempérament plus délicat, sensible à la gelée, aux coups de soleil, à la privation d'eau.

Les descriptions de ce genre sont nombreuses dans l'œuvre de M. Henry Bordeaux, car, dans tous ses romans, les arbres jouent un rôle important. « Dans cette admirable épopée familiale, qu'est son œuvre, ils sont toujours, a-t-on dit, à côté des personnages, comme les témoins de leurs entretiens, l'objet de leur contemplation, où même comme les conseillers de leurs âmes courageuses (2) ».

*La mer.* — M. Henry Bordeaux n'a point entendu enfermer sa sensibilité et son imagination entre les limites forcément bornées de la forêt. Il a aimé rêver devant des horizons plus gran-

(1) *La Vie au théâtre.* Le théâtre de M. François de Curel, 4<sup>e</sup> série.

(2) J. FERCHAT : *Le roman de la famille française*, p. 79.

dioses. Comme il l'a été par ses lacs de Savoie, l'auteur de *la Voie sans retour* s'est laissé séduire par cette mer coquette et charmeuse qu'est la Méditerranée.

Dans l'*Amour qui passe* (1), ce roman d'un sensualisme et d'une volupté qui détonnent un peu dans l'œuvre si probe et si vigoureuse de M. H. Bordeaux, nous trouvons toute une suite d'aquarelles pleines de soleil et de gaieté. Elles nous font comparer la mer à une femme jolie, changeante et capricieuse. Presque à notre insu, nous y découvrons une analogie entre la Méditerranée, vue par M. Bordeaux et l'héroïne de son roman, « Flora », cette « fleur inconnue... toute parfumée de jeunesse et de fraîcheur ». Comme elle, la mer est sensuelle et voluptueuse. Elle nous apparaît dans tout l'épanouissement de sa beauté.

Des quais de Toulon, un soir de septembre, M. Bordeaux ébaucha rapidement cette vue du port :

Le ciel embrasait d'or les eaux de la rade. Un or tendre, un sable lumineux tombait, coulait sur les navires, sur les voiles, sur les figures aussi des gens qui passaient devant nous, au bord du quai. Le soleil, en fuyant, dilapidait sa splendeur, pour la distribuer aux choses et aux hommes. Des canots de pêche rentraient, dont les pêcheurs dorés, semblables à des rois.

(1) Sous-titre de *la Voie sans retour*.

mages, remuaient de la rame, l'or palpitant de la mer (1).

Par le chatolement des couleurs, dans l'imprécis rayonnement du soleil, ne dirait-on pas une aquarelle de Ziem ou une toile de Vasari?

Dans le vieux caboteur poussif qui l'emmène à Port-Cros, Hervé d'Erlouan regarde la mer

... Frissonner doucement sous les caresses de la brise. Les eaux ont cette nuance bleu-pâle que les jeunes filles affectionnent pour leur robe de bal (2).

Et la mer semble se mettre à l'unisson de l'âme d'Hervé qui, dans la douceur de Port-Cros, savoure la sensuelle volupté de son amour. Malgré le vent qui souffle en tempête et pousse furieusement ses flots contre les rochers où douloureusement ils se brisent, la mer veut, aux deux amants accoudés à la terrasse du fort, se montrer gracieuse et aimable.

Le soleil se couche. Il disparaît derrière Porquerolles bleuâtre... Le ciel en fête est un sablier qui répand sur la mer une poudre d'or... Les rochers prennent un éclat de métal jaune. Là-bas, la côte est violette, presque rose (3).

(1) *La Voie sans retour.*

(2) *Ibid.*

(3) *La Peur de vivre.*

Mais M. H. Bordeaux, si amoureux qu'il soit de la navigation à la voile, « la seule qui nous fasse vivre de la vie marine, qui soumette notre sort absolument aux dieux de l'air, du ciel et de la mer (1) », n'est pas un marin. Malgré le plaisir qu'il éprouve à « glisser sur les lames, dans un bateau bien lesté de l'arrière, qui est sensible à la barre comme un cheval au mors », M. Bordeaux est, avant tout, un montagnard.

*La montagne.* — En montagne, par contre, M. Bordeaux est réellement chez lui. Tout ce qu'il nous apprend de la nature, c'est de la montagne qu'il l'a appris lui-même. La vie intense qui anime la terre, les différents aspects qu'elle prend à chaque saison nouvelle, M. H. Bordeaux l'a étudiée, les a recueillis de sa rustique maison de Maupas qui se cache sous la glycine, le jasmin et les roses. De là, il a vu surtout le cirque de montagnes qui entourent Chambéry. Et la montagne s'est faite coquette. Les soirs d'été, elle teintait ses arêtes rocheuses d'un rose éblouissant, tandis que flottait à sa base, « comme une délicate écharpe, cette gaze bleuâtre qui est l'indice des beaux jours » (2). La montagne souriait au poète qui rêvait en son chalet de Cognin, elle l'attirait et il ne lui résista pas. Les

(1) *La Peur de vivre.*

(2) *Ibid.*

instincts montagnards qui sommeillaient en lui, de par son origine savoisiennne, se sont réveillés. Et M. Bordeaux a gravi et descendu les monts et les vallées de Savoie, il a franchi les glaciers immaculés, il a escaladé les pics audacieux de nos Alpes françaises. La montagne est devenue sa confidente et son amie. Il a goûté, dirait M. Henri Lavedan (1), « toutes les ivresses de sa solitude, les joies austères de son silence, les nobles charmes de ses bruits : ceux que font la hache du bûcheron et la sonnette du troupeau, le cri de l'aigle et le râle du torrent, la corne du pasteur, la cloche de l'hospice et le roulement des avalanches ».

Cet amour de la montagne, il nous l'a livré dans chacun de ses livres. En est-il un de ceux qu'il a écrits, où, en effet, la montagne n'apparaît, sinon au premier plan, du moins au second. Ses croquis alpestres forment un ensemble aussi important que sa collection de vues et de profils savoyards.

Il nous décrit d'abord le Mont-Blanc (2). A tout seigneur, tout honneur !

Le matin était pur, frais, limpide... Le Mont-Blanc nous apparut, plus tragique, plus royal de Courmayeux que de Chamonix, à cause de l'inclinaison

(1) *Bon an, mal an* (Perrin, édit.), 4<sup>e</sup> série.

(2) Il faut lire dans *la Vie est un sport*, le lever du soleil sur le Mont-Blanc (*La nuit blanche*, pp. 275-276).



plus rapide et la quasi suppression des premiers plans. Ces champs de glaciers, d'un rose de fleur d'amandier à la lumière, m'attiraient, me fascinaient par leur beauté vierge, par leur perfidie même... (1).

M. H. Bordeaux l'aperçut un jour, de plus loin, émergeant du massif des Alpes de Savoie.

C'était devant nous un chaos de montagnes à demi vêtues de nuages qui laissaient voir, de-ci de-là, des champs de neige, des rochers pointus, et, à d'in-vraisemblables hauteurs où l'œil ne l'aurait pas cherchée, la cime du roi des Alpes qui n'était pas même le véritable sommet. Resserré sur quelques points du décor, le soleil illuminait ces blancheurs dont il tirait des pierreries. Et les brouillards, dans leur course, communiquaient à cette assemblée de géants, une apparence de mouvement et de vie (2).

Dans *la Neige sur les pas*, M. H. Bordeaux nous emmène dans une région plus aride et plus désolée, dont les sites rappellent les gravures terribles dont Gustave Doré illustra l'Enfer du Dante.

Au delà du pont, on entra dans l'étroite gorge boisée, ravinée d'éboulis, au fond de laquelle coule la Dranse qui roule avec fracas une eau sale et rapide, soulevée de remous épais. L'ombre l'occupait encore, comme un domaine réservé, et il semble, quand on y passe, que jamais le soleil n'y parviendra. Les rayons du

(1) *Marie-Louise*, V. Un accident au Mont-Blanc.

(2) *Ibid.*, III. La Grotte de cristal.

jour pouvaient bien caresser les sommets et les flancs des monts, s'épandre sur la vallée du Rhône, par comparaison si large : mais comment s'introduiraient-ils dans cette fente ? Et pourtant, on les cherche, on les appelle, on les invite, pour se réchauffer à leur contact, car on a froid (1).

Les ombres de la nuit rendent encore plus sinistre la désolation de cette montagne. Quand la lune donne sur le petit lac qui s'étend près de l'hospice du grand Saint-Bernard, sur le versant italien, le décor est des plus fantastiques.

La lune décroissante, un peu écornée, à cause de la traversée des nuages qui tantôt la voilaient et tantôt la découvraient, paraissait courir, presque bondir dans le ciel. Elle communiquait une vie de rêve au paysage nocturne. Le cirque tragique de rochers et de montagnes noires semblait se mouvoir en ombres fantastiques et menaçantes qui se rapprochaient et s'éloignaient tour à tour. Et parfois, des lueurs, atteignant un glacier, y déposaient une parure frissonnante d'argent. Ce devaient être les épaules neigeuses du mont Velan (2).

En montagnes, la suite changeante des saisons ne semble pas se faire sentir comme dans les vallées et les plaines. La montagne semble immuable. Pour que M. H. Bordeaux ait essayé

(1) *La neige sur les pas.*

(2) *Ibid.*

de décrire l'été en montagne, il a fallu qu'il y fut surpris par un événement aussi important que l'a été la guerre. Le 1<sup>er</sup> août 1914 l'a, en effet, surpris au col de Chavières, en Maurienne, alors qu'il descendait sur Pralognan de Tarentaise. Dans ses *Cloches intérieures* il a esquisé une description de la montagne, le jour où fut affichée la mobilisation générale.

Il pouvait être quatre heures de l'après-midi. Le ciel était si pur qu'on ne pouvait croire déceimment aux agitations d'en-bas. Devant moi, la vallée s'emplissait, comme une large coupe, de la lumière du soleil. L'air vibrail, et cette vibration donnail aux formes des monts comme une apparence de mouvement. Véritablement, elles semblaient s'étirer, se dilater sous l'action de la chaleur, s'offrir à celle-ci dans un besoin presque humain de bien-être, d'expansion. Dans le fond, les eaux du Doron menaient leur grand bruit monotone sur quoi se détachaient, comme un chant sur l'orchestre, les bruits plus rapprochés de la montagne, les notes stridentes des cigales, le crissement d'une faux. Car un long vieux paysan fauchait ses foin. En août, on fauche les foin dans la montagne, quand les blés sont mûrs dans la plaine... La cloche, la cloche unique et légère de Pralognan, se mit à sonner. Elle tintait si doucement qu'à peine dominait-elle le tumulte des eaux. Mais elle insistait. Sa sonnerie n'était pas assez joyeuse pour annoncer un baptême ou un mariage, pas assez triste pour un mort (1).

(1) *Revue des Deux-Mondes* (15 octobre 1919).

Cette description, une des rares de M. H. Bordeaux, où sont notés les traits caractéristiques d'une saison en montagne, exprime un mélange de gaieté et de tristesse à la fois. On sent une menace pesante qui oppresse la nature exubérante, qui angoisse la respiration des hommes et des choses, qui cherche à étouffer le souffle vivifiant de la terre.

Nous pourrions multiplier les vues de montagnes décrites par M. Henry Bordeaux. Celles que nous venons de citer suffisent à prouver qu'il semble avoir quelques préférences pour la nature grandiose et terrible. Il ressemble, en cela, à un autre Savoyard, celui-là même qui découvrit la nature et la montagne et leur donna droit de cité dans notre littérature. Comme Jean-Jacques Rousseau, M. H. Bordeaux se plaît dans la solitude des monts, mais, à la différence de son devancier, il sait l'animer par la présence de l'homme.

*La lumière, regard de la terre.* — Sainte-Beuve, étudiant dans les *Causeries du lundi*, le pittoresque de l'auteur des *Confessions*, faisait remarquer qu'il lui « manque, par moments, une plus chaude lumière et les clartés d'Italie ou de la Grèce ». « On a, depuis, renchéri sur ce style, écrivait-il (1), on a cru le faire pâlir et

(1) *Causeries du lundi*, III.

le surpasser, on y a certainement réussi pour quelques effets de couleurs et de sons ».

Les effets de couleurs et de sons, voilà, en effet, par quoi, dans ses peintures de Savoie, M. Henry Bordeaux surpasse Jean-Jacques Rousseau. Ses descriptions sont un féérique triomphe de la lumière. C'est un chatolement et une richesse de couleurs qui, par leur vivacité et leur chaleur, rappellent parfois la palette d'un Chateaubriand. Telle cette page de *la Robe de laine* :

Les arbres prennent toutes les nuances qui avoisinent l'imprécise couleur de la lumière. Tilleuls dorés, ormes pâles, chataigniers roux, marronniers de cuivre, chênes de rouilles, vergers teints de pourpre peupliers pareils à des chandeliers d'or, ils font, sous les derniers soleils, un cortège de féerie (1).

En lisant ces lignes, on ne peut s'empêcher de songer à certaines pages magnifiques de Chateaubriand. Celles, par exemple, où il décrit la descente majestueuse du Meschacebé, semé d'îlots luxuriants de végétation, peuplé d'ibis roses et de flamants verts. Telle description des *Roquevillard* ne remet-elle pas en mémoire telle autre des *Martyrs* ou de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*?

Les descriptions de M. Henry Bordeaux,

(1) *La Robe de laine*.

bien que d'une extraordinaire richesse de ton, n'ont rien d'un bariolage multicolore.

Les nuances, malgré leur chaleur et leur vivacité savent s'atténuer, se dégrader pour faire régner sur l'ensemble une douce harmonie. Et, en cela, il est bien élève de Chateaubriand, lui qui sut, avec sa virtuosité magnifique, « introduire dans la prose tout ce qu'elle comporte d'harmonie, sans rien emprunter à la versification (1) ».

Les couleurs du soir pâlissaient. Une vapeur bleue palpitait dans le parc, sous les arbres et sur les pelouses. C'était l'heure mystérieuse où les choses s'attendrissent dans la peur de mourir. Le jour demeurait encore, mais un jour délicat, atténué, d'une grâce langoureuse. Et le sentier qui fuyait dans le bois devenait tour à tour rose et violet (2).

M. Bordeaux sait, pour assurer l'harmonie du tableau, atténuer les nuances, mais, d'autres fois, il concentre, sur le paysage, le plus de lumière possible pour en accentuer tous les détails. Rappelez-vous la scène des vendanges au début des *Roquevillard*. Le fond du tableau est délimité par les différentes sortes de végétations. « Les divers plans se distinguaient mieux aux colorations : la Moudeuse vert et or, le

(1) Sully-Prudhomme.

(2) *La Peur de vivre*.

grand Noir et la Douce Noire vert et pourpre »  
 Le raisin fait çà et là des taches sombres qui  
 rappellent la vendange. Mais ce sont les per-  
 sonnages que M. Bordeaux a voulu faire se  
 mouvoir en pleine lumière. Car sa description  
 est avant tout une glorification du travail.  
 Quelle vie intense l'anime !

Des jeunes filles de vingt ans, plus adroites et lestes,  
 exposaient sans crainte leur visage et leurs avant-  
 bras découverts à l'action du hâle qui garde à la chair  
 les caresses du soleil, et des fillettes, inachevées  
 encore, moins résistantes, changeaient de place,  
 troublaient l'ordre ou s'asseyaient tout bonnement  
 avec une gaieté des pensionnaires en vacances et la  
 flexible souplesse des sarments que leurs mains  
 ployaient. Enfin, de petits enfants, confiés par leurs  
 mères qui en débarrassaient le logis, vendangeaient  
 pour leur compte en se bousculant, et se barbouillant  
 lèvres et joues à la façon de jeunes bacchantes.

Cependant, M. Henry Bordeaux ne s'es-  
 point spécialisé dans des fresques d'aussi large  
 envergure, il se contente souvent de tableaux  
 très restreints. Mais par la façon dont le sujet  
 est traité, par l'intensité de la lumière, il réussit  
 à évoquer en nous des horizons immenses où se  
 meut tout un monde de poésie.

C'est en particulier le procédé qu'il emploie  
 pour décrire la moindre scène rustique qui  
 figure le travail, expression la plus complète  
 de la vie.



...Au sommet d'une prairie en pente, se découpant en noir sur l'horizon clair, deux bœufs traînaient majestueusement la charrue qui préparait les moissons prochaines. Sur le déclin tranquille de la nature planait ce présage de renouveau (1).

C'est pourtant le soir, heure où les choses semblent mourir, mais par le contraste violent du sujet sur la lumière, de ces quelques lignes s'élève tout le cycle du travail agricole. Il commence aux semailles et se couronne par l'engrangement du blé fraîchement battu.

Même intensité de vie dans cette autre description aussi concise aussi muselée que la précédente :

Deux bœufs tirant un chariot chargé de litière passèrent devant eux, et, comme ils traversaient une zone de soleil, de leurs naseaux sortait une buée lumineuse que leur respiration renouvelait (2).

C'est une toile de Rosa Bonheur aussi évocatrice qu'un sonnet de Hérédia. L'art de M. Henry Bordeaux se rapproche, en effet, de celui de l'auteur des *Trophées* qui, dans la brièveté d'un sonnet, savait nous découvrir l'univers (3).

Une fleur, un arbre, un visage, la plupart d'entre

(1) *La Peur de vivre.*

(2) *La Peur de vivre.*

(3) Il est curieux de comparer ces descriptions de



nous ne savent pas les regarder, écrivait un jour M. Henry Bordeaux. Nous regardons en gros : sans appuyer, sans prendre, d'un regard qui glisse au lieu de pénétrer (1).

L'auteur des *Yeux qui s'ouvrent* est un maître en l'art de voir, de saisir la nuance la plus pâle, la plus effacée même, qui pourtant accuse le caractère d'un arbre, d'une plante. Il s'est particulièrement « intéressé aux changements de la lumière que la menace de l'automne accentue (2) ».

M. Bordeaux avec l'un quelconque des sonnets de Hérédia, tel celui-ci :

*Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal  
Fatigués de porter leurs misères hautaines,  
De falos de Noguer routiers et capitaines,  
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.*

*Ils allaient conquérir le fabuleux métal  
Que Cipango nourrit dans ses mines lointaines,  
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes  
Aux bords mystérieux du monde occidental.*

*Chaque soir, espérant des lendemain épiques  
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques,  
Enchantait leur sommeil d'un nuage doré,*

*Où, penchés à l'avant des blanches caravelles,  
Ils regardaient monter dans un ciel ignoré  
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.*

Outre la richesse des couleurs, ce sonnet évoque un monde de conquêtes comme les descriptions de M. Bordeaux évoquent un monde de travail.

(1) *Les Yeux qui s'ouvrent* (article paru dans la *Croix* du 5 septembre 1908.

(2) *Les Yeux qui s'ouvrent* (roman).

Au plus profond des bois, il sait découvrir des « buissons roux » il repose son regard sur « les vignes d'or » qui s'accrochent aux coteaux. Il surprend les rayons du soleil qui, dans la forêt, « glissent jusqu'au sol que brunissent les feuilles des saisons passées » (1).

Un soir d'octobre, il a longuement de son chalet du Maupas contemplé la descente de la nuit sur la campagne.

Les étoiles tremblaient au ciel, comme frileuses. Bien que la lune fût encore invisible, l'horizon n'était pas obscur. Il semblait qu'une vague lumière venait d'en bas, et que la terre blanche éclairait l'espace (2).

Ces nuances changeantes de la lumière qui se reflètent sur les pentes de ces montagnes de Savoie ou qui, à travers le feuillage de la forêt caressent le fût lisse des arbres où la mousse qui ouate leurs pieds, M. Henry Bordeaux les a saisies encore sur les flots de la Méditerranée. Il s'est passionné au jeu du soleil qui se joue sur les eaux, qui « les anime, les flatte, les couvre d'or (3) ».

Un soir de septembre, il est revenu en barque de Lavandou dans la délicieuse île de Port-Cros.

(1) *La Peur de vivre.*

(2) *Ibid.*

(3) *La Voie sans retour.*

Le soleil a disparu. Dans le couchant des îles d'or apparaissent violettes sur un ciel d'opale vaguement teinté d'un rose qui se fane (1).

Tous ces jeux de lumière se révèlent surtout aux débuts et aux fins de journée. Les matins de septembre quand les montagnes se réveillent, se prélassent, s'étirent, une vapeur blonde flotte sur elle, vapeur qui se désagrège à mesure que la lumière du jour devient plus éclatante. Et cette lumière, note M. Henry Bordeaux, dans *la Charleuse du Reposeir*, boit les gouttes de rosées, infinie multitude de vers luisants, posés sur les prés et sur les feuilles des buissons.

Pareillement le soir « la lutte s'engage entre les puissances de lumière et les puissances obscures qui se disputent le monde. Peu à peu les belles teintes s'atténuent, pâlissent, s'effacent comme si une main invisible venait les brouiller.

Toutes ces nuances, tous ces détails dont aime à se parer la nature, coquette comme une femme, regardés d'un œil distrait, passent fatalement inaperçus. M. Bordeaux a su les saisir au passage, parce qu'ils sont comme les expressions de physionomie de la nature. Celle-ci, il ne l'aime que vivante et expressive comme un visage humain. C'est par les yeux que l'âme communique avec l'extérieur, qu'elle est en

(1) *La Voie sans retour.*

communion avec les hommes et les choses. De même, c'est par ces éclats de lumière et ces jeux d'ombre que la nature s'anime et participe à la vie générale de l'univers.

*Ce qu'on entend dans la nature.* — Si M. Henry Bordeaux sait voir, on lui a, par contre, reproché de ne point entendre. Il a surtout des yeux, a écrit l'un de ceux qui pourtant connaissent le mieux son œuvre, M. Joseph Ferchat.

Inépuisable par exemple sur les teintes des feuilles, poussant presque jusqu'à la coquetterie l'exactitude dans la notation de leurs nuances, selon les saisons, selon les espèces d'arbres, il ne parle guère du bruissement du feuillage, des variations de ce bruissement selon les vents. Dans ses forêts, « on voit l'arbre plus qu'on entend l'oiseau (1) ».

Il est certain que si M. Bordeaux sait voir, il n'en sait pas moins entendre. C'est un auditif à sa manière, était même obligé de convenir M. J. Ferchat. Il a peu recours aux sons pour animer à nos yeux les paysages et les scènes qu'il décrit. Cependant le rythme musical de la phrase aide à saisir le sentiment qui développe en nous la vue d'un beau site de montagne ou de l'image expressive de paysans au travail.

Dans notre art moderne, a écrit M. H. Bordeaux,

(1) *Le Roman de la famille française*, p. 93.

d'étranges évocations de paysages apparaissent parmi les musiques enivrées des splendeurs de la nature. Le soleil se lève sur les solitudes, dans le Désert de Félicien David; les champs reposent aux caresses matinales dans la symphonie pastorale de Beethoven. La forêt tout entière murmure aux brises folles, dans le Siegfried de Wagner. Et jamais la montagne ne livra le secret de sa beauté plus que dans ces chœurs de Guillaume Tell, à l'audition desquels on croit respirer l'air chargé d'arômes des montagnes couvertes de sapins... Je me souviens de la sensation ressentie un soir d'été... comme je redescendais l'un des plus hauts sommets des Alpes et traversais une sapinière aux arbres droits et fiers, ainsi que les colonnes d'une immense cathédrale, lorsque retentirent les chœurs de Rossini, chantés à plusieurs voix, remplissant de leur splendeur la sérénité du crépuscule, et se répercutant nets et vibrants au creux des rochers étonnés... Jamais peut-être la nature immense, impénétrable et fière ne s'est aussi splendidement révélée que dans la frémissante évocation que lui adresse le Faust de Berlioz, seul, parmi les rochers sauvages, contemplant des monts neigeux, et rêvant, dans sa douleur profonde, d'étreindre la terre et le ciel (1).

Cette page, tirée d'*Ames modernes*, nous prouve

(1) *Ames modernes*. Ce passage a été cité par M. Ferchat qui le fait suivre de cette remarque : « L'émotivité auditive s'accuse encore chez M. H. Bordeaux par la sagacité pénétrante de ses remarques sur la langue de certains écrivains et sur la qualité musicale de leur phrase ». Une citation de M. Bordeaux sur le style de Pierre Loti accompagne cette remarque.

que M. Bordeaux sait s'émouvoir aux sons et aux bruits de la nature. Son émotivité auditive sans être aussi développée et surtout aussi, nuancée que celle de M. René Bazin, par exemple, n'en existe pas moins réellement. Dans son œuvre, nombreux sont les passages où l'on entend le mugissement du vent ou le cri d'un oiseau qui se répercute dans le silence impressionnant de la nuit.

Souvent ce n'est qu'un seul son qui retentit qui se prolonge, s'éloigne et s'évanouit.

Rappelez-vous ce soir où, dans la villa des Molais-Norroy à Uriage, Elisabeth Derize, bouleversée par la lecture des cahiers intimes que lui a confiés Philippe Lagier, s'accouda à la fenêtre :

Un cri d'appel qui retentit à quelque distance l'ébranla toute. C'était un de ces appels que les bergers se lancent d'une colline à l'autre; une note prolongée et langoureuse, suivie d'un trille aigu qui semble-se moquer d'elle. Il se renouvela une fois, puis une autre, de plus en plus éloigné et affaibli. Le silence le mettait en valeur, accentuant sa double expression d'ironie et de douleur. Était-ce un signal ou le départ d'un pâtre (1).

Dans *la Peur de vivre*, quand Paule Guibert, le soir où le garde de Cognin vient apporter

(1) *Les Yeux qui s'ouvrent.*

au Maupas la nouvelle de la mort de Marcel, guette, dans la nuit, le retour de sa mère alors à Chambéry, les souffles du vent apportent les bruits de la vallée.

Un cri strident qui déchira le silence la fit tressaillir comme un appel d'angoisse. Elle reconnut, après avoir eu peur, la sirène d'une fabrique voisine (1).

D'autres fois, plusieurs sons de même nature retentissent dans l'air. Ainsi, dans *le Lac noir*, M. Girardet nous donne, sur les pâturages de l'Alpette, la description d'une course improvisée de chevaux sauvages. Ceux-ci à leur vue...

... rejoignirent l'assemblée des vaches paisibles qui, sonnette au cou, broutaient en musique; les rochers sonores répercutaient ces joyeux carillons (2).

Souvent M. Henry Bordeaux utilise les sons pour compléter une description. C'est encore dans *le Lac noir* :

Debout sur un tertre, un taureau noir qui se profile sur le fond clair et mugit dans le vent (3).

Ou encore, l'émission du son amorce la description :

(1) *La Peur de vivre*, p. 205.

(2) *Le Lac noir*, chap. xv.

(3) *Le Lac noir*, chap. xv.

Un corbeau traversa l'horizon en croassant. Ses ailes noires tachaient le ciel pâle (1).

Il arrive parfois à l'auteur du *Lac noir* de trouver une image visuelle qui sous-entend un son ou inversement de sous-entendre l'image pour rendre le son. Tels ces deux passages :

Par intervalles le jeu d'une tanche qui vient respirer à la surface produit un cercle qui s'élargit et de sa courbe tremblante anime un instant le lac mort (2).

Ici on perçoit le léger clapotement de l'eau, produit par le saut du poisson, là, on a la vision des pentes neigeuses entourant comme un cirque le plateau de l'Alpette et sur lesquelles viennent frapper les rayons du soleil.

Aucun oiseau, aucun être vivant n'habite cette solitude... aucun bruit, aucun mouvement, sauf de temps à autre le frêle grésillement de la neige amassée dans les creux (3).

Mais, M. Henry Bordeaux nous force toujours de revenir à la forêt. Nous n'avions vu que les arbres, mais dans leur épais feuillage, dans les buissons qui se pressent autour de leurs troncs, se cache tout un monde qu'il n'a point

(1) *La Peur de vivre*.

(2) *Le Lac noir*, chap. ix.

(3) *Ibid.*, chap. xv.



dédaigné d'observer. Un jour, il nous emmène dans les profondeurs de la forêt de Fontaine-sous-Bois.

Le silence du bois se peuplait de bruits innombrables. Des bourdons ronronnaient en dansant le long des coulées de jour... Sur les cimes, des ramiers invisibles s'adressaient, en roucoulant, des appels amoureux. Par intervalles, retentissaient les coups secs d'une pie qui s'acharnait contre l'écorce d'un chêne. Et d'autres bêtes, dont il ne connaissait ni les mœurs, ni les noms, tenaient, dans leurs cachettes, des conversations animées, ou chantaient, pour elles seules, la joie de vivre (1).

D'autres fois, M. H. Bordeaux nous fait assister à une véritable audition musicale. Les oiseaux sont les seuls exécutants du concert :

Sur les vieux chênes, les rossignols chantaient. Ils lançaient à pleins gosiers des roulades qu'ils suspendaient brusquement, comme avec ironie. Ils commençaient des phrases solennelles et les brisaient, à bout de souffle. Ou bien, ils répétaient longtemps la même note en lui donnant à chaque fois plus d'intensité. C'était une note pathétique, vibrante, insinuante, qui retentissait jusqu'au fond du bois (2).

Quel délicieux concert fait pour charmer l'artiste et le poète qu'est M. Bordeaux. Mais,

(1) *La Petite Mademoiselle.*

(2) *Le Paon blanc.*

à ces sons harmonieux qui chantent dans la nature joyeuse, il préfère peut-être encore le silence qui exprime si fortement le calme de la terre et la paix de l'âme. Telle cette fin de soirée dont Cernay évoque le souvenir :

Le château devait dormir. C'était, quand nous nous taisions, le silence presque solennel de la campagne la nuit. Il n'y avait que nous, que nous au monde, nous et l'amour plus fort que nous (1).

Dans *la Voie sans retour*, nous trouvons aussi cette description du soir tombant sur les Iles d'or. C'est le grand repos de la mer.

Le vent est tombé, aucune branche ne remue, on n'entend pas la mer. Aucun chant d'oiseau, aucun cri d'insecte ne trouble ce recueillement. Nos oreilles attentives perçoivent la présence inquiétante du silence (2).

Quelquefois, M. Bordeaux sait donner une puissance émotive extraordinaire, une valeur esthétique considérable à une scène en mêlant dans une douce harmonie qui les atténue, la lumière, l'ombre, le son et le silence. Voici une fin de promenade à l'automne dans la forêt de Chantilly :

...L'ombre montait. Entre les branches s'allon-

(1) *La Robe de laine.*

(2) *La Voie sans retour.*

geaient des lueurs rouges. Il fallait se hâter pour éviter la fraîcheur. Dans la voiture, nous regardions sans parler. Lentement, la lumière qui servait de toile de fond aux troncs des arbres s'atténua, et la forêt nous étreignit plus mystérieuse. Les roues ne faisaient aucun bruit; on n'entendait que les sabots des chevaux qui s'enfonçaient dans l'épaisse couche de sable de l'avenue que nous suivions. C'était un bruit sourd et régulier. Rien ne nous distrayait de sentir (1).

Quelle puissance évocatrice dans ce passage des *Yeux qui s'ouvrent*. C'est une de ces grandioses allées de forêt. Des lueurs de feu jouent à travers les branches, éclairant les fourrés et les buissons. Puis, l'ombre du soir doucement enveloppe la nature, pénètre sous les futaies, étreint dans une sorte d'angoisse hommes et choses. Les oiseaux eux-mêmes se taisent impressionnés par le silence et l'obscurité. Seul, le piétinement cadencé des chevaux martelle le sol comme la passion coupable martelle le cœur d'Albert et d'Anne oppressé par le sentiment de la fuite irrémédiable de leur passager bonheur.

Rien de heurté dans cette page. Aucun des éléments de la description ne tranche l'un sur l'autre. La puissance harmonieuse de cette scène en fait un délicat chef-d'œuvre d'art et d'émotion, qui s'explique moins encore par la

(1) *Les Yeux qui s'ouvrent*.

valeur littéraire de M. Henry Bordeaux (et elle est très grande) que par l'amour profond que la nature lui inspire.

*Ce qu'est la nature pour M. Henry Bordeaux.* — L'amour de M. Henry Bordeaux pour la nature n'a point ce caractère de littérature factice qu'on remarque dans les *Géorgiques* de Virgile ou dans les couchers de soleil de Jean-Jacques Rousseau, par exemple. Comme Mistral, ce sentiment, M. Bordeaux l'a acquis de la terre elle-même qu'il considère non point comme un être inanimé sans rapport avec l'homme, mais comme une personne vivante, vivant presque de notre vie. Il a, en effet, une façon toute particulière de la comprendre et de l'aimer. Il ne l'aime point comme Chateaubriand ou Lamartine, qui la prenaient comme confidente de leurs douleurs ou témoins de leurs larmes. Il ne la traite pas de marâtre, qui ne cherche que le mal de l'homme, comme faisait Vigny. Il n'en fait point comme Loti (1) le décor vague et fantasmagorique à la fois dont il entoura son âme sceptique et insatiable. Sans aller aussi loin que M. René Bazin, pour qui la terre est le héros principal et qui souvent ne crée ses autres personnages que pour elle, M. Henry Bordeaux s'est aperçu que la nature était un

(1) Cf. *Ames modernes*, le chap. sur Pierre Loti.

être vivant, dont l'existence est intimement mêlée à la nôtre.

Comme Jean Nesmy, il personnifie la forêt, il l'anime, il lui prête des sentiments, il lui donne une âme.

L'arbre, comme l'homme, nous explique l'auteur de *la Robe de laine*, s'affine en société.

C'est un rustre qui a parfois ses élégances. Isolé, il est trapu, rabougri, sans feuille, il montre, en compagnie, un fût lisse et bien cylindré dépouillé de branches jusqu'à une grande hauteur, et celles-ci se groupent au faite en une houppe régulière et touffue (1).

Chacun des éléments de la nature, la terre, la forêt, la montagne, sont des êtres distincts les uns des autres, qui chacun ont leur existence à part et qui chacun, à leur façon, vivent de la vie de l'homme.

C'est ainsi que tout ce qui touche la terre, atteint les arbres de la forêt :

Ils prévoient les transformations atmosphériques. La souffrance du sol passe en eux, comme sa joie dont ils se hâtent de sourire avec gravité. En eux bat plus finement le cœur du monde (2).

(1) *La Robe de laine*.

(2) *Ibid.*

Tous ces éléments naturels ne se livrent point au premier coup d'œil, ils sont jaloux de leur vie propre et ils ne nous la révèlent que peu à peu. Voyez la forêt.

Elle a ses rites et ses mystères, non point seulement ceux qu'on poursuit à cheval dans les allées, mais ceux qui tiennent à sa vie profonde et qu'il faut chercher à pied, lentement sous ses voûtes sombres, comme on visite dans une église les nefs latérales et les ornements des chapelles (1).

Cependant la forêt est pour l'homme une amie fidèle, plus que ses semblables eux-mêmes. Elle l'aide de ses conseils et sa vie le réconforte. Vous souvenez-vous dans *le Pays natal* du retour à la maison paternelle, de Lucien Halande, dégoûté de sa vie de dilletante et de désœuvré, fatigué de Paris.

A son arrivée, les vieux sapins et les vieux chênes, fiers et vénérables, se penchent vers l'enfant prodigue et étendent sur lui, « comme une bénédiction solennelle, leurs bras chargés d'ombre ». Le parc aux arbres centenaires qui entourait le château d'Avully, rappelait à Lucien tout son passé.

Là, « il respirait son enfance. De frais souvenirs habitaient ces ombrages immuables; ils s'envolaient devant lui des feuillages, comme des oiseaux effarou-

(1) *La Robe de laine.*

chés... Il s'était perdu et se retrouvait; il sentait autour de lui, en lui, le frémissement des choses réveillées ».

La forêt défend l'homme contre les caprices du destin et se prête aux confidences. Paule Guibert ose dire à Alice Dulaurens que son frère Marcel, l'aime et lui a donné son cœur, parce que toutes les deux sont dans le parc et que : « les vieux arbres aux fûts droits les couvraient de leur protection, les enveloppaient de leur sérénité (1) ».

De même, les arbres de la Vierge-au-Bois « aidaient » Raymonde qui au milieu d'eux se sentait « à l'aise et comme défendue (2) ».

Elle s'associe aux grands évènements de la vie, ceux qui orientent notre existence individuelle ou celle de la famille dans un sens ou dans l'autre.

Un bel automne, lisons-nous dans le premier cahier de Cernay, et la forêt achevèrent la douceur de nos fiançailles. Ah ! que je plains ceux qui se fiancent et se marient dans les villes !... (3)

N'est-ce pas l'appui de la terre autant que de la famille qu'implore M. Roquevillard pour sauver les siens ?

La terre autant que la famille reprend ceux

(1) *La Peur de vivre.*

(2) *La Robe de laine.*

(3) *Ibid.*

qui ont vécu d'elle aux instants où leur vie morale court un grand péril. La forêt n'est-elle pas pour nous un symbole de durée ? Ne rappelle-t-elle pas aux générations la solidarité qui les unit. Car

elle exclut la vie au jour le jour. Il faut, pour l'administrer, écarter les nécessités immédiates, disposer du temps. Par delà la mort de la forêt, c'est aussi l'évolution qui atteindra peu à peu, avec l'image altérée de la terre, les familles enracinées au sol (1).

C'est au milieu des mélèzes et des châtaigniers qui font comme un chevelure au Mont-Sacré près d'Orta que Maurice Roquevillard entend retentir au fond de son cœur l'appel de la famille. C'est dans *la Neige sur les pas*, un arbre qui exhorte Thérèse à la patience et qui lui dit d'espérer encore la venue de son mari. Chaque jour, elle va sur la route d'Evian guetter l'arrivée de Marc. Elle atteint le dernier châtaignier.

Il a un gros tronc, et des racines qui soulèvent le sol. Elle s'appuie à lui de tout le poids de son corps. C'est un ami : elle le connaît bien. Il l'aidera à attendre (2).

C'est la terre qui a reconquis Perthuis, ce robuste paysan Savoyard, à qui la guerre voulait faire abandonner sa maison et son métier de

(1) *La Vie au théâtre*. Le théâtre de M. François de Cinel (4<sup>e</sup> série).

(2) *La Neige sur les pas*.



cultivateur. Fort de son poste d'infirmier à l'armée d'Orient, ne s'était-il pas improvisé masseur à l'établissement thermal des Brides-les-Bains. Comme disait sa femme en son langage pittoresque et imagé :

— « Il n'avait pas voulu la voir au retour de sa Salonie. Ça ne lui chantait plus. Mais quand il a fini par la visiter, mal tenue, et mal nettoyée, — les femmes, ça n'enfoncé pas le fer à fond, — il s'est jeté dessus et n'en bouge plus. »

Il avait suffi à Perthuis de revoir son champ qui comme tous les champs de Savoie, dégringole sur les pentes de la montagne, pour revenir à sa terre et reprendre sa place au foyer que la guerre lui avait fait désert (1).

La nature est une éducatrice qui « s'entend incomparablement à façonner les âmes méditatives et passionnées ». L'enfant, l'homme qui a vécu enfermé dans les villes n'a, ni la mentalité, ni la façon de voir, ni la sensibilité de celui qui a grandi au gré des vents, soumis aux intempéries des saisons ou de celui qui a reçu la forte empreinte de la mer ou de la montagne. C'est pourquoi M. Bordeaux nous force d'aimer la terre. Elle est, dit-il, « une bonne école de calme et de paix ».

Mais elle n'est pas que cela. Dans une de ses

(1) *Les Cloches intérieures.*

lectures préférées, Beethoven avait souligné cette phrase : « On peut à juste titre, nommer la nature l'école du cœur... Je veux devenir disciple de cette école... J'y veux apprendre à connaître Dieu (1) ». La nature que nous décrit M. Henry Bordeaux, nous apprend bien aussi à connaître Dieu. N'est-elle pas la meilleure amie de l'homme? Et le propre de la véritable amitié, n'est-il pas, a dit quelque part Lacordaire, de rendre meilleur et de rapprocher de Dieu?

C'est la montagne a qui M. Henry Bordeaux « a gardé une part de son cœur (2) », qui, dans la nature est le plus près du Créateur. Par sa puissance et sa majesté, elle nous abaisse, elle nous écrase pour nous élever ensuite sur les plus hautes cîmes de l'idéal et nous incliner devant Dieu. Lamartine, ne s'était-il pas déjà écrié dans sa fameuse invocation de *Jocelyn* :

O sommets de montagne, air pur, flots de lumière,  
Vents sonores des bois, vagues de la bruyère.

.....  
Je croyais, en mon cœur, sentir Dieu palpiter... (3)

Cette impression religieuse, ce sentiment

(1) Vincent d'INDY : *Beethoven*, ouv. cité par M. J. Ferchat, *op. cit.*

(2) L'Appel de la montagne (*Monde Illustré*, 30 août 1919).

(3) Donnés par M. Bordeaux dans l'article cité précédemment.

de la présence de la Divinité sur la montagne, l'auteur de *La Neige sur les pas*, l'a lui-même éprouvé. Il se trouvait ou plutôt son héros, Marc Romenay passait la nuit au Grand Saint-Bernard

«C'était l'heure des étoiles à la montagne. Elles n'y sont pas lointaines comme sur la plaine ou la mer. Dans l'espace limité que laissent entre elles les formes de la terre soulevée, elles apparaissent plus amicales, presque plus humaines. Elles sourient, elles calment, elles apaisent. Elles fleurissent la solitude et ce silence prodigieux que n'altère pas le chant régulier d'un torrent. Elles donnent aux yeux qui les contemplent de mystérieuses et pures caresses. Tandis qu'ailleurs, si nombreuses que la vue s'y perd, elles évoquent, par l'idée même des autres mondes qui sont par delà leurs dessins lumineux, notre désir d'infini et notre convoitise de comprendre et de savoir, il semble, plus rapprochées, dans un ciel étroit, dans un ciel encadré, qu'elles chassent de nos pensées, la confusion, la dispersion, l'incertitude, pour les remplacer par la ferveur de notre simple émotion. Elles se contentent de dire avec insistance que Dieu est là. Les nuits étoilées de la montagne sont toutes religieuses (1) ».

Cette rêverie sublime, cette méditation où l'homme cause directement avec Dieu, tous ceux qui ont parcouru la montagne, l'ont faite au plus intime de leur être. C'est seulement sur les sommets que l'on apprend vraiment à connaître

(1) *La Neige sur les pas*, livre I, chap. VII.

son âme, que l'on découvre son énergie et que l'on mesure sa force. Là-haut on sait ce que l'on vaut et l'on s'estime à sa juste mesure.

Et c'est la nature, amie fidèle de l'homme, témoin de sa propre vie, confidente de ses douleurs les plus intimes et de ses joies les plus pures, qui nous hausse jusqu'à Dieu.

Cette rapide étude du sentiment de la nature dans l'œuvre de M. Henry Bordeaux, nous amène à voir en lui un disciple fervent de J. de Maistre, de Bonald, de le Play, de Fustel de Coulanges. Comme eux, il aime la terre. Il trouve en elle la base d'un enseignement, dont il a su dégager le sens.

« Un champ, lui disait M<sup>e</sup> Rameau, son patron, dans sa dernière leçon de droit, un bon champ de France, et voyez ce terreau noir, comme c'est riche et plein de promesses ! Un champ et la charrue qui lui ouvre le cœur, et les paysans qui le labourent. Ne l'oubliez jamais. Ils travaillent pour nous et nous faisons la guerre pour eux. C'est un échange. Eux, nous donnent à manger, et nous prenons leurs soucis à notre charge : souci du foyer, souci du territoire, souci de l'ordre et souci religieux. Ils ont besoin de paix pour tracer leur sillon. Cette paix, nous ne devons pas la troubler et nous devons empêcher qu'on la trouble... (1) »

C'est cet enseignement que M. Bordeaux a voulu nous donner dans ses romans qui en

(1) *Le Carnet d'un stagiaire*. La dernière leçon de droit.

contiennent bien d'autres encore. Mais il nous l'a donné avec un art, avec une émotion, une confiance que n'avaient point les maîtres de la pensée française dont il se plaît à invoquer le témoignage. Ces qualités éminentes qui lui sont propres et qu'il a acquises de la terre même, ont donné à son œuvre une autorité peu commune.

Dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand a comparé la forêt à une cathédrale gothique. Or, la forêt décrite par M. Henry Bordeaux (et entendez par elle, la nature telle qu'il la voit et la comprend) justifie exactement cette comparaison. Sa forêt est bien une cathédrale où l'âme aime à se reposer des vicissitudes de ce monde et à vivre dans la douce intimité du Créateur. Les branches élevées de ses futaies se croisent en ogives au-dessus de nos têtes. Le vent y souffle parfois en tempête furieuse ou fait vibrer les cordes harmonieuses de son feuillage. Les oiseaux accompagnent de leur chant de reconnaissance et d'amour, le puissant murmure de ces orgues merveilleuses. Les feux du couchant, à travers les feuilles, caressent la mousse du sol ou brisent sur les troncs, leurs reflets d'incendie, comme la lumière fusant par les vitraux apocalyptiques aux teintes d'un bleu si chaud et si doux, chefs-d'œuvre de nos anciens maîtres-verriers du moyen-âge, se joue sur les dalles et les piliers ou illumine la prière d'un peuple en adoration. De même que dans nos antiques

cathédrales règne une ombre apaisante et mystérieuse, imprégnée de l'odeur des cierges et de l'encens, de même, la forêt nous enveloppe de sa demi-obscurité et nous pénètre de sa bien-faisante fraîcheur que parfument les effluves du printemps ou les molles senteurs de l'automne. La forêt, temple primitif de la divinité, est comme la cathédrale, le magnifique Tabernacle du Très-Haut, où l'homme vient se recueillir et chercher les conseils réconfortants de la terre, celle qui sur la famille repose.

## CHAPITRE V

## Art et Morale.

Avant que d'être un romancier, M. Henry Bordeaux s'adonna à la critique littéraire. Il débuta dans la carrière des Lettres en 1891, par une mince brochure consacrée à Villiers de l'Île-Adam. Quelques années plus tard, il réunit en volume, sous le titre de *Ames modernes*, une série d'études sur Ibsen, E. Rod, de Heredia, Lemaître, Loti. En 1897, il publiait *Sentiments et idées de ce temps* qui fut couronné par l'Académie française (prix Bordin) et en 1900, les *Ecrivains et les mœurs*. Quatre volumes de critiques avant d'aborder le roman avec *le Pays natal* (1900). M. Henry Bordeaux n'abandonna pas toutefois la critique pour le roman. Nous relevons, en effet, dans la bibliographie de ses œuvres, parmi les romans une seconde série des *Ecrivains et des mœurs*, *Vies intimes*, *Quelques portraits d'hommes*, cinq volumes de critique théâtrale, un *Essai sur l'histoire littéraire de la famille française*, une étude sur Jules Lemaître et une autre sur la jeunesse d'Octave Feuillet.

M. Bordeaux est donc un romancier qui commença par être un critique et ne cessa jamais de l'être.

Dans sa critique comme dans ses romans, il faut noter deux phases très distinctes. *Ames modernes* donne la caractéristique de sa première manière. Ce livre est bien moins un volume de critique proprement dite qu'un recueil de pensées, de réflexions. Il a lu la plume à la main les maîtres favoris de la libre jeunesse d'alors dont il était, et il a médité, il a réfléchi sur ces lectures. Il ne juge point, mais il note la nuance d'âme de tel écrivain, celle qui transparait dans ses livres. Il ne fait point appel aux règles classiques de la critique littéraire pour guider ses préférences et y soumettre son admiration. Car il admire et s'enthousiasme.

L'admiration, écrivait-il, dans ce premier volume, est la base de la critique. L'auteur de ce livre n'a que la prétention de l'enthousiasme.

*Ames modernes* traduit l'état d'esprit de M. Bordeaux lors de son premier séjour à Paris. Il était dans un temps et dans un milieu où l'on faisait une grande consommation d'idées fausses. Il ne manqua pas de s'adonner avec toute l'ardeur d'une intelligence neuve, mais sans direction à toutes les chimères et les utopies qui avaient cours vers 1895. L'individualisme d'Ibsen le séduisit au point de devenir l'idéal à l'exaltation



duquel il semble vouloir consacrer son jeune talent.

« La liberté et la sincérité, écrivait-il à cette époque, voilà les vrais soutiens de la société, et non pas les préjugés, les conventions, les faussetés sociales qui empêchent l'homme d'être heureux. Il ne faut pas étouffer dans l'être humain les richesses de sa nature, sous prétexte de salut social, il faut qu'il puisse se développer librement et harmonieusement; il faut, avant tout, proclamer son autonomie morale. Et nous assisterons alors à la magnifique rénovation de la société, édifiée sur des bases nouvelles et éclairées des radieuses lumières qui émanent de la vérité enfin dévoilée. »

*Ames modernes* accusent des tendances très marquées à ce cosmopolitisme qui affiche avec le mépris de toute patrie la débâcle de toute morale. Les convenances, les traditions, la solidarité qui dans la société protègent l'individu et lui sont une sauvegarde, disparaissent dans le monde du cosmopolite. Parce que appartenant à aucune société, le cosmopolite peut tout cacher et tout se permettre.

Ce livre plein de charme, non sans valeur, qui dénote comme on l'a dit (1) « une sensibilité intellectuelle en train d'éclorre », qui a « la grâce et la beauté d'une pensée en boutons » trahit

(1) J. FERCHAT, *op. cit.*, p. 274.

le manque d'expérience et surtout de maturité de son auteur. Il est le premier chapitre de son autobiographie morale. Il marque une période de sa vie intérieure. Avec la *Croisée des chemins*, il tient une place à part dans l'œuvre de l'écrivain. Ce n'est vraiment que dans les volumes qui suivent que l'on peut apprécier l'œuvre du critique.

Le second chapitre de son autobiographie comprend en plus des romans, dans lesquels il déposa le meilleur de lui-même, ses autres volumes de critique. Dans ceux-ci, M. Henry Bordeaux, non seulement paie ses dettes spirituelles, mais encore s'applique à chercher parmi le fouillis des branches de toutes sortes, les arbres robustes qui dominent la vie, ceux à l'ombre desquels l'homme aimera se reposer.

Sa critique, comme le voulait Faguet, est d'un bon psychologue et d'un bon moraliste. Du psychologue, l'auteur de *la Vie au théâtre* à cette parfaite connaissance de l'âme humaine qui donne au romancier le meilleur de son art. Il a aussi une aisance toute particulière à rechercher autour de lui les meilleures manifestations de vie, les plus vraies et les plus saines. Sa critique est d'un bon moraliste à qui l'esthétique ne suffit pas. D'ailleurs, affirme-t-il,

l'art aussi bien que la vie doit rechercher la santé et l'ordre. La beauté ne saurait être ni malsaine, ni désordonnée. Notre tradition française nous en offre

une surabondante preuve. Et, par un lien mystérieux et inévitable, il se trouve que nos œuvres littéraires sont bien rarement grandes et durables lorsque, pour employer une magnifique expression de Chateaubriand, elles contiennent une insulte à la rectitude de la vie (1).

Aussi nous découvre-t-il l'abîme qui s'est creusé entre les littératures classiques et la nôtre d'aujourd'hui. Les littératures classiques, — particulièrement celle de notre dix-septième siècle — étaient respectueuses de l'ordre social, tandis qu'à notre époque « tout est remis en cause, toutes les pierres sont ébranlées (2) ». Notre littérature ne veut plus être qu'une peinture de la réalité et elle en arrive à n'être plus que le spectacle grossier d'«ébats de brutes (3)». Parce qu'elle se plaît à nous exposer les heurts de nos contemporains à l'incertitude, aux contradictions innombrables dont est faite notre vie sociale, elle ne peut plus atteindre cette perfection dans l'art qui rend impérissables les chefs-d'œuvre d'un Racine ou d'un Molière.

Nous subissons en art (4), déclare M. Henry Bordeaux, le poids de plus de cent années de confusion politique et morale.

(1) *La Vie au théâtre*, 1<sup>re</sup> série, lettre à Fernand Laudet.

(2) *La Vie au théâtre*, 3<sup>e</sup> série, lettre à Jules Lemaître.

(3) *La Vie au théâtre*, 2<sup>e</sup> série, lettre à M. Auguste Rondel.

(4) *La Vie au théâtre*, 3<sup>e</sup> série, lettre à Jules Lemaître.

C'est au romantisme, en effet, issu lui-même de J.-J. Rousseau et de la Révolution que nous devons ces troubles sociaux, cause de cette déviation de l'art, qui s'est accentuée jusqu'au naturalisme ! La fantaisie révolutionnaire d'un Voltaire, l'esprit frondeur d'un Beaumarchais ont fait que l'art pour l'art n'existe plus et même qu'il est impossible tant que les bases fondamentales de notre société française et de toute société humaine ne seront pas de nouveau reconnues et mises hors de cause.

Cette constatation préalable donne une tournure particulière à l'œuvre critique de M. Bordeaux. Celle-ci et spécialement *la Vie au théâtre* prend

un petit air de mémoires. Ce sont, déclare-t-il lui-même, des notes sur les spectacles de son temps comparés à nos mœurs et à notre vie sociale (1).

Si telle est donc la physionomie d'ensemble de sa critique, examinons les principes dont elle s'est inspirée et comment et à qui M. Bordeaux a fait l'application de ces principes.

M. Ferchat dans son Essai sur l'œuvre de M. Henry Bordeaux cite quelques lignes qui nous éclairent singulièrement à ce sujet.

Je conçois une critique exerçant avec vigueur

(1) *La Vie au théâtre*, 1<sup>re</sup> série.

un rôle de police dans la littérature contemporaine, au nom de goût, de l'ordre et de notre beau passé littéraire... Entretenir pieusement le culte des belles lettres est aussi pour la critique une mission.

Je voudrais que l'on retrouvât dans ces *Pèlerinages littéraires* un peu de cette clarté d'analyse que je goûte avec tant d'ardeur chez les autres.

De ces simples lignes, M. Ferchat tire les traits caractéristiques de M. Bordeaux critique. « C'est, dit-il (1), un critique soucieux d'abord de *donner une idée nette de l'œuvre qu'il étudie*. C'est un critique qui *s'éprend d'une ardente admiration* pour la beauté littéraire. C'est un critique dont la censure est *au service de l'honnêteté* ».

La critique de M. Henry Bordeaux s'emploie à tirer le bon grain du mauvais et à arracher l'ivraie qui pousse dans le froment. Comme le paysan savoyard qui à l'automne entasse les herbes mauvaises pour les brûler, l'auteur de *la Vie au théâtre* exécute les œuvres pernicieuses blessant morale et honnêteté qui foisonnent aujourd'hui. Et à la lueur de ces *covasses*, comme on dit en Savoie, il nous fait admirer les beautés qui, grâce à Dieu, n'ont point délaissé complètement chez nous les ouvrages de l'esprit. Ces beautés il les cherche

(1) J. FERCHAT, ouvrage déjà cité, p. 282.

et nous force à les admirer avec lui. Il y met son honneur. Il exalte ce qui est pure beauté, voilant volontiers les défauts qui en ternissaient l'éclat. Comme le Lamartine des *Entretiens*, « il n'y a pas dans ses livres, constatait M. Charles Le Goffic (1), une demi-page qui appartienne à ce qu'on appelle la critique des défauts ».

M. Bordeaux que son père, l'avocat de Thonon, initia tout enfant aux beautés de l'art classique dans nos pays de vieille civilisation grecque ou latine, ne ménagea jamais son admiration aux chefs-d'œuvre de l'antiquité et resta toujours sensible au charme qui émane des spectacles adaptés des tragiques grecs.

« Antigone est le lys de l'art antique. Elle est haute et blanche, royale et pure ensemble. Les plus parfaites figures de femmes que nous ait transmises la Grèce nous sont représentées en gardiennes du foyer. Pénélope est la fidélité conjugale, Alceste donne sa vie pour son époux. Andromaque est partagée entre la mémoire d'Hector et le fils qu'elle a reçu de lui. Heureuse la littérature qui offre de pareils modèles ! Elle a compris le bien qui unit l'art à la vie, et la vie ne se conserve, ne se glorifie que dans l'harmonie et l'ordre qui la protègent et lui assurent la durée... Le sacrifice d'Antigone dépasse en générosité celui de ses sœurs grecques. Sur la route de Colone,

(1) *Histoire de la Littérature française*, p. 214, cité par Ferchat.

elle assiste son frère, que les dieux ont abandonné, et aux portes de Thèbes elle ensevelit Polynice malgré la défense du tyran. Le dévouement d'une fille, le culte des morts, voilà des sujets de tragédie. Qui leur osera comparer ces petites aventures de chair par quoi bon nombre de nos auteurs nous pensent divertir? L'art, par d'autres moyens, que la morale est une sauvegarde de la vie. S'il substitue l'énervement, la destruction intérieure au goût de se développer, d'agir, de créer, il proclame lui-même son infériorité (1). »

L'auteur de *la Vie au théâtre* a un véritable culte pour la belle littérature, celle de nos classiques du xvii<sup>e</sup> siècle. Les dramaturges du grand siècle, nourris de la forte culture de l'antiquité, ont su dans leur théâtre nous présenter les seuls conflits intéressants, « ceux qui mettent aux prises des hommes et des femmes pourvus d'une conscience morale » (2).

Nos classiques portent la marque du génie français.

Notre sol est une vieille terre toute chargée de souvenirs et qui porte notre littérature et notre esprit comme elle porte la parure de ses vergers et de ses blés. Notre pain, notre vin, nos roses ont un goût ou un parfum de chez nous, et pourtant le froment, la vigne et les fleurs peuvent être cultivés sous bien des

(1) *La Vie au théâtre*, 1<sup>re</sup> série.

(2) *La Vie au théâtre*, 2<sup>e</sup> série.



climats. Une littérature est humaine, mais à travers un pays (1).

C'est justement ce caractère d'humanité éternelle que l'on trouve chez Racine, Corneille ou Molière, mais cette humanité nous apparaît à travers le cristal de leur génie national.

Racine enchante M. Henry Bordeaux, Racine dont « la vie dans sa formation, dans les créations de son génie, et dans ses dernières années, est le triomphe de la vie intérieure (2) ». M. H. Bordeaux témoigne d'une admiration émue pour le théâtre de Racine. Son *Andromaque* n'est-ce pas celle d'Homère? « Mais à l'esquisse du du poète grec, il a substitué son dessein dont la pureté et la grâce, sans rien perdre de la simplicité familière de *l'Illiade*, ont comme un élan d'arceau gothique vers le ciel ». *Britannicus* qui dénote une si parfaite connaissance de la complexité de l'âme humaine. *Phèdre* (4) dont « la composition est harmonieuse comme celle d'un temple grec », qui « d'acte en acte augmente cette impression de grandeur sacrée, presque religieuse » et qui « demeure près de nous, chargée ensemble d'une sensualité païenne

(1) *La Vie au théâtre*, 5<sup>e</sup> série.

(2) *La Vie au théâtre*, 1<sup>re</sup> série, p. 108.

(3) *La Vie au théâtre*, 1<sup>re</sup> série, p. 128.

(4) *La Vie au théâtre*, 1<sup>re</sup> série.



et de l'inquiétude divine, combien plus complexe et plus humaine que celle d'Euripide ». *Bérénice*, c'est un miracle... c'est « une œuvre de vérité, taillée en pleine chair humaine ». C'est le poème cher à tous ceux qui ont rempli leur vie en connaissant « que la plus grande douleur d'amour n'empêche pas de vivre (1) ».

Si Corneille ne connut point la perfection de Racine, il lui fut supérieur par certains côtés. Ses quatre grandes tragédies ne sont-elles pas « comme les quatre piliers de la maison française ? Le Cid, c'est l'honneur ; Horace, c'est la famille ; Cinna, c'est l'ordre politique, et Polyeucte, la foi. »

L'armature de son œuvre, ce qui la soutient, ce qui la portera tant qu'il y aura une littérature française, c'est précisément la France qui la lui donna. Quand il célèbre l'honneur, la race, la foi, il chante sa patrie. Sa vieille maison de Rouen est toute pleine de ces voix-là (2).

Racine et Corneille sont pour M. Henry Bordeaux les maîtres du théâtre, parce qu'ils aiment « à sentir la terre sous leurs pieds et qu'ils s'appuient sur l'observation ».

Ce sont des réalistes. Ils reconnaissent des règles sociales objectives, même lorsqu'ils les doivent heur-

(1) *La Vie au théâtre*, 5<sup>e</sup> série, p. 64.

(2) *La Vie au théâtre*, 2<sup>e</sup> série, pp. 465, 466.

ter de tous leurs désirs. Ils gardent jusque dans la violence le sens des possibilités. Et quand ils vont à la mort, c'est qu'ils n'ont point trouvé d'autre porte de sortie... Aucun (de leurs personnages) n'est l'esclave de son imagination. Cette imagination est toujours gouvernée chez eux. Elle n'est pas cette faculté principale qui suffira à tourmenter Werther, René, Obermann. Au dix-septième siècle, on ne consent pas à souffrir sans raison (1).

Si la littérature classique est ordre et équilibre, le romantisme n'est que désordre et anarchie.

Le romantisme, en flattant l'individu, en exaltant outre mesure sa personnalité, son orgueil, a enfanté en littérature des êtres d'exception, des caractères démesurés, admirables quand leur analyse répond à leur conception comme dans *le Rouge et le Noir*, *la Cousine Belle* ou *le Père Goriot*; étranges et invraisemblables quand cette analyse est insuffisante comme dans *Hernani* et *Marion Delorme* et, en somme, dans tout le théâtre de Victor Hugo (2).

Pour ces raisons, il ne provoque point, tant s'en faut, l'admiration de M. H. Bordeaux. Le théâtre de Victor Hugo lui apparaît

conventionnel et faux, et sinon froid, du moins indifférent. L'essentiel lui manque, et l'essentiel, c'est la psychologie, c'est la connaissance des caractères,

(1) *La Vie au théâtre*, 2<sup>e</sup> série, pp. 312, 313.

(2) *La Vie au théâtre*, 2<sup>e</sup> série.

c'est un peu de vérité humaine. Il y supplée par le lyrisme, et le drame devient ainsi un chant personnel de haine ou d'amour. En somme, il n'y a dans Victor Hugo que de la « griserie verbale » et « sous prétexte de liberté, il gâcha son génie (1) ».

Musset, par contre, trouve grâce devant lui. Le poète des *Nuits* n'est-il pas, malgré ses désordres, le plus classique de nos romantiques ?

Les jeunes, écrivait-il à l'occasion de son centenaire trouveront dans son théâtre, sinon des leçons de volonté (mais où les trouveraient-ils dans le théâtre contemporain ?), la grâce et la divine mesure classiques, ce grand souffle naturel qui rafraîchit nos fronts quand notre esprit est énérvé ou faussé par les spectacles quotidiens, et cette juste observation de la vie qui ne tait ni la puissance des passions, ni leurs désastres, ni la triste douceur des acceptations, des illusions ou des sacrifices (2).

Mais ce n'est qu'accidentellement que M. Bordeaux s'attarde à ces écrivains qui illustrent d'inégale manière l'histoire de notre littérature.

Le passé ne l'intéresse que dans la mesure où il prépare l'avenir, que dans la mesure où il appuie le présent et permet de l'apprécier à sa juste valeur. Sa critique ne s'attache qu'aux contemporains.

(1) *La Vie au théâtre*, 2<sup>e</sup> série.

(2) *La Vie au théâtre*, 2<sup>e</sup> série.

Parmi ceux-ci, il en est deux à qui il donne une place toute spéciale. Ce sont ses maîtres Bourget et Barrès.

Dans les différents passages de son œuvre où il est question de l'auteur du *Disciple*, on sent une parfaite connaissance de l'œuvre et l'on trouve une étude très avertie et très perspicace, très exactement nuancée, de son évolution littéraire.

Le Bourget du début n'est pas encore le moraliste qu'est le Bourget d'aujourd'hui.

On pressent plutôt qu'on ne sent le moraliste dans les *Essais* de M. Paul Bourget. Il voit bien les maladies, mais il voit mal les remèdes. Il se plaît tant à l'analyse de notre société compliquée, qu'il s'attarde à cette description, comme un médecin qui oublierait la mort prochaine. Trop inquiet, trop ardent, et trop dépourvu d'ironie pour un dilettante, il n'est pas assez détaché du goût de la vie agitée et personnelle pour être un bon moraliste.

Mais M. Bourget a dans la suite rompu la chaîne qui l'attachait au culte « de la beauté et de la nature aux mille visages ». Il a vu les remèdes aussi bien que les maladies. Pour lui il n'y a pas de médications, il y a un remède, un seul, le respect des préceptes évangéliques, générateur de l'ordre indispensables à toute société. Et les œuvres dans lesquelles il nous a donné la description de quelques-unes des

principales maladies sociales de notre temps et l'indication du remède, sont des œuvres puissantes qui procurent ces sombres plaisirs d'un cœur mélancolique que célébrait La Fontaine et nous font ressentir la tristesse majestueuse de la tragédie. Car n'est-ce point à propos d'*Un Divorce*, que M. H. Bordeaux rappelait cette phrase de Racine dans la préface de Bérénice : « Ce n'est pas une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie; il suffit que l'action en soit grande et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie ». Ceci ajouté à la préoccupation constante de M. Paul Bourget pour la race, à sa haine implacable contre les passions qui la détruisent ou la diminuent, à la guerre sans merci qu'il mène contre nos anarchies sociales ou sentimentales, fait de l'auteur de *la Maison* l'un des plus fidèles admirateurs de l'auteur d'*Un Divorce*, de *l'Elape*, du *Démon de Midi*. Il prit même l'année dernière l'initiative d'« offrir à notre Paul Bourget, après cinquante ans de magnifique production, une fête où la littérature serait en sa personne glorifiée pour notre union et notre joie à tous ».

L'autre maître de M. H. Bordeaux fut Maurice Barrès. Celui-ci est, comme il dit, un de ceux qui « élargissent leur moi en pesant sur des destinées ». Barrès est bien de ceux qui certainement pesèrent sur la sienne. Il faut lire le bel

article que M. H. Bordeaux consacrait aux sources du lyrisme de Barrès à propos de la publication dans la *Revue des Deux Mondes*, des mémoires de son grand-père, officier de la Grande-Armée, pour bien comprendre tout ce qu'il lui doit et comment Barrès a pesé sur sa destinée. Le lyrisme de Barrès est sa grande originalité. « Ce qui, dès son extrême jeunesse, écrit-il, distingue M. Barrès des autres jeunes gens, c'est la découverte qu'il fit de la vie intérieure à l'âge où d'ordinaire on l'ignore, et du parti que l'on peut tirer de l'intelligence pour renforcer la sensibilité ». Cette découverte de la vie intérieure, Barrès la dut à la crise d'âme qui se dénoua un 2 novembre, en le ramenant à sa Lorraine. « Un horizon qui n'a point bougé prend une force divine sur une âme qui s'use. » Pensée de Barrès que le critique des *Pèlerinages littéraires* commentait ainsi :

Au confins désolés de sa jeunesse, comme il se retournait en arrière avec une tristesse sans nom, les voix de son enfance l'ont appelé. Il a retrouvé dans son cœur une émotion perdue. Il a désaltéré ses lèvres à une source oubliée... Il se rend compte que ses yeux ont contemplé des paysages plus délicats et plus ornés, que ses oreilles ont entendu le soupir de brises plus molles... Et pourtant, c'est comme un printemps qui s'appuie à sa poitrine. Il croyait son cœur fané, et son cœur refleurit. Il souffrait de la fuite des jours, et sa pleine jeunesse se gonfle d'une

sève ardente, comme autrefois, comme aux années d'adolescence... A sa vie trop courte, voici qu'il ajoute le passé. Sur le temps qui le gagne, il reconquiert les générations disparues. Installé dans un cimetière comme dans une forteresse, il ressuscite les morts pour se composer des troupes fraîches... Il comprend que notre destinée ne se réalise pleinement que si elle se relie au passé dont l'écho vibre encore en nous; que sentir une race vivre en soi, c'est le plus merveilleux exhaussement de la personnalité (1).

Comme Barrès, M. H. Bordeaux, lui aussi, connut cette désolation et cette tristesse sans nom. Il passa par la même crise d'âme que son aîné. Il a retrouvé sa Savoie comme l'autre avait retrouvé sa Lorraine. Comme lui, il retrouva sa terre et ses morts. L'auteur de *la Croisée des Chemins* eût pu sans inconvénient signer cette phrase des *Déracinés* ou de l'*Appel au Soldat*, je ne sais plus : « Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous... Notre raison, cette reine enchaînée, nous oblige à placer nos pas sur les pas de nos prédécesseurs... Nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et mères... C'est tout un vertige délicieux où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation,

(1) *Pèlerinages littéraires* et *Echo de Paris* du 4 octobre 1922.



dans des milliers d'années que n'annule pas le tombeau ».

Mais cette certitude reposante à laquelle aboutit la pensée de M. Henry Bordeaux, n'a point réussi à donner à Barrès la paix du cœur. « Son œuvre n'est qu'un cri de désir et d'inquiétude (1) ». Il n'est point en état de comprendre ce que Fénelon exprimait par ces graves paroles : « On est bien à l'étroit quand on se renferme au-dedans de soi. Au contraire on est bien au large quand on sort de cette prison pour se perdre dans l'immensité de Dieu ». Et pourtant n'avait-il pas soif d'éternité?

Le catholicisme est pour M. Barrès une des traditions essentielles de notre race, tradition dont il saisit toute l'importance, mais à laquelle il n'a pas osé s'abandonner tout entier.

Barrès fut le plus grand poète de notre temps parce que, mieux que tout autre, il sut

imposer des contours à nos désirs, réveiller par ses accents nos vœux, exprimer par des rythmes le bouillonnement confus d'une époque qui, avant de passer, cherche à fixer en quelques formules sa sensibilité (2).

Aussi comme M. Henry Bordeaux le pleura,

(1) *Pélerinages littéraires* et *Écho de Paris* du 4 octobre 1922.

(2) *Le Retour de Barrès à sa terre et à ses morts*.



lorsqu'il retourna à sa terre et à ses morts. Comme, depuis, il s'est appliqué à rechercher la trace de ses pas et comme, dans l'un de ses prochains livres, *l'Orient en marche*, il voudra nous montrer l'obstination de Barrès à poursuivre l'œuvre de la France sur cette terre d'Asie dont le mystère le tourmentait ! Suivant l'exemple de cet incomparable pourvoyeur de lyrisme exact qu'était l'auteur d'*Au Service de l'Allemagne* et de *l'Enquête aux pays du Levant*, M. Henry Bordeaux le continuera en nous montrant, comme son maître, les routes françaises.

Si, comme je l'ai noté plus haut, la critique de M. Henry Bordeaux est nettement admirative, elle ne veut admirer qu'à bon escient. L'auteur de *la Vie au théâtre* admire ce qui est digne de notre admiration, mais fait le sort qui convient aux œuvres trop nombreuses, hélas ! qui déshonorent l'esprit de chez nous et donnent de notre pays à l'étranger une réputation en complet désaccord avec le fond même de notre race. Défenseur de la Famille, de la Maison, il ne pouvait consentir une admiration quelconque, que dis-je, un assentiment quel qu'il soit à ces écrivains réalistes qui « goûtent une volupté à surprendre les hommes en flagrant délit d'ignominie (1) ». Il ne permet

(1) M. H. BORDEAUX, cité par M. René Bazin dans une étude sur le roman populaire (*Le Correspondant*, 10 janvier 1899).

point que la pornographie salisse la Maison, et que le libertinage et l'immoralité souillent ceux qui font partie de la Famille. Aussi ne ménage-t-il point les écrivains qui profanent la littérature de tels vices. Leurs romans sont un véritable danger : « ils énervent les caractères ; ils dégradent les sentiments ; ils tuent cette vertu des peuples forts et des individualités énergiques, la chasteté (1) ». Ces œuvres où s'étale la sensualité sont la mort de la beauté littéraire, car la sensualité entraîne fatalement la ruine et la décadence.

Nous ne prétendons point ici rappeler toutes les vérités que M. Henry Bordeaux fit entendre, si dures furent-elles, à quelques-uns de ses contemporains. Si la louange est naturelle sous sa plume, la désapprobation ne lui est point non plus étrangère. Même les écrivains, les poètes qui exaltèrent de leur fièvre poétique son enfance, ne trouvent pas grâce devant sa critique. Pierre Loti, auquel fut consacré un des chapitres les plus admiratifs de *Ames modernes*, se vit dans la suite sévèrement jugé par l'auteur de *la Robe de laine*.

Nous trouvions en vous, lui disait M. H. Bordeaux dans la dédicace qu'il lui fit de ce roman, cette mélancolie si douce à respirer avant d'agir quand, trop gâté par ses vingt ans, on éprouve le besoin de se

(1) *Le Correspondant*, 25 février 1902.

meurtrir contre l'amour, et ce désir universel qui, plus tard, acceptera ses limites et qui se traduit en un pareil désenchantement chez celui qui a trop senti et chez celui qui n'a pas vécu encore (1).

Déjà, dans les *Pèlerinages littéraires*, il avait exécuté les personnages de Loti, « cœurs et chairs de faiblesse, êtres à peine détachés de la terre, soumis à tous les éléments, au climat, à la mer, aux lourdes hérédités, aux instincts, aux désirs », en un mot, des *esclaves*.

Mais c'est surtout au théâtre, qui a la prétention de vouloir être l'image de la vie, que M. Bordeaux s'attaque. Sa critique théâtrale est courageuse, honnête comme le sont ses romans. Il censure avec la même rigueur les auteurs de second ordre, desquels il n'a rien à attendre, que ceux qui seront ses juges éventuels ou qui sont susceptibles de devenir ses pairs sous la coupole. Que ce soit Catulle Mendès, Octave Mirbeau, les grands maîtres de la scène, M. H. Bordeaux monte bonne garde et dit à chacun son fait. L'un de ceux qui furent le plus malmenés par lui est Henry Bataille.

Il est, écrit-il, le peintre complaisant des faiblesses de la chair, dans ce qu'elles révèlent plus particulièrement de troubles civilisés, de désirs inconnus, de cruauté nouvelle, ou de lourde volupté remontée

(1) *La Robe de laine*.

tout à coup des âges primitifs, et il a, pour les exprimer, de ces images où la passion se raffine, se cultive, s'épanouit à la façon dont les jardiniers obtiennent avec leurs greffes des variétés bizarres, compliquées, presque monstrueuses.

D'un romantisme névrosé, il passe à un réalisme aigu ensemble et pitoyable. Il a un « art nerveux, quasi malade (1) ». Romantisme neurasthénique (2), dit-il ailleurs. Le théâtre de Bataille est le triomphe de l'individualisme.

Dans ses œuvres brillantes, habiles et imparfaites, d'un lyrisme exaltant et artificiel ensemble, d'un style tantôt rare, tantôt frelaté, toujours curieuses et prêtes à agir sur les nerfs, M. Bataille nous représente les violents instincts déchaînés, la fatalité des passions se heurtant comme la mer qui assiège les digues, contre tous les liens sociaux et toutes les barrières séculaires (3).

Son individualisme qui supprime toutes les limites imposées à l'homme et rejette toute loi morale et sociale, Bataille dans les *Flambeaux* l'a transporté même dans le domaine des esprits. En résumé, le théâtre de Bataille est malsain, il sent la fleur corrompue, le gibier qui se faisande. Il est aussi déplaisant d'assister au spectacle de la vie

(1) *La Vie au théâtre*, 1<sup>re</sup> série.

(2) *La Vie au théâtre*, 2<sup>e</sup> série.

(3) *La Vie au théâtre*, 3<sup>e</sup> série.

déformée, à une série de situations équivoques, que rencontrer des gens rongés d'ulcères, de cancers ou de dartres. Le théâtre devient l'hôpital des perversités littéraires.

Après Bataille, Bernstein. Son théâtre brutal, primitif, rudimentaire, presque sauvage, représente « une sorte de romantisme financier où l'amour s'engluerait dans des difficultés matérielles ». Ses personnages ne s'élèvent point jusqu'à une conception morale ou sociale de la vie. Ils sont restés ou redevenus pareils aux hommes des cavernes, dont on peut imaginer que la préoccupation unique était, après la faim, la convoitise amoureuse... Ils apportent à la passion des énergies brutales et un culte simple. Ils repoussent les scrupules et les remords; leur psychologie est rudimentaire. Tout conflit entre l'amour et un devoir quelconque est pour eux d'avance résolu... Le succès est pour eux un guide autrement sûr et précis que la morale ou la sociologie. Dans ce théâtre, l'argent tient une place exceptionnelle. Il commence par être au service de l'amour, mais il a tôt fait de le détrôner. Ses personnages vont, « au besoin, jusqu'à l'apologie de l'audace qui procure cet argent ». Et cette audace emploie tous les moyens, le jeu, le vol. Pour eux, le comble du sacrifice est d'y renoncer. Les héros de M. Bernstein ne sont que des canailles qui

voudraient faire figure de personnages supérieurs. C'est un théâtre de monstres où les honnêtes gens sont des exceptions anormales.

On raconte, écrivait M. Bordeaux, que dans un village où il n'y avait que des goitreux, on vit un jour entrer à l'église, pendant l'office, un étranger de passage qui était dépourvu de cet appendice. On rit de lui ouvertement, et pour contraindre ses paroissiens à plus de tenue, le curé dut monter en chaire : « Mes frères, dit-il, ne vous moquez pas des infirmités ». La venue d'un brave homme ferait, dans le théâtre de M. Bernstein, un tel effet.

Celui de M. de Porto-Riche, qui vient d'être élu à l'Académie française, n'est pas d'une qualité bien supérieure. Les pages que M. Henry Bordeaux a consacrées à *Amoureuse* sont un violent réquisitoire contre cette pièce et le théâtre contemporain en particulier. Elles valent d'être citées :

La nouveauté d'*Amoureuse*, c'est ce jaillissement de volupté qui a débordé dans tout l'art contemporain et que, la première ou presque, elle osait mettre à la scène avec impudeur. Elle y ajoutait une nervosité, une trépidation parfaitement convenables à des êtres que leurs instincts trouvent sans résistance. Avions-nous auparavant un art, un théâtre trop détournés de la vie physique, trop dominés par l'intelligence? Je ne le pense pas. En 1891, c'était le temps des succès de Loti, de Bourget, de Maupassant,

d'Anatole France. Aucun d'eux n'a négligé de peindre notre sensibilité amoureuse. Mais leurs personnages sont plus complexes. Ceux de M. France ont étendu la sensualité jusqu'aux livres, à tous les arts, à la conversation, au mouvement même des idées... Loti la poursuit dans les paysages et lui communique cette mélancolie qui naît de la fragilité de la jeunesse et de l'ombre sans cesse extrême de la mort. Un Bourget la voit dans ses causes héréditaires, dans ses conséquences néfastes, soit privées, soit sociales. Et le Maupassant des premiers contes parvenait à la poignante dualité de *Notre cœur*. Mais dans *Amoureuse*, c'est exclusivement la peinture de l'amour physique. Il n'y a plus de lyrisme que pour lui. Il s'étale partout avec allégresse. Or, si l'art, par là même qu'il est beauté de la forme et source de plaisir, a une tendance irrésistible à célébrer la splendeur des lignes et des couleurs, et tout ce qui est destiné à enchanter nos sens, il ne saurait oublier sans inconvénient qu'il doit à la connaissance de l'homme et aux mille combinaisons de la société, cette variété, cette pénétration et cette noblesse qui, seules, l'illimitent et l'autorisent aux perpétuels renouvellements.

Le dix-huitième siècle a déjà fait l'essai de l'unique sensualité dans la littérature. Il a très vite abouti à la sécheresse et au manque de goût. Il fallait un Chateaubriand pour ranimer cet art desséché. Et Chateaubriand, c'est bien encore l'égoïsme amoureux, mais élargi par une sensualité romanesque et que toute la terre fait vibrer, tout paré de ces illusions qui conduisent les femmes à la plus sublime tendresse. Nous marchons vers cette même sécheresse sans nous en douter. La conversation amoureuse, si elle ne re-



cherche que le plaisir des sens, est très vite bornée. Les gestes la remplacent avantageusement... Il semble paradoxal au premier abord d'attribuer à *Amoureuse* une part de responsabilité dans les tendances nouvelles, réalistes et violentes, de notre théâtre à coups de poings, et c'est vrai pourtant : *Amoureuse* limite la casuistique sentimentale; elle en retranche la plus grande partie, elle n'en garde que ce qui est dans notre sensibilité la répercussion de nos désirs ou de nos satisfactions charnelles. Le lit, qui devient un personnage, et le personnage principal. Pourquoi ne le voit-on pas? Et ce Henry Bernstein qui n'y va pas par quatre chemins, que n'arrête aucun scrupule de goût, le tire carrément sur la scène. Cette femme qui ne songe qu'à user de son mari, elle volera pour se procurer des toilettes susceptibles d'attirer un désir qu'elle entend provoquer par tous les moyens. Il n'y a plus que la mort pour les voluptueux romantiques de M. Barrès ou de M. d'Annunzio. Pour nos voluptueux pratiques, il y a le vol, le meurtre, et les complications sadiques ou criminelles. Nous les verrons un jour sur les planches, si notre art ne se rend pas bientôt compte du danger de retirer de l'amour un élément qui lui est essentiel.

Il y a dans *Amoureuse* une leçon morale, et c'est là satiété de l'amour physique. Sa reprise nous donne à comprendre qu'elle contient aussi une leçon de littérature. Avec son art consommé, son dialogue aisé et plein d'élégance, elle arrive à provoquer, mieux que le dégoût : l'ennui. Que l'indélicatesse est donc périlleuse ! C'est là un chef-d'œuvre de décadence (1).

(1) *La Vie au théâtre*, 2<sup>e</sup> série.



Que voilà donc bien mené le procès de notre littérature de maintenant et spécialement de notre théâtre ! Les faits dont ils sont incriminés sont précis et franchement dénoncés. Le verdict est sévère, mais combien juste. Si nous n'y prenons garde, notre art, en s'éloignant des données éternelles de la conscience, finira par n'engendrer que des œuvres franchement mauvaises, et si, par hasard, il donne naissance à quelques chefs-d'œuvre, ce ne seront que chefs-d'œuvre de décadence.

Ce chapitre ne tend qu'à donner un aperçu de l'intellectualisme attentif et passionné, aigu et patient à la fois de M. Bordeaux, comme dit son maître M. Paul Bourget, s'intéressant à tous les courants de pensée et à toutes les manifestations de vie contemporaine. Veillant jalousement sur notre passé spirituel, il n'entend point qu'une littérature décadente, sans ressort ni conscience, immorale et pernicieuse, continue notre littérature si ordonnée, si respectueuse de l'ordre social et moral que fut celle du grand siècle. Mais M. Bordeaux est un romancier, et cela nous ne devons pas l'oublier. Il serait curieux d'interroger le critique qu'il fut et ne cessa jamais d'être, sur l'art du roman qu'il a illustré de si belle façon.

Si nous demandons à l'essayiste du début ce qu'il pense du roman qu'il n'avait point encore abordé, l'auteur de *Ames modernes* nous dira

tout de suite ses préférences pour ce genre littéraire.

C'est, écrit-il dans le chapitre sur Ed. Rod, le bréviaire de la vie, le livre où les hommes de notre temps déposent le meilleur d'eux-mêmes et révèlent leur conception des êtres, des choses, leur explication de l'existence; il contient notre philosophie, notre morale, notre cœur, tout ce que nous avons rêvé, tout ce que nous avons senti, enfin tout ce que nous avons essayé de comprendre. Le roman est plus qu'une œuvre d'art, il a une importance morale par la conception de vie qu'il nous présente.

Mais le roman, pour remplir intégralement son but qui est d' « élever l'âme au-dessus du particulier et de l'accidentel » et de « révéler la vie dans sa plénitude », doit se conformer à un certain nombre de règles, dont la principale est d'éviter la pornographie. Celle-ci, hélas ! s'étale aux meilleures places et asservit notre littérature qui « risque d'en être empoisonnée ». Si le roman, comme le définissait Stendhal, « est un miroir que l'on promène le long du chemin », il ne s'ensuit pas que l'on doive en faire une glace d'alcôve reflétant toute la sensualité et la luxure qui souillent trop souvent et déshonorent le lit nuptial.

Il faut que le roman soit humain. La littérature n'est-elle pas, suivant le mot de Taine, « une psychologie vivante » ?

« Le vers d'Alfred de Musset dans les Stances à la Malibran :

C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,

demeure, dit M. H. Bordeaux, la formule même de l'art du roman. Il faut qu'on sente un homme parlant à des hommes (1) ». Un roman n'est vraiment bon qu'autant qu'on y sent une âme vivante et qu'on y entend les battements d'un cœur.

Enfin, il importe que le roman soit une œuvre vraie, donnant une exacte peinture de la vie. Il enregistre les mœurs d'une époque. Il est une histoire de la vie privée. Le romancier que l'on ne pourrait consulter avec fruit pour se documenter sur une période, ne serait qu'un piètre romancier. C'est le grand mérite d'un Balzac d'évoquer avec un relief extraordinaire toute la société de son temps. De même, il serait impossible de faire l'histoire de la vie sociale contemporaine en France sans relire Bourget dans une certaine mesure, Barrès, et aussi Bordeaux.

Il dépeint l'homme tel qu'il est, vivant en société, en rapport constant avec d'autres hommes, se soumettant aux grandes lois générales qui déterminent la nature de ces rapports.

(1) Ces règles sont étudiées dans le *Correspondant* du 25 février 1902 : *La crise du roman*.

Il suppose une connaissance profonde de l'âme humaine, et cette connaissance le romancier ne fait rien d'autre que de la transposer sur le plan artistique.

Tel est le but offert au talent du romancier. Être un historien des mœurs qui recherche sous les faits les lois essentielles de la vie. C'est ce que fit Balzac et après lui son meilleur élève, Bourget. Bordeaux s'est plié à cette même discipline et a poursuivi avec succès le même objectif.

Mais si le romancier est catholique, but et règles du roman ne se trouvent-ils pas du fait modifiés dans ce sens ? L'art, quelle qu'en soit sa manifestation, a-t-il donc une religion ? Non, répondent les partisans de la théorie de l'art pour l'art. Oui, disent nos modernes écrivains catholiques. Et ils ne se contentent pas d'affirmer que si l'art n'a pas de religion, l'artiste a le devoir de se souvenir qu'il en a une. Ils proclament bien haut que l'art doit être nettement catholique. Plus catégorique que M. L. Martin-Chauffier dans son rapport sur le *Laïcisme dans le roman* (1) à la Semaine des Écrivains

(1) « La beauté est assurément la véritable fin de l'art. Et la morale est l'instrument de ses plus belles réussites. Qu'est-ce que l'art, sinon l'union intime de l'ordre, de la grandeur et de la vérité... Le catholique peut seul posséder l'art suprême de la connaissance de l'homme. Il est moraliste. J'entends non qu'il doit faire de la morale — ce qui serait trahir l'art et le détourner de sa fin — mais se fonder sur la morale, partir d'elle pour comprendre telle

catholiques de 1922, M. H. Bordeaux a précisé et déterminé les obligations du romancier catholique dans le discours qu'il prononça à la dernière semaine, dans la séance consacrée au roman, dont voici les passages les plus importants :

Le romancier catholique a tout d'abord les mêmes obligations vis-à-vis de l'art que ses autres confrères du roman. Obligations trop souvent méconnues d'ailleurs par ceux qui se croient affranchis de toute responsabilité. Mais il en a d'autres encore, ou plutôt ses obligations se compliquent de ceci : beauté et vérité ont pour lui un sens plus formel, un sens surnaturel, un sens divin.

Je me souviens que, dans un discours d'ouverture à son cours au Collège de France, Gaston Pâris faisait en termes émouvants une déclaration d'amour au *vrai*. Cette déclaration d'amour au vrai, tout romancier doit être prêt à la contresigner. Il n'a pas le droit, fût-ce dans le plus noble but, de supprimer la vérité. S'il peint les mœurs contemporaines — et le romancier est souvent, en somme, l'historien de la vie privée — il ne les peut travestir. On lui demande donc un sacrifice impossible quand on l'invite à les édulcorer ; car on n'invite pas un artiste au mensonge. Mais cette vérité risque de se transformer à travers une vision

âme qu'il observe, pour construire, selon la vérité, tel caractère qu'il imagine. Elle lui fournit des lois directrices, dont il n'a plus ensuite qu'à constater l'exactitude, s'il regarde ; ou qu'il lui suffira d'appliquer s'il invente. » (L. Martin-Chauffier.)

personnelle et n'est pas composée que des apparences fournies par la réalité. Il y a un envers des choses. L'univers est un mystère dont l'homme cherche l'explication. Où trouvera-t-il cette explication? Saint Paul disait : « Ce monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement ». Et Massillon : « Tout ce monde visible n'est fait que pour le siècle éternel où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles... Rien n'agit dans le temps que pour l'éternité ».

Dans ses conférences sur Dostoïewsky, M. André Gide rappelle ce passage du grand romancier russe : « Il y a des moments, vous arrivez à des moments où le temps s'arrête tout d'un coup pour faire place à l'éternité ». Cette suspension du temps, Dostoïewsky la situe dans la vie présente, et il est vrai que la notion du temps au cours d'une vie est purement relative. Mais il y a une autre déchirure du temps qui laisse entrevoir une suprême présence, la mystérieuse intervention dans les choses humaines, hors de nous et en nous, de cette présence invisible.

. . . . .

Cette intervention se manifeste dans le domaine intérieur par l'action de la grâce, et dans le domaine extérieur par sa concordance avec l'ordre et avec l'harmonie sociale. Il y a une apologétique par les faits, une apologétique positiviste, si l'on peut dire. Taine l'a introduite dans *Les Origines de la France contemporaine* en célébrant, dans une page célèbre, les bienfaits de l'Église dans l'histoire du passé. Encore lui peut-on présenter cette objection : « Les formes du catholicisme ont pu convenir à l'ancienne

société, à d'anciens individus, elles ont pu s'adapter merveilleusement à toute une époque; elle ne sauraient s'adapter à la nôtre; le temps de leur heureuse influence est révolu ».

— Non, répondrait un disciple de Taine, cet admirable Paul Bourget que son immense enquête à travers la vie contemporaine a conduit au catholicisme et qui nous donne l'exemple de la plus scrupuleuse observation unie à la plus ferme doctrine. Étudiez notre société du haut en bas, et vous observerez quotidiennement le même phénomène qui, par sa répétition, prend l'importance d'une loi : toutes les fois que, dans la pratique de la vie, quelqu'un s'écarte de la morale catholique — et bien des incroyants ne s'en écartent pas, de même que bien des croyants s'en écartent, tant est grande et contradictoire la faiblesse humaine — il occasionnera un désordre soit dans sa propre existence, soit dans le fonctionnement social. Nous, romanciers, qui travaillons sur une matière toute chaude encore et vivante, nous sommes d'accord avec les historiens qui travaillent sur une matière refroidie. Ce désordre n'apparaîtra pas toujours immédiatement. Comme certaines maladies dont les symptômes se révèlent tardivement et qui entraînent des accidents prolongés, il couvrera lentement, sous des apparences de paix et de bonheur, et tout à coup il surgira implacable, terrible, tandis que l'on s'obstinera, dans un aveuglement conscient ou inconscient, à lui chercher une cause moins lointaine.

« Nous sommes des témoins, m'écrivait un jour Paul Bourget, à qui il n'est pas interdit de remonter aux causes. » Et plus encore, comme l'a très nettement formulé M. Henri Massis dans ses *Jugements*, la



foi catholique n'est pas qu'une interprétation de la vie, elle est le réel lui-même à qui elle donne tout son sens.

Le premier romancier qui n'ait pas craint de remonter aux causes, c'est, je crois bien, notre chef à tous, Balzac. Dans la préface de ses œuvres complètes, il a éclairé d'un jet brusque et projecteur les conséquences de ses observations. « En lisant attentivement, a-t-il écrit, le tableau de la société montre pour ainsi dire sur le vif, avec tout son bien et tout son mal, il en résulte cet enseignement que, si la pensée, ou la passion qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle est aussi l'élément destructeur... La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion. L'unique religion possible est le christianisme. Il a créé les peuples modernes, il les conservera ». Et encore : « Le christianisme, et surtout le catholicisme étant, comme je l'ai dit dans *le Médecin de campagne*, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social ». C'est le témoignage que lui rend, dans *le Curé du Village*, Véronique Graslin à son lit de mort, quand elle insiste pour se confesser publiquement et avouer devant tous, y compris ses domestiques, que cette vieille femme si respectée et bienfaisante ne fut qu'une criminelle. C'est celui que lui rend, dans *le Médecin de campagne*, le docteur Bénassis quand la passion sans réserve aurait pu l'étouffer.

La compréhension si franche de l'art du roman par M. Henry Bordeaux, et la façon si simple et



si naturelle avec laquelle il l'a appliquée prouve qu'il n'y a point nécessairement conflit, comme l'affirmait M. François Mauriac dans *les Nouvelles littéraires*, entre le romancier et le catholique, lorsque ces deux qualités se trouvent réunies chez le même individu. Il est assurément aussi heureux pour un catholique d'être romancier que pour un romancier d'être catholique. Le critique littéraire et le romancier qu'est M. Henry Bordeaux proclame bien haut qu'il y a entre l'art et la religion un équilibre harmonieux, un ordre naturel capable de produire des œuvres de grand talent, et même des chefs-d'œuvre.

## CHAPITRE VI

## De la Tradition à la Foi

Au début de sa carrière littéraire, à l'époque où il écrivit *Ames modernes*, M. Henry Bordeaux se laissa prendre aux séductions du paganisme pernicieux inclus dans les ténébreuses littératures du Nord. Comme l'auteur des *Chants de la pluie et du soleil* auquel il est fait allusion dans *la Croisée des chemins*, il disait, lui aussi : « Ma pensée habite une plus haute montagne que la petite morale de la multitude : la montagne de l'avenir du peuple... Homme, j'ai des passions créé ma personnalité ». L'individualisme était pour lui comme pour toute la génération qui avait vingt ans en 1890, la règle de sa vie. Ce ne fut que l'ivresse bientôt dissipée de quelques années de jeunesse.

Isolé dans Paris, loin de sa province natale, il se rendit vite compte qu'il ne « valait guère plus qu'un mot détaché d'un texte (1) ».

(1) Maurice BARRÈS : *L'Appel au soldat*.

Il s'est souvenu que

...notre naissance a créé notre dépendance. Une maison, un clocher, un horizon familial, de chers visages penchés, voilà ce que nos yeux ont commencé par voir. Ainsi nous avons pris contact avec la réalité. Cette réalité là, française et catholique, elle est la couleur de notre vie (1).

Il laissa alors la société étayer son *moi* et « reprit, comme Antée, ses forces en touchant la terre, la terre où sont ses morts (2) ». Il était arrivé à un carrefour, hésitant sur la route où il devait s'engager. Mais un événement imprévu, douloureux, eut tôt fait de lui montrer le chemin qu'il devait suivre. Ce fut la mort de son père.

M. Henry Bordeaux rentra en Savoie, revint habiter la maison familiale, méditer dans le petit cimetière où dormaient de leur dernier sommeil ceux qui l'avaient précédé dans la vie, il entra prier dans l'église de son village, et dès lors le catholicisme le ressaisit tout entier.

Ce fut la tradition, dont l'emprise est si forte sur les âmes, qui l'amena peu à peu à la foi. Car tradition et foi sont deux compagnes qui cheminent nécessairement l'une près de l'autre. De même que la Justice et la Miséricorde, dit le

(1) HENRY BORDEAUX : *Âmes modernes* (Préface de la dernière édition).

(2) HENRY BORDEAUX : *La Croisée des chemins*.

Livre Saint, s'entre-donnent un éternel baiser de paix, de même la Tradition et la Foi ne se séparent pas. Celle-ci suppose celle-là. La foi ancestrale héritée de la continuité des générations est le cœur de la tradition. Cette tradition qui procède de la foi est devenue l'idée directrice de toute l'œuvre de M. Bordeaux. Aussi l'un des meilleurs romanciers catholiques de notre temps, M. Emile Beaumann, a-t-il pu lui rendre ce témoignage : « Dans l'histoire de la renaissance de l'esprit traditionnel au début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, les livres d'Henry Bordeaux occuperont un chapitre important, parce que l'idée de tradition en est la substance. Ils se sont formés autour d'elle comme le fruit autour du noyau. Je n'en vois pas un seul qui ne se rapporte au culte de la famille ou de la maison, du pays natal, à la sujétion de l'héritier vis-à-vis de ses ascendants, au lien des vivants et des morts, à la loi religieuse et morale que nul n'est libre d'abolir ou de changer (1) ».

Le catholicisme que professe M. H. Bordeaux transparaît dans presque tous ses livres, encore qu'il ne fasse pas directement œuvre d'apologétique. Ce n'est point l'affaire d'un romancier.

Un romancier ne fait que des livres d'observation. Mais si toutes ses observations concordent à montrer, dans la religion, le plus puissant et le plus bienfaisant

(1) Émile BAUMANN : *La tradition et la foi dans les romans d'Henry Bordeaux* (*Revue des Jeunes*, 25 septembre 1921).

levier de la force humaine, il me semble que la leçon qui se dégage de son œuvre est assez claire (1).

Lui-même n'a pas fait autre chose. Au lieu de nous montrer le catholicisme agissant directement sur l'âme d'un chacun, il a ordinairement tourné le problème et nous l'a surtout montré fonction des principaux organismes dont est faite la société. A quoi bon nous montrer l'arbre, n'est-il pas plus simple de considérer ses fruits? Eux seuls nous permettront de juger de la qualité de celui qui les a produits.

Aussi s'est-il appliqué à nous faire apparaître le catholicisme comme un principe d'ordre et d'harmonie régissant au mieux les rapports sociaux (2). Comme Taine, il a vu en lui « la paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés », pour l'amener à accomplir, malgré les difficultés de toutes sortes qui embroussaillent sa route, dans toute sa vigueur, son devoir d'homme tel qu'il s'impose à lui.

Si le catholicisme, non content de fortifier notre vie intérieure et de nous soutenir dans les épreuves, est, en outre, le meilleur agent, la meilleure garantie

(1) Lettre inédite du 25 octobre 1910, citée par M. J. FERCHAT : *Le Roman de la famille française*.

(2) « La religion protège toutes les forces vitales en les orientant et en les disciplinant » (*La Vie au théâtre*, 5<sup>e</sup> série, p. 287).

d'ordre et de bonheur, soit au point de vue personnel, soit au point de vue général, s'il se trouve résoudre toutes les difficultés de l'existence individuelle et sociale, sa vérité n'est-elle pas dès lors prouvée? (1)

M. Bordeaux ne procède pas autrement, et en cela il suit son maître, M. Paul Bourget, dont une de ses œuvres les meilleures, peut-être même son chef-d'œuvre, *Un divorce*, lui avait inspiré les lignes que je viens de citer.

On comprend donc que dans son œuvre spécialement consacrée à la Famille, il ait mis en pleine lumière ce que celle-ci devait au Christianisme. J'ai dit ailleurs quelle était la chartre sur laquelle se fondait le mariage, fondement indissoluble de la famille. Je voudrais cependant compléter cette notion par les belles pages que le compatriote de saint François de Sales a écrites l'an dernier au moment de la célébration du centenaire de ce saint. Elles donnent un aperçu exact de la transformation que subit la famille sous l'influence de la doctrine du Christ (2).

L'amour, a été renouvelé, transformé par le christianisme. Faites le tour de la société païenne, vous y trouverez le désir et la volupté, avec la joie, la satiété, le désenchantement, la cruauté même qui en découlent, mais l'amour dans son obsédante re-

(1) *Pèlerinages littéraires*, p. 198.

(2) Ces pages ont été recueillies dans *Saint François de Sales et notre cœur de chair*.

cherche de fusion et de durée lui demeure étranger. Seul, Platon en a l'intuition dans le *Phedon* et dans le *Premier Alcibiade*. A la beauté passagère, il oppose l'âme immortelle. Celui qui aime la seule beauté du corps, explique-t-il, n'aime point véritablement, et c'est pourquoi il se retire quand la jeunesse se flétrit. Socrate dit à Alcibiade : « La beauté de ce qui est à toi commence à passer au lieu que la tienne ne commence qu'à fleurir ».

« Pour mieux marquer cette chair périssable de l'empreinte divine, le christianisme, recueillant le mariage de la société antique, en fait un sacrement. Jamais la femme ne mesurera assez ce qu'elle doit au christianisme qui lui a rendu cette grâce et cette dignité sans lesquelles elle pourrait être un objet de plaisir de passion ou d'ordre familial, mais non pas un objet d'amour. Par lui, elle est devenue la dame de la Chevalerie. Même dans l'amour coupable, il n'a pas laissé d'introduire — qu'on relise *Bajazet* ou *Phédre* — ces scrupules, ces délicatesses, ces remords, ces élans vers le sacrifice qui font autour de l'abîme où il s'agit, comme une garde d'archanges déchus.

Ce sera le sacrement de mariage qui communiquera à l'amour humain un caractère indissoluble et le marquera d'une empreinte éternelle. Le premier mot qui vient aux lèvres, quand on aime, n'est-ce pas le mot qui ne devrait jamais franchir une bouche humaine, n'est-ce pas *toujours*? On n'est pas maître du lendemain, et l'on ne veut pas d'un bonheur furtif : tout en nous et hors de nous est fragile et précaire, et l'on repousse le temps, et parce que ce n'est pas assez de donner l'instant présent et son cœur qu'on ignore, on distribue d'un mot l'avenir qu'on ne connaît pas à

celle ou celui que, peut-être, on ne connaît pas davantage. Il suffit d'une exaltation et même d'une illusion pour croire, de bonne foi, que notre amour ne changera pas, quand tout change. Mais cette illusion, cette exaltation, voici que dans l'amour sacré du mariage chrétien elles vont devenir une réalité; oui, tout change, et nous changeons, et la beauté passe, et la jeunesse, et le charme lui-même, mais non pas un amour qui, par-delà beauté, jeunesse et charme plus durable que tous autres attraits, puise ses puissances de vie et de durée, non dans la chair ni dans le cerveau, mais dans notre cœur, troisième ordre des réalités selon Pascal qui l'appelle charité, oasis toujours rafraîchie, toujours verdoyante lorsque la source divine a jailli.

La religion catholique a rénové et revivifié l'ancien état social que nous avait légué l'antiquité païenne. Le Christ y a établi l'unité sans laquelle il n'y a ni développement ni prospérité possibles. Le verset de saint Matthieu que M. H. Bordeaux a pris comme épigraphe de son roman *la Maison* est une vérité sociale que l'on ne saurait méconnaître : « *Omne regnum divisum contra se dissociabitur et omnis civitas vel domus divisa contra se non stabit* ». Aussi *la Maison*, qui ne vise que le cas particulier de la famille, nous donne-t-elle la synthèse de toute la doctrine sociale de l'Église, celle que M. Bordeaux a depuis longtemps adoptée. « Fleur d'une pensée et fleur d'un art, *la Maison*, a écrit un fin et déli-



cat critique (1), m'apparaît comme une sorte d'hymne coronal où les forces bienfaisantes exaltées par l'œuvre entière de l'écrivain reçoivent de sa part le suprême et collectif hommage. Ce livre achève un cycle ». C'est bien, en effet, la cime de l'œuvre de M. Bordeaux. Depuis *la Peur de vivre, les Roquevillard, la Croisée des chemins*, elle s'est avancée par étapes successives jusqu'à cette éclatante manifestation de foi religieuse. Car sa *foi* dans *la Maison* fut, il le déclare lui-même, « la *foi* dans *la Maison* éternelle où revivent les morts dans la paix ».

Mais le Christianisme n'a pas limité son action bienfaisante à la famille seulement, il l'a débordée et en a fait bénéficier aussi le monde des travailleurs, particulièrement de ceux qui vivent de la terre. C'était la terre et plus encore ceux qui la cultivent qu'il visait, lorsqu'il donnait son plein assentiment à la campagne de Barrès en faveur de nos églises. Mais tandis qu'un Barrès voyait surtout « les deux thèmes enchanteurs des sources et des chapelles », M. Bordeaux ne se contentait pas comme lui d'une vague spiritualité. Il proclamait bien haut l'alliance conclue entre le sentiment religieux catholique et l'esprit de la terre. Et dans un vigoureux raccourci qui dénote de son auteur une profonde compréhén-

(1) Abbé Francis VINCENT : *Ames d'aujourd'hui* (2<sup>e</sup> série), p. 388, en note.

sion de l'histoire, M. Bordeaux a exactement décrit l'évolution de cette alliance.

Le christianisme, écrivait-il un jour dans *l'Echo de Paris*, dans sa merveilleuse entente de la sensibilité humaine, n'a rien détruit d'inutile, il s'est contenté de donner un sens à des aspirations confuses, à des désirs indécis. Nulle part mieux qu'à Rome on ne se rend compte de cette continuité. Les âges s'y unissent, s'y enchevêtrent, dans une suite ininterrompue. Les temples païens s'épanouissent en basiliques chrétiennes, tels le Panthéon, Saints-Côme-et-Damien, Sainte-Françoise-Romaine. La voie Appienne conduit aux catacombes. Sur l'arène du Colisée, on cherche les traces des martyrs dont le sang a fleuri là comme les roses rouges qui bordent les bassins du temple des Vestales. Du Palatin, dont les ruines au printemps sont battues d'une vague de hautes herbes, on compte les dômes et les croix. Et voici que dans la crypte même de Saint-Pierre cette impression d'une continuité qui ne renonce à rien de précieux ni de solide, trouve son symbole dans la statue du premier pontife romain, qui est celle d'un consul romain à qui l'on a changé le chef; tout est là : donner une idée à ce qui n'est que forme.

Le même travail s'est opéré sur notre sol. Seulement, disséminé dans les forêts et sur la prairie, il s'aperçoit moins. Barrès voit juste quand il assure que nos pères catholiques ne s'étaient pas détachés du vieux domaine sacré et n'avaient fait qu'y planter la croix... Quand Barrès, écrit-il toujours dans le même article, disait que l'Église maintenait dans la campagne la vie spirituelle, il n'affirmait rien que de rigoureusement

exact, mais il ne disait pas encore assez. L'Église y maintenait par surcroît la vie agricole. On ne peut l'atteindre sans atteindre avec elle cette douceur obscure que l'homme éprouve à travailler la terre. L'esprit qui veillait sur les eaux, qui s'enfonçait au cœur des forêts, qui s'élevait des champs avec les buées du matin, menacé par toutes les coalitions du progrès, par le massacre des arbres, la captation des sources, le bruit des machines, la demi-science des écoliers, s'était réfugié humblement dans le dernier asile religieux. Il y avait fait sa soumission, et si le clocher s'écroule, il demeurera dans les décombres. Le laboureur ne saura pas pourquoi il ne chante plus en tenant les mancherons de sa charrue; mais dégoûté de tracer toujours le même sillon, il s'en ira chercher une place à la ville. Car il ne connaîtra plus la paix des champs.

Cette page, écrite en 1914, eut fort bien pu servir de préface à la noble et généreuse campagne que M. Bordeaux vient de mener contre la grande misère des prêtres. C'est que

...l'église n'est pas qu'un effet de paysage, elle est un signe de vie spirituelle. Elle est un symbole : or, elle n'est plus rien sans le maintien de cette vie spirituelle qu'elle représente, de cette vie profonde au-dessus des bassesses et des tristesses de la vie ordinaire (1).

N'est-ce pas le prêtre qui est chargé de maintenir et de développer cette vie spirituelle? Mais pour la maintenir autour de lui, faut-il encore qu'il

(1) La glorieuse misère des prêtres.

la maintienne en lui-même. Nos églises, écrivait un jour à M. Bordeaux un curé de campagne, reprenant le mot de Barrès, ont besoin de saints. Nos prêtres doivent avoir souci avant tout de leur vie intérieure. Ne sont-ils pas les guides, les conseillers, les directeurs, les confesseurs, les confidents de leurs paroissiens? Ne les aident-ils pas à porter le lourd fardeau de la vie? Il importe donc qu'ils soient libérés de toutes préoccupations matérielles qui dissiperaient en eux cette force mystérieuse capable de provoquer les plus nobles dévouements. Même dans le plus grand dénuement, nos prêtres, par leurs vertus, nous éblouissent comme un coup de soleil sur des haillons. Ces prêtres admirables qui ne veulent pas qu'on dise qu'ils souffrent de souffrir, dont la guerre a retrem pé la qualité d'âme, entretiennent la vie spirituelle dans notre société corrompue et l'empêchent de rouler à l'abîme. Devant la misérable situation qui leur est faite, c'est un véritable appel que M. Bordeaux crie au pays tout entier. Cri combien plus éloquent que celui de Maurice Barrès, parce qu'il vient non seulement du plus profond d'un cœur de Français, mais aussi et surtout du plus profond d'un cœur de catholique !

Il n'est pas possible de laisser plus longtemps nos prêtres dans l'embarras, conclu-t-il. Il n'est pas possible d'être catholique et de ne pas se préoccuper de la vie du prêtre. C'est un devoir de conscience.

En rappelant ce devoir à la collectivité, l'auteur de *la Maison* ne s'est pas contenté de remplir son rôle d'écrivain, c'est-à-dire d'avertisseur, il a du même coup, une fois de plus, affirmé sa conviction religieuse et sa foi catholique.

Quelques-unes de ces pages sont même une véritable prédication. M. H. Bordeaux a voulu concourir à notre sanctification en nous faisant comprendre ce qu'il y a de grand, de sublime dans la religion du Christ. Il s'est complu dans *la Maison morte* à nous décrire l'une de ces cérémonies par lesquelles l'Église intervient à chacune des étapes de notre vie terrestre et qui nous transforment au regard de Dieu. Il nous a donné le tableau saisissant des derniers moments d'une chrétienne ici-bas. La mort de Pétronille Couvert est, avec celle de Julien Rude dans *le Baptême de Pauline Ardel* de M. Emile Baumann, l'une des pages qui honorent le plus notre littérature d'aujourd'hui.

Mais M. Henry Bordeaux ne s'en tient pas là. Il ne se contente pas de décrire les cérémonies du culte catholique et le bienfaisant effet de celles-ci sur les individus. Dans *la Maison morte*, roman dans lequel on le sent pleinement maître de son art, il a tenté, en posant le plus douloureux des cas de conscience, de nous exposer la divine économie de la religion catholique. Un crime a été commis dans une famille d'honnêtes

paysans savoyards. Le criminel n'a point été inquiété, car on a cru à un accident. Pourtant ses proches n'ignorent pas la vérité. C'est pourquoi le chef de la famille, le vieux Jean-Pierre Couvert, s'en est allé « plein de dégoût silencieux, se murer à l'avance dans les caveaux d'une abbaye ». Ses petits-enfants, Étienne et Rina, partent aux missions, Jean-Marie, le cadet, s'offre en sacrifice durant les durs combats de la Malmaison, en 1918. « Il avait traversé l'horreur filiale et n'avait pas voulu survivre à sa découverte ». Secrètement, sans se trahir, ils ont tous quatre expié le crime de la famille. M. Henry Bordeaux fait d'eux les instruments volontaires de la grande loi d'expiation et de rachat qui est le fond même de la religion du Christ. Tout ici-bas doit se payer. Les uns acquièrent des mérites qui rachètent les mauvaises actions des autres. Une société ne subsiste qu'autant qu'elle a des immolés volontaires qui expient pour autrui, qui renoncent à tous les plaisirs, même les plus légitimes, de l'existence pour racheter des fautes dont ils sont innocents. De même que les covasses qui ensanglantent

...l'horizon au soleil couchant, purifient la terre et lui permettent de recevoir à nouveau le grain et de le féconder, de même les mérites d'une race peuvent racheter quand une génération qui la compose l'a compromise et avilie... Si les covasses purifient la terre, comment toutes ces lampes allumées ne chasse-

raient-elles pas les ténèbres? Comment l'œuvre de justice ne serait-elle pas satisfaite par toutes ces expiations volontaires qui attestaient dans l'épreuve la solidarité de la race et ses puissances de rachat ?...

C'est précisément en vertu de cette solidarité de la race que M<sup>me</sup> Bermance, dans *la Résurrection de la Chair* et dans *la Chair et l'Esprit* s'emploie à racheter autant qu'elle le peut la faute de son fils André. De même, dans *la Chartreuse du Reposoir*, après avoir longuement décrit les désordres de deux amants, M. Henry Bordeaux nous montre la Providence en effaçant les conséquences par l'acceptation du sacrifice de « deux pures hosties volontaires ». L'une avait offert sa vie pour racheter son fiancé coupable, l'autre méritait au fond d'un cloître pour sa mère criminelle et pour son père qu'elle n'avait pas connu.

Dans son discours à la Semaine des Écrivains catholiques, M. Henry Bordeaux a affirmé cette divine économie de la religion dans une page qui mérite d'être citée.

Il est une autre puissance catholique, plus secrète, qui marque la solidarité des vivants et des morts, et c'est la réversibilité des mérites, la communion des saints. L'homme n'est jamais isolé : il est soutenu, il est entouré, il n'a pas le droit d'être désespéré. Dans un court chef-d'œuvre qui s'appelle *l'Echéance*, M. Paul Bourget a montré que cette réversibi-



lité des mérites, c'est toute l'explication des traditions familiales, c'est la force même de la race expliquée et justifiée. La famille est la première image, image visible de la Communion des Saints au sens où l'entend l'Église. Les mérites des générations passées protègent les générations présentes, et de même la faute des uns peut être expiée, compensée, par la vertu des autres.

Car les fautes se rachètent. Il y a quelqu'un qui les rachète. Et là est précisément l'envers de ce monde qui, rongé de lèpre, peut s'arracher au mal et vivre. Rappelons-nous encore, dans *Un Drame dans le Monde* le passage où M. de Malhyver voit sortir de la chambre de sa femme — de sa femme qu'il sait adultère et criminelle — le prêtre qui l'a confessé : « C'était le même paysan auvergnat, avec sa haute carrure, ses manières rudes, sa personnalité vulgaire par tant de côtés. Mais il y avait aussi en lui, à cet instant, un je ne sais quoi de digne, de grave, une autorité qui lui venait d'ailleurs... »

Si vous avez visité aux Tuileries l'exposition d'art belge, peut-être vous serez-vous arrêtés devant l'extraordinaire et presque terrifiant tableau de Jérôme Bosch qui représente le Christ aux outrages. Le Christ, sur le chemin du Calvaire, plie sous le faix de la croix, et il est entouré d'une multitude hurlant à la mort : or, chaque visage de cette foule représente un vice de la chair ou de l'esprit, un péché. Le peintre aurait dû supprimer la croix. Ce que porte le Christ, ce sont précisément toutes les tares, toutes les ignominies, tous les vices, tous les péchés. Son fardeau, c'est la vie humaine. Mais il la porte sur lui pour la purifier et la racheter.



Nous pouvons peindre la vie; mais n'oublions pas la figure centrale qui en est l'explication et le rachat.

La pensée religieuse de M. Henry Bordeaux complète sa philosophie. En cela il ressemble étrangement à son illustre devancier et compatriote Joseph de Maistre. Leur philosophie à l'un et à l'autre est tout entière dominée par une idée, l'idée de l'ordre. Pour l'un comme pour l'autre, il n'y a qu'une loi au monde, loi qui s'impose aux hommes et aux choses, c'est l'ordre. Tout est ordre, la morale, la politique. L'esthétique, en art et en littérature, n'est qu'une manifestation de l'ordre. On comprend donc que M. H. Bordeaux, à l'instar de Joseph de Maistre, ait reconnu hautement l'existence d'une autorité spirituelle supérieure qui, dans tous les domaines où l'ordre doit régner, tranche d'une manière infaillible et définitive, en dernier ressort, nos misérables débats et nos petites dissensions d'ici-bas. Cette autorité souveraine appartient à l'Église. C'est le Pape, vicaire du Christ sur terre, qui la détient.

M. Henry Bordeaux n'a point écrit un livre *Du Pape*, mais en différents endroits de son œuvre il lui a rendu l'hommage respectueux qui suppose non seulement une obéissance extérieure, mais encore l'adhésion de toute la croyance. Sous les dehors d'une délicieuse affabulation, cet hommage, il l'a fait porter au Père de tous les fidèles

par ses amis préférés, par deux petits enfants de Savoie, Annette et Philbert, qui, suivis de toute la ribambelle de leurs petits compagnons n'ont pas hésité à franchir les monts et ont mené une joyeuse croisade à Rome, en l'honneur de la sainte Hostie. Comme Joseph de Maistre dont le livre *Du Pape* était inspiré par le désir de promouvoir la réunion de la Chrétienté autour de la Chaire de saint Pierre, M. Henry Bordeaux a vu en elle la suprême *autorité* seule susceptible d'établir l'unité dans la *Chrétienté déchirée* et surtout d'y maintenir l'ordre. Les papes veillent à faire respecter l'intégrité de la doctrine et sauvegarder la morale. Ce qui fait la force du Pape, c'est qu'il n'est qu'un anneau d'une chaîne, celle de la tradition catholique.

Appuyé sur un passé qui a reçu les promesses éternelles, écrivait-il dans *l'Echo de Paris* du 2 juillet 1910, Pie X ne peut pas être isolé dans le temps. Il est l'héritier de tous ces rois qui sont ensevelis à Saint-Pierre, dont la voix se mêle à la sienne, qui l'assistent comme un chœur vivant. Et, dans l'espace, il est relié par sa direction même aux milliers d'âmes croyantes ou seulement avides de croire, à toute cette sensibilité catholique qu'agite la passion de la durée. Son caractère universel le protège contre tout isolement. Il n'est pas astreint à plaire et à déplaire. C'est lui qui distribue aux hommes la paix intérieure, la paix du cœur et la paix intellectuelle qui nous sont d'autant plus nécessaires que nous vivons à une époque plus agitée, plus remuante, plus anarchique, et de cette

nécessité ne voit-on pas l'intuition dans la précision et la fermeté des décisions pontificales?

Dans son tout dernier livre *Saint François de Sales et notre cœur de chair*, M. Henry Bordeaux s'est attaché plus spécialement au perfectionnement religieux et moral de l'individu. L'étude de saint François de Sales pour lequel il professe une grande vénération, de ses ouvrages qu'il admire sans réserve, l'ont amené à nous inviter, comme le fit jadis l'auteur du *Traité de l'amour de Dieu*, à vivre en complète intimité avec notre Créateur. Comme son héros, il nous propose l'union avec Dieu, consommée sur les sommets de l'intelligence et de la sensibilité humaines. En nous exposant les idées de l'évêque de Genève sur la vie intérieure, il les offre à notre méditation et nous les donne comme programme à réaliser. Et il termine ce livre, l'un de ceux qui tiennent une des plus grandes places dans son œuvre, par une belle invocation à saint François de Sales, ce saint si humain, au commerce duquel il a acquis cette amitié si profonde qu'il professe lui-même pour les devoirs d'état et pour les modestes besognes professionnelles.

J'en retiens ce fragment :

Vous qui sûtes composer votre vie extérieure et intérieure avec exactitude et ardeur ensemble, donnez-nous l'activité qui ne laisse aucun instant sans un juste emploi, la clairvoyance qui illumine cet emploi,

la volonté qui le poursuit, l'élan qui le vivifie, et faites-nous découvrir, sous le changement et la mobilité de notre nature, notre véritable personnalité et notre divin but.

Vous qui redoutiez par-dessus tout l'indifférence, la tiédeur, la tristesse, donnez-nous l'amitié joyeuse des choses ordinaires qui composent pour une bonne part la trame de nos jours et dont nous sommes habituellement trop vite fatigués ou trop tôt dégoûtés.

Vous dont la vie fut un acte de foi et d'adoration, donnez-nous, comme le pain quotidien offert à notre faim charnelle, le goût du Dieu vivant plus clairement représenté aux limites de notre vue par le Christ chargé de toute notre humanité...

Vous, le calme, guidez-nous dans cet usage *délicieux* du monde qui peut si vite devenir *criminel*, préservez-vous des voluptueuses inquiétudes et des vaines curiosités de l'esprit.

Vous, le pacifique, ouvrez à la paix les portes de la cité, de la maison, de notre cœur...

Tel est l'essentiel de la pensée religieuse de M. Henry Bordeaux. La conception qu'il se fait du rôle de la famille au sein de la société et de celui de ses différents membres émane d'une morale, d'une sociologie éminemment catholique. Les désordres (1) dont il nous donne parfois la

(1) « Toutes les fois que j'ai découvert autour de moi, dans les familles ou chez les individus, une misère, une douleur, une déchéance, j'ai dû reconnaître que ce désordre

triste peinture dans quelques-uns de ses romans, sont le fait de l'éloignement de toute vie intérieure de ceux qui les occasionnent. Ils servent à nous bien faire comprendre dans quel état anarchique tombe fatalement la Cité sans Dieu, celle dans laquelle Il n'a pas la place souveraine à laquelle Il a droit. Suivant la parole de l'un de ceux qui sont tombés à Verdun, « l'ordre social n'est pas fondé sur la force, mais sur l'amour, et il ne dépend pas d'un sabre dressé sur un trône, mais d'une croix adorée dans chaque foyer (1) ». Cette phrase pourrait bien servir d'épigraphe à son œuvre tout entière qui n'en serait que la passionnante et véridique illustration.

Son aveu de catholicisme est d'ailleurs formel; de même que Pascal prétendait que rien de grand ne se faisait sans la passion, M. Henry Bordeaux prétend que Dieu inspire tout ce qui est grand et noble : « On sert sa famille, sa patrie, un idéal, Dieu ».

avait été causé par la méconnaissance d'une des lois qu'enseigne l'Église. Au contraire, ce sont ceux qui observent ces mêmes lois qui sauvegardent leur dignité, leur bonheur autant qu'il est possible en ce monde; et s'ils sont tombés dans quelque crise morale, c'est encore par l'application de quelque conseil évangélique qu'ils guérissent et se relèvent. » Paul BOURGET, préface des *Essais de Psychologie contemporaine*.

(1) Parole citée par Paul BUREAU dans *l'Indiscipline des Mœurs* (Bloud, édit., Paris, 1921).

L'amoralité, a-t-il écrit d'autre part, ne saurait donner la perfection catholique qu'aux petites œuvres bornées. Toutes les grandes œuvres se sont ruées à l'assaut de Dieu.

Quelques-uns de ses romans, tels *la Maison*, *la Neige sur les pas*, *la Résurrection de la chair*, *la Chair et l'Esprit*, *la Maison morte*, *la Chartreuse du Reposoir*, cette délicieuse *Croisade des Enfants* et surtout sa magnifique réponse au discours de l'abbé Brémond, le 22 mai dernier, sont des actes de foi publics qui compromettent et classent définitivement un auteur.

Dans cette réponse, qui est un événement dans le monde littéraire de l'année, on ne pouvait lui demander de s'affirmer plus nettement catholique. Comme son confrère M. René Bazin qui, à la veille de la guerre, offrait en pleine Académie au crucifié du Calvaire l'hommage des lettres françaises, M. Henry Bordeaux prononça l'éloge de la spiritualité qui surnaturalise notre pauvre humanité, qui la rend plus belle, plus éclatante, qui l'élève jusqu'au Créateur. Il félicite chaudement l'abbé Brémond d'avoir passé sa vie à amonceler les tomes d'une immense enquête sur la spiritualité, de s'être fait l'historien de la vie intérieure du catholicisme chez nous, du commencement du xvii<sup>e</sup> siècle à nos jours.

Cette vie intérieure, disait-il à l'abbé Brémond, vous en mesurez l'efficacité à l'influence des écrivains

mystiques et des saints. Mais votre méthode hagiographique rompt délibérément avec ces apologies d'autrefois où le saint n'avait pas de pays, pas d'ancêtres, pas de famille, pas de langue maternelle. Le saint est avant tout un homme, et vous avez raison de rappeler aux profanes qu'il ne leur convient pas de se désintéresser de la vie des saints. Le saint, bien que très humain, est un être privilégié à qui Dieu se communique d'une façon particulière. Or, ces communications, rappelle Malebranche, sont contagieuses.

Et reprenant dans une vaste fresque toute l'*Histoire du sentiment religieux en France*, œuvre de bénédiction que depuis plus de vingt ans l'abbé Brémond poursuit patiemment, sans hâte et sans bruit, M. Henry Bordeaux rappelle tous ces territoires insoupçonnés, toutes ces provinces inconnues qui viennent de nous être révélées. A grands traits, il fait apparaître devant nous toute cette foule de mystiques, les Richeome, les Berulle, les Condren, les Lallemant qui ont précédé ceux auxquels on avait l'habitude de limiter jusqu'alors la littérature religieuse. Il rappelle quelques-unes de leurs paroles et les commente avec plus de foi, de conviction peut-être que ne l'eût fait devant un tel auditoire l'abbé Brémond lui-même. Il exalte le P. Charles de Condren qui écrivait cette phrase magnifique : « Les âmes consacrées à Dieu sont des temples que sa seule Majesté doit remplir, et les cœurs qui lui sont voués... sont des autels qui doivent brûler



de son seul amour ». Le P. Lallemant le transporte. Reprenant cette parole du saint religieux :

Un homme intérieur fera plus d'impression sur les cœurs par un seul mot animé de l'esprit de Dieu qu'un autre par un discours entier qui lui aura coûté beaucoup de travail et où il aura épuisé toute la force de son raisonnement. Il ajoute : Rien de plus exact. L'homme vaut surtout par la flamme qu'il porte en lui. Resplendit-elle? Aussitôt elle se propage. Qu'elle soit éteinte ou vacillante, il n'exerce plus aucune influence. Il cesse de brûler les étapes et ne les fait brûler à personne. *Le rayonnement d'un être est en fonction de cette vie intérieure*, qui, chez la plupart des hommes et des femmes, est réduite à une part misérable, quand elle n'est pas abolie. Qui donc aujourd'hui médite ou, comme on disait naguère, qui fait oraison?

Le xvii<sup>e</sup> siècle, par sa compénétration, du spirituel et du temporel, par son « union étroite du monde et du cloître » offre à M. Henry Bordeaux un nouveau titre à son admiration. Avec quelle sympathie il nous parle de M<sup>me</sup> Acarie, de Marguerite Romanet, de M<sup>me</sup> de Chantal ! Il nous conte l'histoire du ménage Helyot, véritable roman d'amour.

Mais M. Henry Bordeaux est un homme trop bien équilibré pour admettre l'élan mystique tel quel sans le soumettre à la raison. Aussi sans verser dans le jansénisme qui faillit étouffer l'ardeur mystique d'un Pascal, il réserve toute



son admiration pour Bossuet qui ne livre rien et s'objective toujours dans ses ouvrages, mais qui s'est donné tout entier avec son cœur, sa raison et son génie aux grandes vérités éternelles en face desquelles la vie n'est qu'une ombre.

La part du divin en nous, que l'abbé Brémont s'est efforcé de mettre en pleine lumière, nous aide à comprendre ces âmes de choix qui montent à Dieu comme une flamme, disait Mistral dans *Nerte*, nous aide à maintenir en nous et autour de nous le sens de la vie intérieure. Ce discours contient quelques-unes des plus belles pages qu'ait jamais écrites l'auteur de *la Peur de vivre* et de *la Maison*, pages qui devraient rester, si le temps ne voulait point garder ses livres.

En résumé, l'œuvre de M. Henry Bordeaux est nettement catholique. Elle l'est d'inspiration et d'affirmation. C'est une œuvre forte et bien pensée, tout imprégnée de l'idée de Dieu qu'elle proclame hautement et courageusement. Elle est constructrice. Elle s'efforce d'édifier la société par le moyen de sa cellule initiale, la famille, sur la base que Dieu a entendu lui donner. Elle me fait songer à cette coutume canadienne que rapportait Mgr Landrieux dans une de ses récentes pastorales de Carême.

Au Canada, quand une équipe de défricheurs s'attaque à une forêt pour « faire de la terre », comme disait le père Chappedelaine, elle com-

mence par élaguer sur la lisière le plus bel arbre. On ne l'abat point. Mais on lui attache une grosse branche en travers afin que l'équipe travaille à l'ombre de la croix. « C'est, dit Mgr Landrieux, toute la vie qui est ainsi imprégnée de christianisme ».

De même, l'œuvre de M. Henry Bordeaux est abritée par une formelle profession de foi catholique, et ainsi l'idée religieuse se trouve être l'âme de la plupart de ses livres.

## CHAPITRE VII

Le continuateur de Joseph de Maistre  
et de Le Play.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, le Savoyard Joseph de Maistre passa sa vie tout entière à exalter l'idée de l'ordre. L'ordre fut sa pensée centrale. Tous ses ouvrages, *les Soirées de Saint-Petersbourg*, *Du Pape*, ses *Considérations sur la France*, son *Examen de la philosophie de Bacon* et même une grande partie de sa *Correspondance* n'ont point d'autre but que de démontrer cette vérité qu'il y a dans le monde un ordre voulu par la Providence et que la rupture ou la destruction de cet ordre entraînait fatalement la guerre et l'anarchie.

Cent-vingt ans plus tard, un autre Savoyard, celui même dont nous venons d'étudier l'œuvre, M. Henry Bordeaux, s'est fait lui aussi l'apôtre de l'ordre au sein de notre société, non remise encore de la grande agitation de 1789, battue sans cesse depuis par les courants d'opinions les plus divers, voire même les plus opposés, et complètement

déséquilibrée par la dernière catastrophe mondiale. Un lien rattache tous les romans de M. Henry Bordeaux les uns aux autres. Ce lien, d'après lui, serait le sens de la famille. La famille est bien, en effet, le thème principal de son œuvre; mais quand il parle de la famille, il faut entendre bien plus l'ordre familial, fondement indispensable de tout l'ordre social.

L'ordre, M. Bordeaux le veut aussi dans la conduite de notre vie individuelle ou sociale, dans notre existence de chaque jour.

Nos passions nous sont imputables, a-t-il écrit. Nous les provoquons directement, en cherchant les objets qui les excitent, et indirectement, en nous plaçant dans les occasions qui les susciteront. Nous pouvons les arrêter, soit au seuil de l'imagination, soit aux frontières de la sensibilité, soit aux limites de notre vie intérieure. Dépendant de notre destinée, nous avons une part d'influence sur cette destinée. Toujours dans l'attente des passions, nous les pouvons orienter, modérer, exalter, ordonner, discipliner; car il n'est de véritable énergie, de véritable force que développée dans l'ordre. Des passions, il faut donc apprendre à nous servir (1).

L'ordre conditionne l'art, comme il est à la base de la morale, parce que la vie ne vaut que par l'ordre qui l'harmonise et lui sert de principe directeur.

(1) *La Vie au théâtre*, 1<sup>re</sup> série.

L'ordre social fournit à l'art ses éléments. Une société purement instinctive et anarchique ne servirait à l'art qu'une matière bornée. La richesse du fond moral de l'homme lui distribue au contraire ses trésors... Le mystérieux chaînon qui relie la morale à l'esthétique, bien que leurs buts soient différents, c'est le sens de la vie. Chaque fois qu'on s'en écarte, la valeur d'art diminue (1).

Cet ordre qui inspire tous ses ouvrages se retrouve même dans la composition de ceux-ci. L'intrigue de ses romans se tient et se développe sans à-coup. Elle est suffisamment « incidentée » pour soutenir jusqu'au bout l'intérêt du lecteur. Comme bon nombre de ces personnages qui ont le goût de bâtir, M. H. Bordeaux édifie chacun de ses livres comme une belle construction, d'une architecture sévère et bien ordonnée. Les idées dont il fait le thème de ses romans sont étayées par une solide armature, par la logique du raisonnement.

La notion d'ordre domine même son style. Ce n'est point dans ses romans que l'on trouvera ces « beautés tumultueuses » propres au Romanisme, ni ces exploits funambulesques auxquels avaient voulu nous habituer les Parnassiens. M. Bordeaux n'écrit que parce qu'il a quelque chose à dire. Son style est le reflet de sa pensée. Il a de la vie, de la clarté, de l'ordonnance. Il a

(1) *La Vie au théâtre*, 2<sup>e</sup> série.

l'allure et la tenue de celui de nos écrivains classiques du grand siècle. Il est robuste sans manquer à l'élégance et à la distinction. Il s'est soumis aux disciplines auxquelles les nobles idées qu'il revêt prétendent nous soumettre. Certains mots, certaines expressions sonnent comme du clair métal. Son écriture est bien franche et son encre bien nette. M. Bordeaux n'aime pas les nuances indécises et ignore l'art d'un Renan qui eût voulu voir ses livres imprimés avec des encres de couleurs différentes. Son talent ne sait point mettre de telles subtilités au service de sa pensée.

Œuvre consciencieuse et probe, frappée au coin du bon sens, les romans de M. H. Bordeaux trahissent chez leur auteur un esprit volontaire et calme qui fait de lui un écrivain de la lignée de nos grands romanciers français, les Balzac et les Bourget. Elle est le témoignage d'un moraliste et d'un sociologue. C'est à la fois du Joseph de Maistre et du Le Play. Car si chez celui qui a écrit *la Maison* ou *les Pierres du Foyer* tout est raison, il a, comme Le Play, abandonné la méthode rationnelle en honneur durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle pour recourir à l'étude directe des faits, du milieu, des coutumes, en tenant compte des données de l'expérience et des enseignements de la morale éternelle. Ses romans ne sont qu'une enquête menée à la façon de Le Play dans la société de son temps. Aussi l'œuvre de M. Bordeaux tire-t-elle de cette méthode une valeur

documentaire incomparable; et « lorsque les historiens de l'avenir — c'est un des maîtres de l'histoire contemporaine, M. Georges Goyau, qui s'exprime ainsi (1) — voudront connaître la vigueur de nos disciplines familiales traditionnelles, leur résistance aux idées qui voudraient les dissoudre, leur revanche sur les faits qui paraissent les contredire, ils pénétreront avec gratitude dans l'édifice d'histoire sociale construit depuis vingt ans par M. Henry Bordeaux ».

(1) Georges GOYAU, de l'Académie française, La modernité d'un « réactionnaire » : Joseph de Maistre (*Catholicisme et Politique*, p. 88, édition de la *Revue des Jeunes*).

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
AVANT-PROPOS .....	7
INTRODUCTION. Biographie .....	11
CHAP. I. — La glorification de l'effort et le goût de la vie .....	43
CHAP. II. — Le roman de la Famille française ..	56
CHAP. III. — Une patrie qui chante.....	124
CHAP. IV. — Le charme et la grâce de la terre ..	176
CHAP. V. — Art et morale .....	228
CHAP. VI. — De la tradition à la foi .....	263
CHAP. VII. — Le continuateur de Joseph de Maistre et de Le Play.....	288



" POUR LE BON RENOM DES LETTRES FRANÇAISES "

ÉDITIONS  
de la  
VRAIE FRANCE

92, RUE BONAPARTE • PARIS VI<sup>e</sup>



VOICI une nouvelle collection littéraire. Quelques lignes suffiront à en indiquer la raison d'être et à en définir l'esprit.

Il n'a jamais paru autant de romans. Beaucoup d'écrivains nouveaux cèdent au besoin ou au désir d'innover, et cette préoccupation dominante les entraîne hors de la grande tradition qui détermine les lois constitutives du genre. Les vrais amateurs de romans voudraient voir reparaître les récits où l'intérêt de l'action, la peinture des caractères et des mœurs, l'évocation des milieux formaient ensemble une représentation animée et dramatique de la vie.

Tout un grand public demande des romans qui soient des romans, et non pas des carnets de notes, des fragments de journal intime, des recueils d'impressions, de réflexions entremêlées d'ironie ou de lyrisme; — qui ne tournent pas sans cesse dans le cercle d'un sentimentalisme morbide ou d'une sensualité débridée; — qui donnent par la représentation de notre temps ou l'évocation de saisissants tableaux du passé, quelque

idée de l'ampleur de la vie et de la richesse de l'âme ; — qui sachent ainsi parler à l'imagination et au cœur de tous, y compris la jeunesse, sans affaiblir la volonté, intéressant aussi l'intelligence, plaisant enfin par la beauté de la forme : des œuvres saines, vigoureuses et, de ce fait même, non plus déprimantes, mais toniques ; non plus dissolvantes, mais constructives.

Il est plus nécessaire que jamais, à une époque comme la nôtre, que l'art soit bienfaisant, qu'il aide à vivre. De nombreux lecteurs désireraient trouver dans les romans d'aujourd'hui, avec une étude des sentiments, des idées, des mœurs et des préoccupations de cette période troublée, quelque chose de l'esprit réalisateur dont elle a besoin. Ils sentent plus ou moins clairement que la littérature pourrait, elle aussi, et donc devrait tenir sa place parmi les grandes forces de réparation et de reconstruction.

Nous voyons surtout le contraire.

Suffit-il de le déplorer ? Il y a mieux à faire. On peut travailler à un changement.

Déjà de jeunes romanciers ont montré qu'ils étaient capables de répondre à ce besoin nouveau. Il faut les y encourager.

De telles œuvres, en effet, tout en répondant au vœu, conscient ou non, de beaucoup de lecteurs, risquent à l'heure présente d'être refoulées ou entravées, soit dans leur succès, soit même, comme contre-coup, dans leur éclosion, par la corruption du goût et par la concurrence trop souvent triomphante d'ouvrages tout différents. N'est-il pas évident, au contraire, que, choisies selon les principes posés plus haut, mises en valeur dans de bonnes conditions, appuyées l'une sur l'autre, elles sauront trouver bien vite leur public et l'élargir, assainir l'atmosphère littéraire et contribuer pour leur part au grand travail de restauration qui doit apparaître à tous les Français comme la tâche d'aujourd'hui et de demain.

Tel est l'esprit des « ÉDITIONS DE LA VRAIE FRANCE ». Elles ne se limiteront pas à des romans. Bien des œuvres, qui n'appartiennent pas à ce genre,

offrent pourtant un intérêt du même ordre lorsque, sous une forme vivante et pittoresque, elles nous présentent des tableaux de la vie, une interprétation des mœurs, une image concrète du mouvement des idées. Nous publierons de tels livres, monographies de personnages réels par exemple, ou chroniques des mœurs. Celui même par lequel nous avons commencé, « *la Guerre des Femmes* », d'ANTOINE REDIER, cette épopée vécue de Louise de Bettignies et de ses compagnes, apporte une preuve éclatante qu'une histoire vraie peut dépasser en intérêt romanesque et en pathétique les plus adroites fictions.

Notre collection est ouverte aussi aux littératures étrangères, car il est dans la plus constante tradition de notre génie national d'accueillir les œuvres créées sous d'autres cieux et d'assurer à ce qu'elles ont d'humain une diffusion plus large, une portée plus universelle.

Enfin, nous ne nous interdirons pas, dans certains cas bien déterminés et qui se justifieraient avec évidence, les réimpressions.

Grâce au concours de la puissante maison DUNOD, vieille de plus d'un siècle, et bien connue pour des publications d'une autre sorte, les « ÉDITIONS DE LA VRAIE FRANCE », pourront présenter aux lecteurs des œuvres fortes et diverses qui, sans rien abdiquer de la liberté nécessaire à l'art, ne le dépouilleront jamais de la dignité essentielle à sa nature et ne le ravaleront pas au rang d'un excitant physique ou d'un stupéfiant à l'usage des déséquilibrés. C'est en cela, c'est par leur mesure, leur équilibre, leur vigueur, leur loyauté, qu'elles ont leur place marquée dans une bibliothèque vraiment française.

Firmin Roz

P 3-21695  
1







# ÉDITIONS DE LA VRAIE FRANCE

## VOLUMES PARUS

1. **LA GUERRE DES FEMMES**, par Antoine REDIER. Cartonné, 8 fr. 50 ; broché, 7 fr.

Ce livre conte la vie héroïque de Louise de Bettignies et les services rendus par elle, pendant la Guerre, à la cause des Alliés. (25<sup>e</sup> mille).

2. **A L'AMÉRICAIN**, par Pierre GOURDON, Cartonné, 8 fr. 50 ; broché, 7 fr.

L'auteur oppose le calme et la douceur d'une vieille province française aux idées d'un jeune Américain, résolu à tout transformer et qui, finalement, est conquis par la grâce des choses et par l'exquise jeune fille en qui se résume l'âme du pays.

3. **LES LIENS BRISÉS**, par Jean MAUCLÈRE, Cartonné, 8 fr. 50 ; broché, 7 fr.

Aux prises avec la tourmente, Robert Corcy la domine, puis toutes illusions brisées son âme s'élève d'autant plus haut qu'elle s'est plus complètement détachée des contingences humaines.

4. **SAMOUEL**, par RAFFI, traduit par ALTIAR, 2 volumes. Cartonné, 15 fr. 50 ; broché 12 fr. 50.

L'auteur nous fait assister à la grande crise que traversa au IV<sup>e</sup> siècle le royaume d'Arménie divisé entre le Christianisme et le Paganisme, entre l'influence de l'Empereur de Byzance et celle du Roi des Perses.

5. **LA RÉVOLTE DES MORTS**, par François DUHOURCAU. Cartonné, 7 fr. 50 ; broché, 6 fr. Prix FURTADO.

Conte satirique ou s'exprime l'amère déception des vainqueurs devant la paix où ils ne reconnaissent pas le résultat de leur victoire.

6. **BABETTE A PARIS**, par Maurice MOREL. Cartonné, 8 fr. 50 ; broché, 7 fr.

Sensible et inexpérimentée, Babette venue de sa province de Berri, échappe cependant dans la Grande Ville au danger ou sa pitié l'exposait.

7. **LUCIENNE LANDAS**, par André DAVERNE. Cartonné 8 fr. 50 ; broché, 7 fr. 50.

L'histoire d'un crime moral dont l'expiation volontaire donne lieu aux plus émouvantes péripéties.

8. **A LA GLOIRE DE LA TERRE**, par Gabriel MAURIÈRE. Cartonné, 8 fr. 50 ; broché, 7 fr. 50. Prix FLORÉAL.

Un poète fatigué par la Guerre, dégoûté de la société de 1919, revient dans sa province natale et y retrouve avec le calme et l'équilibre, la joie de vivre.

9. **LA DANSE DEVANT LE VEAU D'OR**, par Thérèse DOBSAN, Cartonné, 8 fr. 50 ; broché, 7 fr. 50.

Un roman d'aventures où plane une idée morale dans un récit fantastique et passionnant.

## VOLUMES A PARAÎTRE

**La Terre Veuve**, par Gaston MERCIER. — **La Robe sans couture**, par Léon THÉVENIN. — **Les Voleurs d'Ames**, par George DELAMARE. — **Les Fumées de l'Encens**, par Louis de LAUNAY, de l'Institut. — **Paysages romanesques des Alpes**, par Henry BORDEAUX, de l'Académie Française.

P9-AQU-729